le sens social

ELLIOT LIEBOW

Tally's Corner

Les Noirs du coin de la rue

Traduction et préface de
Célia BENSE FERREIRA ALVES

le sens social

PRESSES UNIVERSITAIRES DE RENNES

Presses universitaires de Rennes

Tally's Corner

Les Noirs du coin de la rue

Elliot Liebow

DOI : 10.4000/books.pur.10509
Éditeur : Presses universitaires de Rennes
Lieu d'édition : Rennes
Année d'édition : 2011
Date de mise en ligne : 17 juillet 2015
Collection : Le sens social
ISBN numérique : 978-2-7535-3834-4

OpenEdition Books
https://books.openedition.org

Édition imprimée
ISBN (Édition imprimée) : 978-2-7535-1253-5
Nombre de pages : 160

RÉFÉRENCE NUMÉRIQUE

Liebow, Elliot. *Tally's Corner*. Presses universitaires de Rennes, 2011, https://doi.org/10.4000/books.pur.10509.

Ce document a été généré automatiquement le 6 mai 2024.

Le format PDF est diffusé sous Licence OpenEdition Books sauf mention contraire.

Le format ePub est diffusé sous Licence OpenEdition Books sauf mention contraire.

RÉSUMÉ

Tally’s Corner est devenu un texte-clé dans l’analyse et la compréhension des phénomènes urbains liés à la pauvreté. Alors que les révoltes urbaines s’intensifient et que les habitants des grandes villes du Nord des États-Unis, des populations immigrées, connaissent un fort taux de chômage, une situation sanitaire difficile et la désagrégation de leur cellule familiale, Elliot Liebow procède au compte rendu détaillé des actes ordinaires de la fraction masculine la plus pauvre de la population noire d’une de ces grandes villes. En suivant au jour le jour quelques-uns des hommes qui traînent régulièrement, apparemment sans rien faire, au coin d’une rue, l’auteur, Elliot Liebow, montre comment ces hommes s’organisent afin de surmonter les difficultés sans fin auxquelles ils sont confrontés, comment ils fondent des familles, tentent de subvenir à leurs besoins et de conserver leur dignité. Si Tally’s Corner a traversé les années et est devenu un classique de la sociologie, c’est que tant par son sujet que par son mode de collecte et de restitution des données, l’ouvrage constitue un modèle d’enquête ethnographique et de remise en question des théories dominantes sur la pauvreté. C’est aussi parce que son style simple et clair en fait un ouvrage romanesque accessible à tous qui emporte le lecteur au coeur d’histoires de vies permettant d’appréhender l’Amérique contemporaine en général, et la vie des Noirs américains pauvres en particulier.

NOTE DE L’ÉDITEUR

Ouvrage numérisé avec le soutien du Centre national du livre et de la région Bretagne.

TABLE DES MATIÈRES

Soutiens à la numérisation

Remerciements
Elliot Liebow

Préface
Celia Bense Ferreira Alves

Introduction

Chapitre I. Des hommes et des emplois

Chapitre II. Des pères sans enfants

Chapitre III. Maris et femmes
POURQUOI LES MARIAGES NE MARCHENT PAS

Chapitre IV. Amants et exploiteurs

Chapitre V. Amis et réseaux

Conclusion

Annexe. Retour sur une expérience de terrain

Bibliographie

Soutiens à la numérisation

1 Avec le soutien de :

Remerciements

Elliot Liebow
p. 7

1 À l'origine, ce livre était une thèse de doctorat d'anthropologie de la *Catholic University of America*. La version actuelle ne présente pas de différence fondamentale avec l'original.

2 J'ai réuni la plupart des données sur les hommes de la rue entre janvier 1962 et juillet 1963 alors que j'effectuais des recherches de terrain dans le cadre du projet de recherche intitulé «*Child Rearing Practices Among Low Income Families in the District of Columbia* ». Cette étude a été conduite par le *Health and Welfare Council* pour la zone de Washington grâce à une subvention (OM-278) du *National Institute of Mental Health* (NIMH). Le D^r^ Hylan Lewis était le directeur de ce projet. L'idée ainsi que la décision d'intégrer l'étude des hommes de la rue comme sujet d'enquête directe lui reviennent. Je lui suis reconnaissant de m'avoir donné l'occasion de prendre part à cette phase de l'étude sur l'éducation des enfants ainsi que de m'avoir permis de me faire une idée du monde des personnes avec de bas revenus.

3 Je suis également redevable à certains membres du Département d'anthropologie de la *Catholic University of America* : le professeur Gottfried Lang, enseignant de ma matière principale, pour le temps, les conseils, les orientations et les encouragements qu'il m'a

prodigués, ainsi que les Professeurs Regina Flannery Hertzfeld, Michael Kenny et Jasper Ingersoll pour leurs suggestions théoriques et méthodologiques ainsi que pour leur lecture critique des différentes versions de mon manuscrit.

4 Le D^r^ Robert Shellow, chef de la section sur l'adolescence du *Mental Health Study Center* (Centre d'études sur la santé mentale), m'a accordé de son temps et de son savoir. Je lui suis extrêmement reconnaissant pour ses encouragements et pour ses critiques. Je lui dois plus qu'il ne peut l'imaginer. Je suis également redevable au D^r^ Stephen T. Boggs de *l'American Anthropological Association*. Ses suggestions me furent très utiles dans les premières étapes de mon analyse et de ma rédaction.

5 J'ai bénéficié de l'aide de bien d'autres personnes. Je tiens à remercier tout particulièrement les D^r^ Joan Snyder et Harold Goldsmith, MM. Derek Roemer, William Watson, les D^r^ Milton Shore, Thomas Ladwin et James Osberg.

6 Je suis principalement redevable aux hommes de la rue eux-mêmes, à leur femme et à leurs enfants. Si j'ai, malheureusement dû recourir à des pseudonymes afin de protéger leur anonymat, ils savent, cependant, qui ils sont. Je les remercie.

7 Mes propos ne peuvent être imputés qu'à moi-même et nullement aux interprétations, jugements ou politiques d'une quelconque institution.

8 Adelphi, Maryland

9 Avril 1966

AUTEUR

Elliot Liebow

Préface

Celia Bense Ferreira Alves
p. 9-27

1 *Tally's Corner* fut publié pour la première fois aux États-Unis en 1967. Cette publication avait lieu dans un contexte spécifique. La société américaine traversait une période intense d'émeutes urbaines. Celles-ci avaient vu le jour en 1964 et à la fin des années 1960 avaient touché 154 grandes villes américaines. Ces émeutes étaient principalement l'œuvre de jeunes Noirs américains. Ceux-ci vivaient regroupés dans les logements insalubres et à forte densité situés au centre des grandes villes et étaient issus de grands mouvements migratoires. L'intensité et la multiplicité de ces émeutes ont suscité une quantité innombrable d'analyses sur les causes et les conditions de leur irruption. Plus de 40 ans après sa première parution, la publication en français de ce texte devenu un classique de la sociologie urbaine américaine invite à se pencher sur le contexte français. Il va sans dire qu'il ne s'agit pas de voir des analogies sommaires entre les deux pays. Toutefois, on ne peut nier que la France est un pays qui a également connu ces dernières années d'importantes émeutes urbaines animées par de jeunes hommes dans les zones habitées par une population issue de différentes vagues migratoires. Le processus de déclenchement peut parfois être apparenté. C'est le cas lorsqu'une interpellation par la police suscite

des réactions de désapprobation d'une partie de la population qui la juge trop brutale ou injustifiée. L'intervention de forces de polices plus conséquentes déchaîne ensuite des actes de violence de la part des deux parties. Cependant, bien des éléments distinguent ces séries d'événements politiques et sociaux. Le contexte économique, politique et social est différent. Si les deux pays sont soucieux de faire baisser le nombre de pauvres parmi leur population globale, l'Amérique des années 1960 est en pleine croissance et consacre des moyens financiers importants à la mise en place d'un État providence alors que la France des années 1990-2010 connaît une période de crise économique et cherche à faire en sorte que l'État se désengage du traitement social de la pauvreté. Par ailleurs, tant le type d'habitat, de localisation que la nature des populations diffèrent. En France, en effet, les jeunes qui participent aux émeutes vivent dans de grands ensembles situés en périphérie des grandes villes, sont plus jeunes (entre 15 et 25 ans alors que les Américains avaient entre 20 et 30 ans) et sont exposés, voire participent, à un commerce illégal de drogues. En revanche, les discours autour des causes qui ont conduit à l'émergence de ces manifestations partagent bien des accents communs. Études quantitatives à l'appui, tous soulignent les conditions économiques difficiles des habitants de ces zones urbaines, les forts taux de chômage, la relégation géographique qui les affectent, la désagrégation de cellules familiales traditionnelles immigrées qui seraient non insérées à la société française ainsi que l'échec scolaire, et y voient le terreau de la délinquance des jeunes et d'une culture de l'exclusion. La vie qui est décrite par le biais de ces analyses est marquée par une constante désorganisation sociale, et ce qui retient l'attention des chercheurs en sciences sociales ce sont les ferments de l'insurrection d'une grande partie de sa jeunesse masculine en âge de travailler [1].

Toutefois, pas plus aux États-Unis au moment de la publication de *Tally's Corner*, qu'aujourd'hui en France, les sociologues n'ont dressé la chronique détaillée des actions menées au quotidien par les jeunes concernés [2]. On ne sait encore rien de la vie concrète de ces jeunes, de leurs relations entre eux, avec la famille, les employeurs et toutes les personnes avec lesquelles ils sont amenés à avoir des relations en face-à-face, tous les jours. C'est ce que fait Liebow en s'intéressant à la fraction masculine la plus pauvre de la population noire et en rendant compte de ses actes ordinaires. En suivant au jour le jour quelques-uns des hommes qui traînent régulièrement, apparemment sans rien faire, au coin d'une rue, l'auteur de *Tally's Corner* montre comment ces hommes s'organisent afin de surmonter les difficultés sans fin auxquelles ils sont confrontés, comment ils fondent des familles, tentent de subvenir à leurs besoins et de conserver leur dignité.

TRADUCTION

2 Transmettre au lecteur français cette histoire dans toute sa spécificité, tant historique que narrative, a nécessité de procéder à certains choix de traduction particuliers d'un point de vue lexical et syntaxique.

3 Le premier choix a concerné la traduction du seul terme utilisé par Liebow pour caractériser la population étudiée de façon générale à savoir, le terme *Negro*. Aux États-Unis, dans les années soixante, cette appellation fait encore l'objet d'un large consensus dans les milieux intellectuels ou scientifiques. Elle a remplacé après la guerre civile, les termes « *colored* », puis « *freedman* ». Depuis l'action d'intellectuels noirs tels que W. E. B. DuBois [3] et Booker T. Washington à la fin du XIX^{e} siècle et les pressions exercées par la

NAACP à l'encontre de l'insulte gratuite que l'usage du « n » minuscule révélerait, le terme s'écrit avec un « N » majuscule, y compris dans les modes d'expression communs. Cependant, à la fin des années soixante et sous l'influence de Malcolm X, le terme *Negro* devient à son tour dénigré et finit par devenir lui-même une insulte raciale au moment où les termes *Black*, puis *African-American,* se répandent dans les milieux intellectuels. Le choix d'utiliser le terme « Noir » permet de s'assurer que la version française du texte d'Elliot Liebow rend compte de ce rapport au caractère non insultant, voire même valorisant et s'accorde aux usages français dans les années soixante. En effet, si le terme « Nègre » a pu être utilisé dans la langue française de façon positive par Léopold Sédar Senghor et Aimé Césaire dans une perspective identitaire, son usage vernaculaire a conservé une forte connotation raciste. Recourir à l'expression Africain-Américain, aujourd'hui courante, aurait représenté un anachronisme patent.

4 L'ancrage historique du texte initial repose principalement sur l'usage de quelques termes particuliers qui n'ont pas tous été traités de la même façon dans la traduction. Des termes historiquement datés comme *numbers backer* ou *busboy*, ont fait l'objet d'une traduction par des noms ou expressions dont l'usage a traversé l'histoire afin de faciliter la compréhension. En revanche, lorsque certains termes renvoient à une réalité sociale particulière à la vie urbaine américaine, le parti a été pris de les conserver dans la langue d'origine. Les noms des institutions et de quelques lieux typiques (*carry-out, storefront church*) sont donc toujours conservés. Ils sont, cependant, traduits entre parenthèses lors de leur première occurrence afin que le lecteur sache à quoi ils renvoient et font parfois l'objet de notes de traduction explicatives. Enfin, la volonté de faire apparaître l'ancrage de la situation décrite dans une époque

précise et de ne pas introduire d'anachronismes dans le langage se concrétise dans l'attention portée à des termes d'usage courant comme « *man* » ou « *lady* ». Lorsqu'il est utilisé comme élément d'apostrophe, le premier est traduit par « mon vieux » et non par « mec » dont l'usage dans la langue française, bien qu'il remonte à la fin du XIX^{e} siècle, est, dans les années 1960, restreint au substantif et non à l'élément d'interjection (« hé mec ! », « tu vois mec »).

5 De manière générale, la traduction s'adapte aux situations et certains termes sont traduits différemment en fonction de leur contexte. « *Job* » est ainsi généralement traduit par « emploi » car, une même personne peut occuper successivement plusieurs emplois ou cumuler deux emplois sans avoir le sentiment d'avoir un métier. Le terme est traduit par « boulot » quand, avec un haussement d'épaule, les hommes disent « *it's a job* ». Il est traduit par « travail » dans « *to talk about his job can trigger a flush of shame* ». Par ailleurs, le caractère volontairement neutre de certains concepts élaborés par l'auteur a conduit, par exemple, à traduire « *manly flaws* » et « *shadow values* » par, respectivement, « imperfections viriles » et « valeurs fantômes » et non par « travers masculins » et « valeurs de pure forme », plus négatifs.

6 La particularité du texte d'Elliot Liebow réside, toutefois, plus dans la construction des phrases que dans l'usage d'un lexique spécifique. L'auteur élabore effectivement ses phrases d'analyse en intégrant des extraits du discours des personnes observées sans en modifier la structure grammaticale. Lorsque Liebow recourt à des expressions comme *a lot of bread* ou des adjectifs tels que *nice*, *not nice* ou *no big thing*, la traduction ne soulève pas de problème puisque la langue française n'impose pas de modification sur la structure grammaticale lors de l'insertion de groupes nominaux ou adjectivaux. En revanche, lorsqu'il insère dans son propre discours

analytique des phrases complètes et communément usitées par des hommes ou des femmes de la rue, il est impossible de conserver la structure initiale de la phrase et la traduction en langue française requiert un ajustement sur le plan des pronoms personnels. Ainsi, une phrase comme « *Like Carol, the men proclaimed themselves uncompromising exploiters ; like Lena, they did not always take what you can get when you can get it* » est traduite par : « Comme Carol, les hommes déclaraient qu'ils étaient des exploiteurs absolus. Comme Lena, ils "ne prenaient pas toujours ce qu'ils pouvaient quand ils le pouvaient". »

L'ANTHROPOLOGUE DES CLASSES LES PLUS PAUVRES EN MILIEU URBAIN ?

7 Elliot Liebow est né en 1925 de parents juifs, immigrés de l'Europe de l'Est. Sa mère était originaire de Lettonie et son père de Russie. Comme il nous l'apprend dans son annexe méthodologique, il a vécu dans différents quartiers pauvres de Washington, quartiers principalement fréquentés par une population noire. Entré chez les Marines après avoir quitté le lycée, il reprend des études après-guerre en suivant des cours par correspondance afin d'obtenir un diplôme en littérature anglaise. Elliot Liebow suit ensuite des études d'anthropologie à la *Catholic University of America*, où il effectue les recherches nécessaires à sa thèse de Doctorat d'anthropologie en travaillant comme chercheur de terrain sur l'un des projets de recherche du *National Institute of Mental Health* ou NIHM [4], entre janvier 1962 et juillet 1963. Son travail de collecte de données sur les hommes noirs, adultes et dotés de faibles revenus est subventionné et s'inscrit dans un projet plus large, initié en 1960, qui vise à appréhender les conditions dans lesquelles grandissent les enfants

pauvres de la capitale. Liebow souligne que la consigne donnée par le directeur du projet, Hylan Lewis, aux chercheurs engagés est de « faire comme les anthropologues ». Le chercheur associe initialement ce conseil à l'idée de changer de terrain après quelque temps passé dans un lieu (à l'origine, un quartier, puis un syndicat de manœuvres, un débit illégal de boissons), avant de dresser des histoires de vies et des généalogies. Malgré cette orientation, et comme il le dit lui-même dans l'annexe méthodologique, il envie la tradition anthropologique des années trente, portée par les travaux de Malinowski, Cushing, Evans-Pritchard ou Mead. En effet, le choix qu'elle faisait alors de s'intéresser à des unités sociales spatialement délimitées offrait aux chercheurs la possibilité d'embrasser, par l'observation, l'ensemble des relations sociales du fait de la taille même de ces unités. Contrairement à son premier projet, Liebow se fixe dans un lieu géographique qui concentre un ensemble de relations sociales. On peut voir dans ce choix et dans celui de mettre en application la proposition de Malinowski de saisir le point de vue et la vision du monde des natifs, une façon de renouer avec cette tradition anthropologique classique. Il y a, cependant, bien des différences. Dans les années soixante, l'anthropologie ne cherche plus uniquement à percer le mystère de pratiques et de règles exotiques qui symbolisaient, aux yeux des chercheurs des années trente, les particularités culturelles et sociales de l'ensemble d'une société étrangère à la leur. Depuis lors, les anthropologues se sont rapprochés des sociologues en s'intéressant aux comportements urbains dans les grandes villes. Ils se sont penchés sur les nouvelles formes d'urbanisation et de ségrégation dans l'habitat auxquelles elles sont confrontées et qui sont liées à l'industrialisation et aux vagues d'immigration internes et externes aux États-Unis. Mais surtout, dans les années 1960, une partie des chercheurs en sciences

sociales a abandonné le ton moralisateur autrefois adopté dans l'analyse des informations recueillies et est entrée dans un processus réflexif sur la position du chercheur en regard de la signification des données et des personnes enquêtées. Liebow se démarque également de l'anthropologie traditionnelle en ce que, comme le souligne Lee Rainwater, il n'oublie jamais que la société de ceux qu'il étudie est la sienne et que « son passé, son présent et son futur est lié de façon inextricable aux leurs [5] ». Confronté à un objet d'étude rendu instable par le fait que les individus qui le constituent n'ont ni domicile pérenne ni lieu de travail permanent, Liebow met alors à profit ce qu'Henri Peretz appelle les « disponibilités du milieu et du chercheur [6] ». Il s'adapte à la situation qu'il vit dans les premiers jours de son entrée sur le terrain d'enquête et choisit de fréquenter assidûment et pendant près d'un an et demi le coin de rue où il a noué des liens avec quelques hommes et qui constitue un nœud de vie sociale pour ceux-ci.

8 Une fois sa thèse soutenue, Liebow devint l'un des directeurs de projet du Mental Health Study Center du National Institute of Mental Health. Il y travailla plus de 20 ans comme anthropologue et dirigea le laboratoire d'études socio-économiques et le Center for the Study of Work and Mental Health jusqu'en 1984. L'annonce d'un cancer qui lui laissait peu de temps à vivre le conduisit, à 58 ans, à prendre une retraite anticipée pour longue maladie. Comme il se sentait en forme et que cela lui laissait beaucoup de temps libre, Liebow se proposa comme bénévole dans un, puis trois foyers pour sans-abris. Il décida alors d'observer les femmes sans logis qui fréquentaient ces lieux et d'étudier leurs relations ainsi que celles qu'elles entretenaient avec le personnel des foyers. Pendant les années de cette dernière recherche, Liebow bénéficia d'un poste de chercheur invité au NIMH et d'une chaire à la Catholic University of America. Son enquête fut

publiée en 1993 sous le titre *Tell Them Who I Am*, juste avant son décès en 1994.

TALLY'S CORNER : L'ETHNOGRAPHIE CONTEXTUALISÉE D'UN LIEU

9 Le titre renvoie à la manière dont sont traditionnellement baptisés, aux États-Unis, les lieux clos et publics comme les cafés ou les restaurants. Ce qui est décrit dans le livre est, cependant, une autre réalité sociale. C'est ce qu'indique le sous-titre en langue anglaise « *A study of Negro streetcorner men* » qui, en associant le terme *corner* à *street*, souligne son acception topographique spécifiquement américaine. Ce faisant, Elliot Liebow s'inscrit à la fois dans une réalité culturelle et dans une tradition sociologique particulières. Comme le rappelle Henri Peretz, les *street corners* sont les lieux de vie sociale situés à un croisement de rue ou d'avenue délimitant des pâtés d'immeuble (*blocks*) dans un système de géographie urbaine marqué par le quadrillage (*grid-system*) et où un ou plusieurs commerces se sont implantés [7]. S'il s'agit bien d'un lieu physique, l'association du titre et de son sous-titre renforce la vision d'un lieu défini avant tout par son usage social et ses usagers. Le *street corner* sert à la fois de lieu de rencontre, d'échange d'information, de reconnaissance et d'évaluation, de forum, de refuge, de cadre pour un ensemble d'activités légales ou illégales, publiques ou privées. Par ailleurs, et bien que situé en plein centre ville, il constitue également ce que Hylan Lewis appelle des « institutions avant-poste [8] » (*outpost institutions*), à savoir des endroits qui servent de lieu de ralliement pour ceux qui viennent de l'extérieur. Bien que situé dans les quartiers pauvres du centre ville (*inner cities*) marqués par une occupation ethnique, l'auteur n'utilise jamais le terme *ghetto*, un

terme connotant fortement la désorganisation sociale que l'on associe communément à ces quartiers pauvres. Le propos de l'auteur est de prendre appui sur un lieu qui, parce qu'il offre un cadre délimité à des usages sociaux spécifiques et bien que non clos, permet une étude minutieuse du secteur limité de la vie sociale que constitue le monde des hommes noirs pauvres qui vivent dans un quartier défavorisé de Washington. Parce qu'il insère cette étude dans l'observation de tout un réseau de relations sociales (familiales, amicales, professionnelles), Liebow donne à cette ethnographie une dimension contextuelle qui permet de rendre compte finement de la vie familiale dans les quartiers pauvres.

10 En choisissant un lieu physique comme élément d'ancrage d'un ensemble d'activités sociales, Liebow s'inscrit dans la filiation de William Foote Whyte et de *Street Corner Society* [9]. À partir de l'ouvrage de Whyte, le *street corner* est, en effet, devenu un objet d'étude sociologique à part entière, mais surtout un mode d'appréhension de mondes sociaux fortement liés à un lieu dont la définition découle des usages sociaux qu'en font ceux qui l'utilisent [10]. Bien plus qu'un modèle d'ethnographie d'un lieu social, *Tally's Corner* est devenu la référence première de sociologues désireux de comprendre la vie sociale de personnes habitant des quartiers pauvres en mettant au jour les liens contextuels entre les habitants par le biais de l'observation participante. C'est ainsi qu'Elijah Anderson s'est intéressé au monde social d'un magasin de vins et spiritueux qui fait office de bar dans le South Side de Chicago [11] et que Mitchell Duneier a étudié les hommes noirs de la classe ouvrière qui fréquentent le Valois, une cafétéria du quartier de Hyde Park à Chicago [12] ou aux hommes noirs qui vendent des livres et des magazines sur les trottoirs de New York, entre Greenwich Avenue, Sixth Avenue, West Eighth Street et Waverly Place [13].

LE CONTEXTE HISTORIQUE, ÉCONOMIQUE ET POLITIQUE DANS LES ANNÉES 1960

11 Les actions et les interactions entre les habitants noirs d'un coin de rue qui ont été étudiées par Elliot Liebow sont situées, tant d'un point de vue géographique que temporel. Tout se déroule dans un quartier central de la capitale fédérale, Washington, dans le District de Columbia, entre janvier 1962 et juillet 1963.

12 Washington fait partie des grandes villes du Nord des États-Unis, comme Baltimore, Philadelphie, New York, Chicago et Cleveland, qui ont connu les deux grandes vagues d'immigration de population noire venue du Sud du pays [14]. Dans la capitale fédérale, les Noirs américains venaient des États dits du Sud de l'Atlantique à savoir, la Caroline du Nord et du Sud, ainsi que de Géorgie. Ils vivaient dans des quartiers que, par opposition aux banlieues périphériques blanches, on commençait à appeller *inner cities* et dans lesquels l'absence de contrôle sanitaire et l'existence d'une législation défavorable augmentaient l'insalubrité et les mauvaises conditions de vie tout en conduisant à un accroissement massif du prix des loyers auquel les familles noires captives ne pouvaient échapper. Au fur et à mesure de l'accroissement de cette population, les conditions d'emplois devinrent plus difficiles et en 1963, le taux de chômage des actifs noirs était le double de celui des actifs blancs. Parallèlement, la discrimination à l'emploi et au logement dont ils étaient victimes devenait l'un des moteurs du mouvement pour les Droits civiques. Au printemps 1963, la répression de manifestations pacifiques à Birmingham, dans l'Alabama suscita une vague d'actions dans une centaine de villes ce qui précipita la présentation au Congrès par le Président Kennedy d'un projet de loi sur les droits civiques. Celui-ci garantissait aux citoyens noirs le droit de voter, de

subvenir à leurs besoins, d'accéder à une éducation au même titre que les autres citoyens américains. Afin que le Congrès adopte ce projet de loi, les leaders du mouvement des droits civiques formèrent une coalition et organisèrent une grande marche sur Washington le 28 août 1963 [15]. L'assassinat de John F. Kennedy en novembre 1963, repoussa le vote de la loi, mais ne mit pas un terme aux actions politiques en faveur de l'amélioration de la situation des Noirs américains. Lyndon B. Johnson, d'abord président par intérim, puis président en titre après une large victoire en 1964 (61 % des votes), lança une série d'importantes réformes politiques, économiques et sociales. Johnson fut, en effet, à l'initiative du Programme de la Grande Société (*Great Society*), puis du programme de la Guerre à la Pauvreté (*War on Poverty*) tous deux suivis d'un important travail d'évaluation des problèmes politiques, économiques et sociaux que connaissait le pays et de mesures dont le but était d'éradiquer la faim et la misère dans un pays d'opulence. Cette « guerre » fut conduite par le biais de l'*Office of Economic Opportunity* (OEO) [16] chargé de superviser un ensemble de programmes locaux contre la pauvreté et mû par l'idée que la participation des pauvres à la définition et à l'administration des programmes garantirait leur efficacité. Ces mesures concernèrent l'éducation, la santé (par la mise en place des systèmes d'assurance maladie *Medicare* et *Medicaid*), les droits civiques (qui interdisent la discrimination à l'emploi et dans l'accès aux services publics ainsi que la ségrégation dans les lieux publics et le logement, garantissent l'accès des minorités aux listes électorales et au vote, abolissent les quotas liés à l'origine dans la législation sur l'immigration), la rénovation urbaine, la préservation de l'environnement, le développement de régions en difficulté, le contrôle et la prévention de la délinquance. L'ensemble de ces mesures n'empêcha pas qu'à

partir de 1964, la plupart des grandes villes américaines soient secouées par des émeutes dans les quartiers noirs pauvres [17]. Entre 1967 et 1968, de nombreuses grandes villes américaines (New York, Cleveland, Washington, Chicago, Atlanta, et Detroit) connurent des émeutes qui engendrèrent des morts, des blessés et des dégâts matériels.

13 Au moment de la rédaction de *Tally's Corner*, la société américaine fut également marquée par une intense polémique autour de la publication d'un des rapports gouvernementaux qui servit de base à l'action publique contre la pauvreté. Il s'agit du rapport Moynihan [18], du nom du sociologue et démocrate qui occupa le poste de secrétaire-adjoint au Travail sous la présidence de J. F. Kennedy et au début de la présidence de L. B. Johnson (1964-1965) [19]. Ce rapport, rédigé avec l'aide de Paul Barton, Ellen Broderick et Ralph Nader, et présenté au Sénat américain en mars 1965, portait sur la population noire et plus spécifiquement les familles pauvres et visait à susciter l'action publique dans le traitement du problème de la pauvreté croissante au sein de cette partie de la population américaine. À gauche, Moynihan fut accusé de « faire porter la responsabilité aux victimes [20] » et de propager des idées racistes du fait que la plupart des commentaires sur son rapport soulignaient l'importance des naissances hors mariage chez les femmes noires. La polémique porta tout particulièrement sur le programme d'aide aux enfants dépendants (*Aid to Dependent Children* ou *ADC*) soupçonné de décourager les mariages. Cette aide sociale était déjà ancienne puisqu'elle constituait le titre IV du *Social Security Act* de 1935. Au début, il s'agissait principalement de fournir des subventions gouvernementales afin d'aider les états à maintenir les lois votées dans les années 1910 et 1920 concernant l'aide financière aux enfants dans le besoin du fait que leur père soit absent du foyer, handicapé,

décédé ou sans emploi. Bien que la loi ne prévît pas que l'aide soit limitée aux femmes qui élevaient seules leurs enfants, les critères d'application veillaient à ce qu'une femme ne soit pas obligée de quitter son foyer pour gagner de quoi subvenir à ses besoins. L'accès à l'*ADC* des nouveaux migrants noirs en provenance des états du Sud fut favorisé par les décisions de justice qui mettaient fin, par exemple, aux lois discriminatoires sur « le logement approprié » (*suitable homes*). L'accès fut également accru par l'influence du mouvement en faveur des droits civiques, par le rôle des travailleurs sociaux, des employés de la sécurité sociale, ainsi que par les changements culturels et démographiques concernant le divorce et la procréation hors mariage. En réponse à ces évolutions, le programme *ADC* fut modifié en 1962 et rebaptisé *Aid to Families with Dependent Children* ou *AFDC*. En dépit des avertissements lancés par Moynihan, ce programme reprenait la règle de « l'homme à la maison » en vigueur dans certains états comme le District de Columbia. Les détracteurs du programme arguaient donc que le pays payait les femmes pauvres pour quelles mettent leur mari à la porte. En 1967, la loi fédérale autorisa les pères au chômage à avoir accès aux allocations *AFDC* à condition qu'ils prouvent qu'ils avaient travaillé régulièrement et que les enfants étaient les leurs. Jusqu'à la fin des années 1960, il était, cependant, préférable pour une femme de ne pas travailler, si elle prétendait pouvoir bénéficier des allocations sociales.

LA SOCIOLOGIE ET L'HOMME NOIR PAUVRE

14 Comme la société qu'elle analyse, la sociologie américaine des années 1960 est marquée par la question noire et se préoccupe de la situation économique et sociale de cette population. Elle le fait

principalement de deux façons. D'une part, en évaluant quantitativement et de façon très précise la situation de l'ensemble de la population américaine sur la base de critères raciaux qui mettent en exergue les différences entre les Noirs et les Blancs. D'autre part, en recherchant les causes de ces différences dans leurs manifestations les plus visibles, à savoir l'état de pauvreté dans lequel vit une grande partie de cette population et les émeutes raciales. C'est ainsi que prédomine dans les années 1960 le concept de « culture de la pauvreté » comme mode d'explication des comportements de la population pauvre. Celui-ci, développé par Oscar Lewis [21] et repris par de nombreux anthropologues et sociologues, est construit autour de l'idée que l'extrême pauvreté isole certaines personnes du reste de la société à un point tel que celles-ci en viennent à développer une culture autonome. Selon ce concept, les pauvres partagent un ensemble de valeurs, de croyances et d'actions distinctes. Ils adoptent également un mode de vie qui se distingue très nettement de la culture partagée par l'ensemble de la société [22].

15 Le rapport Moynihan est un exemple de ce que donne l'association de données quantitatives à certaines théories sur l'existence d'une culture spécifique aux pauvres, et dans le contexte américain des années 1960, une culture spécifiquement noire. À partir de données collectées dans les archives du Ministère du Travail, à la lumière de différents travaux de chercheurs et guidé par les écrits de Stanley Elkins sur l'esclavage [23], Moynihan montrait dans son rapport que, en dépit de la baisse du chômage, le nombre de bénéficiaires de l'aide sociale augmentait et que, parmi ceux-ci, les femmes noires, seules avec des enfants étaient de plus en plus nombreuses. Ce rapport soulignait le fait que c'était la structure même de la famille noire qui s'effondrait et que si un petit groupe appartenant à la

classe moyenne vivait correctement, le tissu social qui liait entre eux les Noirs membres de la classe ouvrière, non qualifiés et dotés d'un faible niveau d'instruction, était en train de se désagréger. Le rapport était organisé en cinq chapitres et commençait par souligner l'importance historique du renversement apporté par la « révolution noire américaine » matérialisée par la lutte pour les droits civiques. Le rapport pointait les efforts fournis par les pouvoirs législatif et exécutif afin de permettre aux Noirs américains de rattraper le reste de la population américaine (le *Manpower Development and Training Act* de 1962 qui visait à mettre un terme aux disparités dans l'accès à l'emploi, l'*Economic Opportunity Act* de 1964 dont l'objectif était d'abolir la pauvreté et le *Civil Rights Act* de 1964). Moynihan insistait sur le fait que, pour les citoyens Noirs américains, l'égalité des chances ne signifiait pas le droit à la liberté pour tous, mais à l'égalité de tous. Dans le deuxième chapitre, l'auteur traitait de la famille noire américaine et insistait sur sa « désagrégation » sous l'effet conjugué de la discrimination et de l'injustice. Partant du principe que les individus reproduisent dans leur vie d'adulte ce qu'ils ont connu enfants, Moynihan pointait le fait que les enfants noirs grandissaient au sein de structures familiales très instables du fait que les hommes, parce qu'ils connaissaient un très fort taux de chômage, désertaient les foyers [24]. L'auteur prenait soin de comparer systématiquement ces données avec les chiffres concernant les familles américaines blanches ce qui ne manquait pas de renforcer l'anormalité de la situation. Le troisième chapitre traitait des racines du problème et en identifiait cinq : l'esclavage, la Reconstruction, l'urbanisation, le chômage et la pauvreté, le système de rémunération et le fait que les chiffres augmentent. Reprenant l'analyse de Nathan Glazer [25] dans l'introduction que celui-ci avait rédigé à l'ouvrage d'Elkins (*op. cit.,* p. IX), Moynihan imputait au

protestantisme la déshumanisation des esclaves par les propriétaires et à la structure même de l'esclavage nord-américain la persistance d'une ségrégation légale des Noirs dans la société, de leur état de dépendance et de l'existence de ménages matrifocaux. Les lois de ségrégation Jim Crow sont ensuite venues renforcer cette soumission en rabaissant l'homme noir et en le rendant incapable de jouer le rôle qui lui revient dans toutes les sociétés humaines : celui de subvenir aux besoins de sa famille [26]. À l'instar du sociologue noir Edward F. Frazier, principal analyste et penseur de la question de la famille noire [27], Moynihan voyait dans les atteintes portées par la vie urbaine aux solidarités familiales traditionnelles de populations noires originaires de milieux ruraux une autre cause de désagrégation familiale. C'est ensuite sur la base des travaux d'Edward Wight Bakke, que Moynihan liait celle-ci à l'existence d'un chômage persistant chez les Noirs pauvres [28] avant de souligner l'incapacité des salaires les plus bas à faire vivre les familles et la dépendance accrue à l'égard de l'aide sociale qui en résultait et qui était amplifiée par l'accroissement de la population. Dans un quatrième chapitre, Moynihan rendait compte du poids de ce qu'il nommait la « pathologie des familles noires » en l'imputant au « système matriarcal » qui, selon les études qu'il reprenait [29], caractérisait les familles noires. Il pointait également les liens entre l'absence du père et les moindres performances des jeunes hommes dans les évaluations, l'importance des taux de délinquance parmi ces populations, leur incapacité à intégrer l'armée et leur marginalisation de la société (l'auteur s'appuyait sur le fait qu'ils étaient sous-représentés dans les recensements, qu'ils se repliaient sur la drogue, qu'ils n'arrivaient pas se mélanger au reste de la société). Moynihan terminait son rapport en insistant sur la nécessité de prendre conscience que le problème des familles noires

existait réellement et qu'il requérait une intervention publique d'envergure afin d'extirper les familles noires du cercle vicieux de la « désorganisation » dans lequel elles étaient prises en leur permettant de renouer avec leur « structure traditionnelle organisée ».

UNE CONCEPTION PARTICULIÈRE DU TRAVAIL DE TERRAIN ET DU COMPTE RENDU SOCIOLOGIQUE

16 Le travail sociologique de Liebow contraste fortement avec ces approches en ce qu'il se concentre sur les interactions en face-à-face développées par un groupe d'hommes spécifiques (des hommes qui « traînent » au coin de la rue) dans une situation particulière (un quartier pauvre de Washington entre 1962 et 1963). Il relève explicitement de l'enquête monographique du type de celles menées par les tenants de la tradition de Chicago dans les années de l'entre-deux-guerres et qui se fonde sur l'étude d'un milieu par l'observation directe voire participante, le mélange entre ces observations et le recours à des documents déjà élaborés ainsi que la restitution des données sous forme de comptes rendus très organisés [30]. Mais c'est surtout l'ouvrage de William Foote Whyte, *Streetcorner Society,* qui constitue la source d'inspiration la plus forte. Bien que Liebow ne réside pas sur place, il passe une longue période sur le terrain (un an et demi), se rendant tous les jours au coin de la rue et consignant toutes ses observations une fois de retour chez lui. Sa fréquentation régulière et prolongée de quelques hommes le conduit à prendre part à toutes les formes d'activités qu'ils mènent : il mange au *Carry-out*, reste à boire et discuter dans les halls d'entrée ou dans une voiture, joue à la loterie, passe du temps chez eux, se

rend à des soirées et au tribunal avec certains d'entre eux. Surtout, cette présence continue le conduit à être le témoin ou l'auteur de scènes que seule autorise une proximité avec les personnes étudiées totalement acceptée. C'est le cas, par exemple, des manifestations de signes quotidiens d'affection à l'égard de certains enfants ou de l'appréhension de l'usage que ces hommes font des préservatifs.

17 Cette technique, qui consiste à « traîner » avec les personnes qui vivent dans le lieu étudié, est l'un des fondements de l'ethnographie urbaine américaine contemporaine [31].

18 À bien des égards, l'ouvrage de Liebow est pourtant singulier, non pas tant par les méthodes de collecte des données utilisées que par les techniques de restitution auxquelles recourt l'auteur. Dans son compte rendu, Liebow nous donne à voir des personnages dans presque tous les aspects de leur vie quotidienne et nous offre la possibilité de replacer ceux-ci dans le reste de la société sans pour autant écrire les histoires de vie de chacun ni renvoyer constamment au contexte politique, économique et social, mais grâce à une mise en perspective constante avec les études sociologiques de son temps. C'est ainsi que, comme le souligne Mitchell Duneier [32], Elliot Liebow entretient, à travers *Tally's Corner*, un dialogue permanent avec Daniel P. Moynihan, les données qu'il fournit sur les Noirs pauvres et la manière dont il les analyse en se référant à d'autres auteurs. Bien que les hommes que Liebow étudie ne constituent qu'un type social parmi d'autres dans la population noire des grandes villes, l'anthropologue interroge, en effet, les différentes représentations communes qui sont véhiculées à l'époque sur l'homme noir appartenant aux classes populaires. Pour ce faire, Liebow choisit de prendre les hommes dans chacun des rôles sociaux qu'ils tiennent dans leur vie quotidienne. En regardant ces hommes dans leur relation à l'emploi et les contraintes que le type

d'emploi auxquels ils ont accès leur imposent, Liebow peut questionner la réalité de leur refus de travailler et rendre compte de la manière dont des emplois totalement dévalorisés par le reste de la société affectent leur comportement à l'égard du travail. Parce qu'il observe leur comportement en relation à leur femme et à leurs amantes, il peut connaître les raisons de leur absence du foyer, l'influence que celle-ci a sur le ménage et ainsi revenir sur la définition d'une structure familiale « désagrégée » dans laquelle les femmes, devenues chefs de famille sont des « monogames en série ». En détaillant les relations de ces pères et de leurs enfants, Liebow peut rendre compte des modes selon lesquels les hommes qui ne vivent pas avec leurs enfants participent ou non à leur éducation ainsi qu'à la transmission des valeurs et des modèles de comportement. Enfin, parce qu'il étudie de près les relations amicales entre ces hommes noirs pauvres, il peut mettre au jour un système qui vient pallier l'échec de ces hommes, en tant que maris et en tant que pères. Au total, c'est la vision même d'une famille noire désorganisée, voire de la désorganisation de la frange la plus pauvre de la population américaine, et c'est là un autre point commun avec *Streetcorner Society*, qui est remise en question dans *Tally's Corner*. En effet, l'intérêt porté aux relations amicales souligne leur complexité, leur utilisation comme base des relations sociales et comme élément d'organisation sociale. L'auteur rend compte de la manière dont ces hommes survivent et font preuve de résilience en se réfugiant dans une amitié qu'ils utilisent à la fois comme ressource et comme tampon afin de protéger leur dignité et de rationaliser voire de masquer leur échec lorsque cela est nécessaire [33]. L'amitié, joue un double rôle. Celui, réel, d'offrir une certaine sécurité et une estime de soi. Celui fictif, de romancer, valoriser et élever une relation. Liebow montre que l'amitié forme un réseau de communications qui

ont momentanément du sens ainsi qu'un système de « valeurs fantômes » [34] qui leur permet de se construire une image sociale d'eux-mêmes valorisée qui, même si elle peut-être discutée et remise en question au sein du groupe, est en partie acceptée de tous. Cet ensemble de fictions sociales fait barrière à l'échec auquel sont confrontés ces hommes noirs pauvres, constamment déstabilisés dans leur attachement à un emploi et à une famille par la perspective lugubre de n'occuper pour seul emploi qu'un travail éreintant et mal rémunéré. Ce faisant, l'auteur indique également comment une société, en leur confisquant les moyens de gagner correctement leur vie, fabrique des hommes qui échouent et comment ceux-ci font face à leur situation. Cependant, Liebow ne place jamais son analyse en termes de culture en se référant, par exemple, au concept de « culture de la pauvreté ». Ce choix est entièrement conscient de la part de l'auteur qui, bien qu'il renvoie à certains des chercheurs qui ont développé et utilisé le concept, comme Oscar Lewis, Lee Rainwater ou Thomas Gladwin, ne se réfère pas à cette partie de leur réflexion. Par ce choix méthodologique et idéologique, Liebow réussit à montrer comment les groupes les plus ostracisés par la société conservent un lien même ténu avec celle-ci aux travers de certaines valeurs sociales et culturelles communes que leur exclusion les conduit à remodeler à leur façon. Le choix de l'auteur de ne pas identifier le travail de remodelage des valeurs mené par les hommes noirs du coin de la rue à une culture spécifique, lui permet de ne pas donner à voir ces hommes uniquement comme des individus dont le défaut serait d'être les porteurs de travers personnels ou de ne pas avoir eu la chance de réussir et de souligner l'importance d'une action sociale à tous les âges du cycle de vie afin de donner aux individus les compétences et la formation pour pouvoir prétendre aux bons emplois qui leur

permettraient de subvenir aux besoins de leur famille et de donner de l'espoir aux jeunes. Bien que l'ouvrage de Liebow soit un exemple d'ethnographie située, ce choix permet à l'auteur d'éviter le piège principal des comptes rendus circonstanciés de petits groupes sociaux à savoir, la constitution d'une vision de la société en agrégats de segments dissociés. En effet, le récit de Liebow souligne que ces hommes marginalisés répondent à l'appel de valeurs partagées, de croyances et d'institutions qui, comme l'indique Suttles, sont dans l'incapacité de produire un ordre social viable dans les branches les plus éloignées de la société [35].

19 C'est par son travail particulier de traitement des témoignages à chaud que Liebow se distingue le plus de ses prédécesseurs. En effet, dans *Tally's Corner*, la distance ethnographique ne s'exprime plus, comme elle le fait le plus souvent par le biais de la posture de l'auteur omniscient et doté de l'autorité intellectuelle de celui qui a vu la réalité et la donne à voir au lecteur. On peut considérer, comme le fait Charles Lemert, que c'est parce que Liebow se décrit lui-même dans les scènes et endosse la responsabilité de ce qu'il dit autant que de ce qui en ressort [36]. On peut aussi noter que Liebow use de façon extrêmement systématique, mais parfaitement maîtrisée de la distance critique du chercheur. En effet, il rend compte littéralement des paroles échangées tout en refusant d'accorder crédit aux discours en les confrontant systématiquement aux actes. Ceci lui permet, par exemple, de mener une analyse particulièrement fine et poussée des relations entre hommes et femmes, que cela soit dans le cadre du mariage ou en dehors de tout lien légal. Il montre ainsi que si les hommes revendiquent constamment la posture d'exploiteur dans toutes leurs relations avec les femmes, leurs agissements révèlent une variété de postures allant de l'ami exploité à l'amant exploiteur cynique, en passant par le partenaire matériellement

désintéressé, mais émotionnellement manipulateur. Mais Liebow ne se contente pas de mettre à distance les discours tout en les restituant fidèlement. Sa maîtrise des techniques de narration lui permet de totalement s'approprier, sans jugement, les catégories indigènes pour mieux les définir sans pour autant les dévaloriser. Liebow insère ainsi en préservant leur structure vernaculaire des expressions entières utilisées par les hommes et les femmes du coin de la rue au sein même de phrases d'analyse qui recourent au style scientifique neutre. Cependant, et bien que le décalage de construction et de registre reste entièrement perceptible, l'écart entre le langage des personnes étudiées et le discours produit par le chercheur n'est pas suffisant pour donner au lecteur le sentiment que les propos des hommes du coin de la rue sont sans valeur scientifique. Au contraire, comme dans la phrase « L'emploi qui promet peu et n'offre rien de plus ne "vaut pas grand chose" », en utilisant dans ses commentaires un langage simple, précis, mais non appauvri, Liebow montre sa capacité à intégrer les valeurs de l'autre et renvoie les différentes formes de langage à un rôle spécifique, celui d'identifier les utilisateurs respectifs sans établir de hiérarchie de valeur. À l'insertion de passages vernaculaires s'ajoute la maîtrise d'effets de style comme les répétitions qui impulsent des changements de rythme et maintiennent le lecteur éveillé. Le langage plus scientifique des notes de bas de page ne permet pas seulement de fournir des éléments de crédibilité à la recherche, il permet de positionner le chercheur dans le champ. Déroulant des histoires concrètes, situées et contextualisées dans un ensemble de relations sociales et non une intrigue, l'auteur donne la possibilité au lecteur d'entrer en empathie avec les personnages et de changer son évaluation et sa compréhension initiales du comportement des hommes et des femmes noires pauvres [37] .

20 Une fois les données restituées, Liebow reprend le modèle de l'annexe méthodologique adopté par Whyte afin d'exposer une forme de profession de foi de l'ethnographe. Comme l'auteur de *Streetcorner Society*, Liebow procède ainsi à une présentation de sa biographie, du choix du terrain et de la préparation à l'entrée dans celui-ci, il détaille l'entrée dans le milieu, la découverte du schème et la relation avec la communauté [38]. Si pour l'auteur de *Tally's Corner*, la qualité de cette relation est, comme pour Whyte, fortement dépendante de l'immersion longue dans le milieu, Liebow s'appesantit sur ce dernier point et utilise l'analyse réflexive sur son expérience de terrain afin d'offrir une définition de ce qu'il nomme l'« intégration ». Liebow analyse le fait d'être extérieur au groupe comme n'étant pas lié exclusivement à des questions de race, mais aussi au revenu, à l'éducation, à l'aspect vestimentaire, à la façon de parler et au lieu de vie et en conclut que l'anthropologue doit se montrer modeste à l'égard de sa capacité à « intégrer » un autre milieu que le sien [39]. À ses yeux, l'intégration est donc, certes l'acceptation du chercheur par les autres, mais également l'appréhension et l'acceptation par lui-même de sa différence d'avec les personnes étudiées.

21 Ces choix méthodologiques en matière de collecte et de restitution des données permettent à Elliot Liebow de montrer que, dans nos sociétés, en dehors du peu de chance qu'ils ont et du carcan qu'exerce sur leur vie quotidienne des conditions économiques particulièrement dures, peu de choses séparent les hommes et femmes les plus défavorisés de ceux qui sont plus privilégiés. Comme le souligne Katherine S. Newman, Liebow « est l'exemple même de l'ethnographe engagé, qui s'est attelé aux difficiles questions que constituent la politique à l'égard des pauvres et la théorie des systèmes de valeur d'une sous-culture [40] ». Mais surtout, la valeur

sociale de *Tally's Corner* réside dans l'élargissement de notre compréhension de nous-mêmes, des autres et des nombreuses alternatives entre lesquelles les individus peuvent faire des choix.

22 *La version française de* Tally's Corner *n'aurait pu voir le jour sans la conviction de Pierre Corbel pour la pertinence de ce texte, et sans le soutien, les conseils et la ténacité de Jean-Michel Chapoulie, Henri Peretz et Jean Peneff.*

NOTES DE BAS DE PAGE

1. Frédéric Hoquetaux dresse un tableau de la manière dont les sociologues français ont analysé les évènements de l'automne 2005 d'un point de vue épistémologique tout en soulignant l'absence d'analyses sur les politiques de prévention des troubles. Il distingue différentes catégories de postures, globalement « compréhensives » à l'égard du comportement des émeutiers. Certains les voient comme des individus ayant progressivement intégré des dispositions guerrières (Mauger, 2006). D'autres comme les porteurs d'une action collective rationnelle (Lapeyronnie, 2006). D'autres encore comme les initiateurs d'une action politique non-conventionnelle (Kokoref, 2006). Certains comme des victimes protestataires du harcèlement policier (Le Goaziou et Mucchielli, 2006 ; Jobard, 2006 ; Lagrange, 2006). D'autres enfin, comme des « rioteux » qui jouent continuellement à la guerre avec la police (Roché, 2006).

2. Il convient de mentionner l'exception que constitue l'ouvrage de D. Lepoutre *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages* (publié en 2001 [1997] aux éditions Odile Jacob) qui rend compte de la vie quotidienne d'adolescents et pré-adolescents dans la cité des Quatre-Mille à La Courneuve, en banlieue parisienne.

3. En 1898, DuBois dit ainsi : « Je crois que huit millions d'Américains ont droit à une majuscule » (*The Philadelphia Negro : A Social Study,* Boston, Schocken Books, p. 1). Pour une discussion de l'origine de l'usage de *Negro*, cf. Donald L. Grant et Mildred Bricker Grant, « Some Notes on the Capital "N" », *Phylon*, vol. 36 n ° 4, 1975, p. 435-443.

4. Organisme fédéral, l'institut fut fondé en 1949. La loi de 1955 sur l'étude de la santé mentale (*Mental Health Study Act*), permet à l'institut de recevoir des fonds très importants afin de mener « au plan national une analyse et une réévaluation objectives et complètes

des problèmes économiques et humains liés à la santé mentale ». Dans les années 1960, le NIMH lança une campagne portant sur des problèmes spécifiques de santé mentale qui venait en partie en réponse à la volonté du Président Johnson d'aborder les problèmes sociaux de manière scientifique. L'institut mit ainsi en place des centres de recherche sur la schizophrénie, la santé mentale des enfants et des familles, le suicide, les délits et la délinquance, les questions de santé mentale des minorités et les problèmes urbains.

5. Lee Rainwater, 1968, « Review of Elliot Liebow's *Tally's Corner* : A Study of Negro Streetcorner Men », *Social Forces* , vol. 46, n ° 3, mars, p. 431-432.

6. Henri Peretz, 1998, *Les méthodes en sociologie : l'observation*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », p. 65.

7. Henri Peretz, 2002 [1995], « Préface » à l'ouvrage de William Foote Whyte, *Street Corner Society. La structure sociale d'un quartier italo-américain*, Paris, La Découverte, p. 5-6.

8. Hylan Lewis, 1967, « Foreword », Elliot Liebow, *Tally's Corner,* Boston/New York/Toronto, Londres, Little, Brown and Company, p. VIII.

9. William Foote Whyte, *op. cit* ., 2002 [1995].

10. Je fais, ici, référence à la définition qu'en donne Howard Becker, à savoir un lieu physique au sujet duquel certaines personnes partagent un point de vue sur la manière dont ils doivent être utilisés, par qui et qui reçoit donc des ressources pour fonctionner. Même physiquement délimité, un lieu est, toutefois, sans cesse redéfini socialement au travers des actions et des jugements exprimés par ceux qui participent à son existence, Howard S. Becker, 2004, « Jazz Places », *in* Andy Bennet et Richard A. Peterson (dir.), *Music Scenes : Local, Translocal, and Virtual*, Nashville, Vanderbilt University Press, p. 17-27.

11. Elijah Anderson, 2003 [1976], *A Place on the Corner,* Chicago/Londres, The University of Chicago Press.

12. Mitchell Duneier, 1994 [1992], *Slim's Table, Race, Respectability and Masculinity* , Chicago/Londres, The University of Chicago Press.

13. Mitchell Duneier, 1999, *Sidewalk,* New York, Farrar, Straus and Giroux.

14. La première « Grande migration » eut lieu entre 1910 et 1940 et concerna environ 1,5 million de personnes. Elle était principalement motivée par la volonté de fuir les lois de ségrégation Jim Crow et les exactions raciales, la nécessité de trouver du travail après les épidémies et les inondations qui avaient affecté les zones agricoles du Sud des États-Unis, et les occasions de trouver un emploi suscitées par le ralentissement de l'immigration en provenance d'Europe. La seconde « Grande migration » eut lieu entre 1941 et 1970 et concerna cinq millions d'Afro-Américains fuyant les états du Sud où les exploitants étaient obligés de réduire la production agricole et procédaient à la mécanisation des récoltes (en raison de la chute des prix du tabac, du sucre et du coton ainsi que du fait que la réforme agraire, lancée dans le cadre du New Deal, s'accompagnait de subventions à la mise en jachère des terres agricoles et à la réduction des terres à louer ce qui rendait l'usage d'une main-d'œuvre abondante et bon marché obsolète).

15. L'idée initiale était de faire une grande manifestation afin de réclamer des emplois et la liberté pour la population noire, mais les incidents de Birmingham et la présentation du projet de loi au Congrès incitèrent les responsables à ne faire pression que sur les droits civiques. L'événement réunit entre 200 000 et 500 000 participants et est resté célèbre pour le discours prononcé par Martin Luther King Jr, « *I have a dream…* », largement diffusé grâce à une couverture médiatique unique dans l'histoire des États-Unis.

16. L'agence fut mise en place en 1964 afin d'assurer l'administration de la plupart des programmes lancés dans le cadre de la « Guerre à la pauvreté ». Très critiquée, tant par la droite que par la gauche, l'agence fut démantelée en 1973 par le Président Richard Nixon. De nombreux programmes subsistèrent, cependant, la gestion étant transférée à d'autres agences gouvernementales

17. En juillet 1964, une manifestation se tint à Harlem dans la ville de New York après qu'un adolescent noir, âgé de 15 ans a été tué par un policier blanc. Celle-ci se transforma en affrontement contre les forces de police et donna lieu à des pillages. En 1965, l'arrestation d'un jeune noir âgé de 21 ans dans le quartier de Watts à Los Angeles donna lieu à un attroupement de population et à des violences policières, puis à des actes de violence de la part des habitants durant cinq jours.

18. *The Negro Family : The Case For National Action* , Office of Policy Planning and Research, United States Department of Labor, March 1965.

19. Daniel Patrick Moynihan (1927-2003) fut élevé dans un quartier pauvre de New York. Seul avec sa mère après l'abandon du foyer par son père alcoolique, il gagna sa vie comme cireur de chaussures. Il bénéficia d'une scolarité gratuite au *City College of New York* avant d'intégrer la *Fletcher School of Law and Diplomacy* où il obtint un Master, puis un doctorat de sociologie. Il accéda à une bourse Fulbright pour étudier à la *London School of Economics*. Moynihan se lança ensuite dans une carrière politique au sein du parti démocrate. Défenseur de J. F. Kennedy, il entra au gouvernement en 1964 et y resta jusqu'à ce que L. B. Johnson soit élu. Il fut ensuite le promoteur de certaines mesures sociales comme le revenu annuel garanti (*Guaranteed Annual Income, GAI*) voté sous la présidence Nixon. De 1976 à 2001, il fut régulièrement élu sénateur de l'État de New York avant d'être remplacé par Hillary Rodham Clinton. Bien que considéré comme un *liberal,* il s'opposa à la proposition de W. J. Clinton d'étendre la couverture médicale à tous les Américains.

20. Il s'agit là de l'expression utilisée par William Ryan dans son ouvrage *Blaming the Victim*, paru en 1971 chez Random House.

21. Oscar Lewis (1914-1970) est un anthropologue diplômé de l'université de Columbia. Il a enseigné au Brooklyn College, à l'université de Washington, et, à partir de 1948, à l'université d'Illinois. Ces recherches ont porté principalement sur les communautés paysannes du Tepoztlan au Mexique et en Inde du Nord. Il a consacré les vingt dernières années de sa vie aux études urbaines.

22. Pour une discussion approfondie de la portée et des limites de ce concept cf. Jack L. Roach et Orville R. Gursslin, « An Evaluation of the "Concept of Culture of Poverty" », *Social Forces*, vol. 45, n ° 3, mars 1967, p. 383-392 ; Barbara E. Coward, Joe R. Feagin et J. Allen Williams Jr. « The Culture of Poverty Debate : Some Additional Data », *Social Problems*, vol. 21, n ° 5, juin 1974, p. 621-634 ; David L. Harvey et Michael H. Reed, « The Culture of Poverty : An Ideological Analysis », *Sociological Perspectives*, vol. 39, n ° 4, hiver 1996, p. 465-495.

23. Stanley M. Elkins, 1963, *Slavery*, New York, Grosset and Dunlap. La thèse centrale de cet auteur était que l'esclavage avait rendu les Noirs américains dépendants de la partie dominante de la société et que, un siècle plus tard, leur sort était toujours dépendant de cette fraction majoritaire. Elkins soutenait que l'État devait apporter aux Noirs des avantages que les autres n'avaient pas afin de les aider à surmonter les obstacles auxquels ils étaient confrontés.

24. Après avoir pointé le fait que les chiffres du chômage sont sous-estimés et que 36 % des enfants noirs vivent dans des familles « brisées », le rapport fait apparaître en gras le fait qu'un mariage sur quatre chez les Noirs des grands centres urbains donne lieu à un divorce et qu'un quart des ménages sont dirigés par une femme.

25. Le sociologue américain Nathan Glazer (1924) est connu, tout particulièrement, pour avoir écrit *Beyond the Melting Pot* (1963), l'un des ouvrages de sociologie les plus influents de l'époque qui remettait en question l'existence même d'un creuset où se fondraient les différents groupes ethniques américains (P. Moynihan en a rédigé le chapitre sur les Irlandais ainsi que la conclusion).

26. L'auteur utilise ici la référence aux travaux de Margaret Mead, puis de E. Franklin Frazier lorsque celui-ci déclare que, au moment de l'émancipation, les femmes noires « avaient déjà l'habitude de tenir le rôle dominant dans les relations familiales et dans le mariage ». Margaret Mead, 1962, *Male and Female*, New York, New American Library, p. 146. E. Franklin Frazier, 1939, *The Negro Family in the United States*, Chicago, The University of Chicago Press, p. 298.

27. Le sociologue Edward Franklin Frazier (1894-1962) est connu pour l'ouvrage issu de sa thèse et publié en 1939 sous le titre *The Negro Family in the United States*. Le livre analyse les forces culturelles et historiques qui ont influencé le développement de la famille noire américaine depuis la période de l'esclavage. Grâce à cet ouvrage, Frazier reçu le prix Anisfield pour la contribution qu'il apportait à l'étude des relations entre les races. Ce fut l'un des premiers livres de sociologie rédigé par un Noir. Frazier participa à la rédaction de la déclaration de l'Unesco sur la question raciale en 1950.

28. L'auteur souligne que l'élément perturbateur dans les ajustements que les ménages doivent faire face au chômage du chef de famille est le travail et non la dépendance à l'aide sociale. Edward Wight Bakke, 1940, *Citizens Without Work*, New Haven, Yale University Press.

29. Moynihan cite Whitney Young, Thomas Pettigrew, Deton Brooks, Dorothy Height, Duncan MacIntyre, Robin M. Williams.

30. Cf. Peretz, 2002 [1995], *op. cit.*

31. « Traîner » est la traduction de *hang out*. William Foote Whyte commence par « traîner » dans Cornerville (*op. cit*., p. 329).

Afin de rendre compte de la vie quotidienne des vendeurs de livres et magazines installés sur la Sixième avenue entre West Eight, Grenwich avenue et Waverly Place à New York, Mitchell Duneier « traîne » à leurs côtés pendant près de cinq ans (*Sidewalk*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1999).

C'est en « traînant » pendant plusieurs années auprès des habitants de la cité Robert Taylor à Chicago, et des membres du gang des Blacks Kings qui en sont issus, que Sudhir Alladi Venkatesh peut détailler la vie des habitants pauvres de logements sociaux et reconstruire une mémoire collective (*American Project. The Rise and Fall of a Modern Ghetto*, Cambridge, Massachussetts/Londres, Angleterre, Harvard University Press, 2000).

32. . Mitchell Duneier, « On the Legacy of Elliot Liebow et Carol Stack : Context-driven fieldwork and the need for continuous ethnography », *Focus* , vol. 25, n ° 1, (Spring-Summer 2007).

33. Hylan Lewis, *op. cit*., p. XXIX.

34. C'est ainsi que je choisis de traduire l'expression « *shadow values* » utilisée par Liebow (p. 109) pour parler des fictions sociales construites par les hommes du coin de la rue et souligner le fait qu'elles n'ont pas de consistance réelle, mais sont dérivées des valeurs en usage dans le reste de la société.

35. G. D. Suttles, « Urban Ethnography : Situational and Normative Accounts », *Annual Review of Sociology*, vol. 2, p. 1-18, (1976). Il convient, cependant, de souligner, que pour l'auteur, Liebow ne constitue pas un exemple de tentative aboutie de lien entre la société dans son ensemble et le monde local. Pour Suttles, c'est l'ethnographe W. Kornblum, qui, par les allers et retours constants entre les deux niveaux d'appréhension auxquels il procède dans son travail intitulé *Blue Collar Community*, s'en approche le plus.

36. C. Lemert, 2003, « Foreword to the 2003 Edition », *in* Elliot Liebow, *Tally's Corner* .

37. Pour une meilleure appréhension des techniques de construction et des effets du type de compte rendu ethnographique utilisé par Liebow cf. Joseph R. Gusfield, 2000, « Two Genres of Sociology », *Performing Action. Artistry in Human Behavior and Social Research*, New Brunswick/Londres, Transaction Publishers, p. 61-99.

38. H. Peretz, 2002 [1995].

39. On peut noter que dans son dernier ouvrage, *Tell them who I am*, Liebow a développé encore davantage son apport épistémologique en poussant plus loin l'auto-critique. Il a demandé à tous ses informateurs de lire son manuscrit, puis a fourni leurs commentaires dans des notes de bas de page insérées au fil du texte ce qui offre ainsi au lecteur la

possibilité de suivre le débat suscité par les questions qu'il a soulevées en tant que chercheur.

40. Katherine S. Newman, 1994, « Review of Elliot Liebow's "Tell Them Who I Am : The Lives of Homeless Women" », *Contemporary Sociology* , vol. 23, n ° 1 (January), p. 43-44.

AUTEUR

Celia Bense Ferreira Alves
Sociologue, maître de conférences au Département d'études des Pays anglophones de l'université Paris 8
Chercheuse au Centre de recherches sociologiques et politiques de Paris – Cultures et sociétés urbaines (CRESPPA-CSU) UMR 7217/CNRS – université Paris 8

Introduction

p. 29-41

1 Les problèmes que rencontrent et que génèrent les populations urbaines à faibles revenus, en général, et les Noirs pauvres habitant les villes, en particulier, sont devenus l'une des principales préoccupations du pays. On a déclaré la guerre à la pauvreté et, dans un effort concerté d'éradiquer du pays la délinquance et la dépendance, on mobilise ressources publiques et privées.

2 Cette préoccupation à l'égard des pauvres n'a rien de nouveau. Depuis plus d'un siècle, les organisations caritatives privées et, de temps à autre les agences nationales, tentent d'apporter aide et réconfort aux victimes de notre système économique et social. Dans les années 1930, le nombre des victimes de la dépression fut la preuve patente de l'incapacité des organisations caritatives existantes à faire face au problème. La justice sociale et les droits individuels furent redéfinis afin de permettre à certains segments de la population pauvre – en particulier, les personnes âgées, les handicapés, les veuves et les enfants – d'obtenir que l'aide sociale leur soit donnée de droit et non par charité.

3 Stimulés à la fois par les changements dans la croissance de la population, les progrès technologiques et les flux migratoires vers les villes, le nombre de pauvres ainsi que leurs problèmes n'ont fait que croître depuis la deuxième guerre mondiale. En 1963, les pauvres

représentaient un quart de la population totale. 30% environ des pauvres étaient noirs [1].

4 Il existe de bonnes raisons pour que l'intérêt de l'opinion publique pour la pauvreté se porte tout particulièrement sur les Noirs. Une grande partie de la population pauvre est noire et une proportion plus importante encore des Noirs est pauvre. De plus, on trouve plus de Noirs parmi les très pauvres que de Blancs et la pauvreté semble davantage traverser les générations chez les premiers que chez les seconds. Ceci fait que, comme la couleur de peau, la pauvreté paraît être une caractéristique héréditaire autant qu'une condition de vie économique et sociale. Il est logique que la transmission d'un style de vie pauvre de génération en génération ait attiré l'attention sur la vie de famille des Noirs et que celle-ci soit vue comme le contexte dans lequel cette transmission est censée se faire. La famille noire est devenue, dans une large mesure, le modèle même de la famille urbaine, dotée de faibles revenus et dépendante. C'est aussi l'objectif prioritaire de ceux qui ont conçu et planifié la guerre contre la pauvreté.

5 L'accent mis sur les femmes et les enfants et, par conséquent le fait de négliger les hommes adultes, oriente grandement notre connaissance des familles noires vivant dans la pauvreté. La négligence à l'égard des hommes des basses classes sociales renvoie directement au fait que ceux-ci soient « absents » du foyer, abandonnant derrière eux une famille « reposant sur les femmes » (*female-based household*) ou « centrée sur les femmes » (*female-centered*), composée d'une ou deux générations de femmes et d'enfants à charge. Un des résultats de cette absence est que les études conduites parmi les familles urbaines à faibles revenus tendent à traiter des cellules familiales « centrées sur les femmes », ce qui fait que l'image que l'on a du monde des personnes disposant

de faibles revenus et vivant en ville est un monde peuplé de femmes et d'enfants. L'homme adulte, lorsqu'il n'est pas tout simplement défini comme étant « absent », est dépeint comme une sorte de figure fantomatique qui entre et sort de la vie de chacun des membres de la famille.

6 Les études menées sur la vie dans les classes populaires ont d'autant plus négligé les hommes adultes que les classes moyennes ne se préoccupaient que des aspects de la pauvreté qui affectaient le plus leur vie, à savoir la délinquance et la dépendance. La première constitue une menace pour la propriété, la paix et l'ordre dans la société en général, la seconde pèse sur son porte-monnaie. Toutefois, la recherche sur la délinquance et la dépendance ne traite souvent de l'homme adulte que de façon marginale. La délinquance renvoie d'ordinaire au comportement des jeunes et donc exclu, par définition, l'homme adulte. De même, la dépendance est un statut d'habitude réservé aux femmes et aux enfants. Elle exclut d'ordinaire l'homme adulte non handicapé, car celui-ci est considéré comme une personne ne nécessitant pas ou ne méritant pas l'aide de la société.

7 Lorsque l'on traite de délinquance et de dépendance, l'attention que l'on porte aux jeunes et aux enfants est renforcée par la grande valeur affective dont ceux-ci bénéficient dans notre société et la conviction croissante, chez ceux qui se sont engagés à rompre le « cycle de la pauvreté », qu'il convient de le faire pendant l'enfance. Tout le monde s'accorde sur le fait que l'on ne peut changer les valeurs, les objectifs et les modes de vie des adultes alors qu'il est peut-être encore possible d'agir sur ceux d'enfants dont les modes de penser et les comportements ne sont pas encore figés dans le moule traditionnel des parents ou des conditions de vie des classes populaires.

8 D’un point de vue purement pratique, la recherche néglige l’homme noir de classe populaire simplement parce qu’il est plus difficile à atteindre que les femmes, les jeunes et les enfants. Pour le chercheur, comme pour le travailleur social ou l’agent de recensement, il n’est pas chez lui [2]. Hormis ses rencontres éventuelles avec la police, il est moins susceptible d’attirer l’attention des autorités que les femmes et les enfants. Les jeunes et les enfants suscitent les préoccupations ciblées du système scolaire, des travailleurs sociaux, du personnel médical, des officiers de probation et autre personnel de surveillance. En agissant à leur compte ou au nom de leurs enfants, les femmes se placent sous l’œil des organismes qui dispensent l’aide sociale et d’autres institutions. Ce n’est qu’en s’exposant, qu’elles peuvent prétendre aux biens et services offerts.

9 Quel que soit le nombre d’hommes, de femmes et d’enfants qui suscitent l’attention des autorités, le fait est que ce que nous connaissons de la vie dans les classes populaires provient de ceux qui agissent. Ceci a d’importantes conséquences tant pour la recherche que pour l’action publique. Non seulement cela renforce ce qui est peut-être l’intérêt non justifié du public pour la délinquance et la dépendance, mais cela tend à attirer l’attention sur les carrières de délinquance ou de dépendance au détriment des contextes dans lesquels celles-ci se développent.

10 De plus, le fait de ne traiter que de ceux qui sont les plus visibles et les plus accessibles soulève d’importantes questions méthodologiques et analytiques autres que celles de la question de la représentativité des informateurs et des enquêtés. De fait, lorsque les autorités s’intéressent à eux et qu’ils deviennent des objets de recherche, le jeune qui a abandonné l’école, le criminel, l’enfant abandonné ou la mère qui sollicite une aide pour enfant à charge

(*Aid to Dependent Children ou* ADC) deviennent réellement les informateurs prisonniers d'un environnement captif et étranger.

11 Le besoin d'étendre l'aire de la recherche dans les classes populaires est donc patent [3] . Mais ce n'est pas là le seul problème. La validité de la plupart des données collectées, tout particulièrement les données collectées par entretien ou par questionnaire, est sujette à caution. La demande de données approfondies va de pair avec le fait que l'on soupçonne fréquemment les membres des classes populaires de moins se prêter à l'entretien et aux techniques du questionnaire que les membres des couches moyennes et supérieures. C'est pour cela que Cohen et Hodges [4] , lorsqu'ils évaluent leurs propres conclusions sur les caractéristiques des classes les plus basses (*LL* ou *lower-lower*), émettent l'avertissement suivant: « Il est possible que les techniques de l'entretien et du questionnaire, lorsqu'on les applique à des enquêtés appartenant aux classes les plus basses, produisent davantage de caricatures dépourvues de toutes les nuances et subtilités du sujet que lorsqu'on les applique à d'autres couches sociales. »

12 La présente étude tente de répondre au besoin d'enregistrer et d'interpréter la vie des membres ordinaires des classes populaires selon leurs propres critères et leurs propres termes. Dans le cadre de l'étude plus vaste, d'une durée de cinq ans et portant sur l'éducation des enfants dans les familles à faibles revenus de Washington, D. C. [5] , j'ai moi-même collecté les données à enregistrer et à analyser. Cette étude était menée par le *Health and Welfare Council of the National Capital Area*, grâce à une subvention du *National Institute for Mental Health* . Le Dr Hylan Lewis, directeur de projet pour l'ensemble de l'étude, n'avait pas défini de règle absolue en ce qui concerne la collecte de matériaux mais, il en avait clairement dégagé l'objectif et les grandes lignes. Les données devaient être collectées par le biais

de l'observation participante plutôt que par le biais de questionnaires ou d'entretiens formels. Elles devaient permettre d'avoir une vue claire et directe des hommes noirs appartenant aux classes populaires – et tout particulièrement des Noirs qui traînent dans la rue – et non pas de vérifier une quelconque hypothèse. L'attention était portée sur les hommes en tant que pères, maris ou tout autre membre de la famille, sans que l'on ne présuppose quoique ce soit sur la validité de telle ou telle donnée. On peut donc dire que le projet de recherche n'était pas détaillé et que l'intention était ouvertement exploratoire.

13 Les données furent collectées durant douze mois d'intense observation participante en 1962 et de façon plus intermittente durant les six premiers mois de l'année 1963 [6]. Toutes les saisons furent couvertes de même que les jours et les nuits.

14 La plupart des matériaux proviennent de l'étude d'une petite vingtaine d'hommes noirs qui partagent et utilisent, comme point de base de leurs agissements, un coin de rue dans le deuxième arrondissement de Washington, dans le District de Columbia. Ces hommes sont des ouvriers du bâtiment non qualifiés, des journaliers, les factotum de petits détaillants ou de petits commerçants ou bien sont sans emploi. Ils ont entre 20 et 45 ans. Certains sont célibataires, d'autres mariés. Parmi ceux-ci, certains vivent avec leur femme alors que d'autres non.

15 La plupart des données recueillies concernent l'enregistrement des habitudes quotidiennes de ces hommes lorsqu'ils fréquentent leur coin de rue, les allées, les couloirs, les salles de billard, les bars à bière et les domiciles privés situés à proximité. Il n'était, cependant, pas rare que des fréquentations initiées au coin de la rue me conduisent hors du voisinage, dans un tribunal, une prison, une salle

de bal, sur une plage ou au domicile d'une personne hors de Washington, dans le Maryland ou en Virginie.

16 Les données n'ayant pas de « sens » intrinsèque – c'est-à-dire qu'elles n'étaient ni réunies dans le but de tester la validité d'une hypothèse ni avec la certitude qu'elles étaient pertinentes – l'analyse ici présente constitue donc une tentative de leur donner un sens *a posteriori* [7] . Afin d'établir un cadre de représentation et d'analyse, je considère les hommes du coin de la rue comme des soutiens de familles, des pères, des maris, des amants et des amis. L'un des principaux avantages d'un tel cadre est sa simplicité. Un autre avantage, peut-être même encore plus important, est que les matériaux y entrent assez facilement, de façon presque naturelle. Cet ajustement « naturel » provient du fait que lorsque l'on regarde ces hommes en tant que pères, maris, amants, soutiens de familles et autres, le regard que l'on porte sur eux est un peu comme celui qu'ils portent sur eux-mêmes. Qu'elles renvoient ou non à des éléments culturels universels, ces catégories de comportement présentent des rôles aisément identifiables dans la société, tant pour les personnes des classes sociales populaires que pour celles des classes sociales plus aisées. Si l'on reconnaît que les types de comportement correspondant à chacun de ces rôles peuvent varier d'une classe à l'autre ou au sein d'une même classe, la manière dont on étiquette ces rôles – à savoir, la façon dont les comportements sont catégorisés – est essentiellement la même [8] .

17 D'une certaine façon, l'organisation des matériaux autour des relations entre père et enfant, mari et femme, ami et amant, est l'une des façons dont les hommes eux-mêmes peuvent les organiser. Le fait d'adopter ce point de vue interne permet d'éviter plus facilement que la structuration des matériaux soit étrangère aux matériaux eux-mêmes.

18 Ce cadre entraîne un autre avantage. L'organisation autour de rôles et de relations largement reconnus dans le reste de la société devrait permettre la comparaison avec les comportements des classes sociales moyennes ou d'autres segments des classes populaires.

19 Il ne s'agit pas ici de décrire d'autres hommes noirs que ceux que j'ai fréquentés directement et de façon immédiate. La question de savoir jusqu'à quel point cette description et son matériau interprétatif s'appliquent à d'autres hommes du coin de la rue dans d'autres parties de la ville ou dans d'autres villes pourrait être le sujet d'une enquête ultérieure et plus poussée. Il ne s'agit, toutefois, pas de suggérer que nous avons affaire ici à des personnes et des relations uniques ou qui, même, se distinguent. Tout prouve, en fait, le contraire. Il est vrai que ni les hommes ni le quartier n'ont été choisis pour leur représentativité, que ce soit par échantillonnage ou par toute autre technique de sélection sophistiquée. En fait, ils n'ont pas du tout été choisis sciemment. C'est principalement par accident que mon intérêt s'est porté sur ces hommes en particulier, dans ce lieu spécifique [9]. Il importe, cependant, de garder à l'esprit que cet « accident » n'a pas eu lieu sur la lune, aux Philippines ou dans une petite commune du Dakota du Nord. Il a eu lieu au centre d'une grande ville américaine, au cœur des quartiers pauvres noirs, à un angle de rue où l'on peut voir des hommes qui traînent à toute heure de la journée et tard dans la nuit.

20 Aux yeux de l'observateur, pas plus ces hommes que cet angle de rue ne se distinguent. On a sensiblement la même vision un ou deux pâtés d'immeubles (*blocks*) plus loin, dans d'autres arrondissements de la ville ou dans d'autres zones urbaines plus grandes du nord. Dans ses grandes lignes structurelles et culturelles, la vie quotidienne dans ce quartier spécifique ressemble fort aux descriptions de celle des pauvres en zone urbaine – en particulier,

celle des Noirs pauvres des grandes villes – qui vivent dans d'autres parties du pays. Les cellules familiales reposant sur les femmes y sont visiblement très nombreuses. La « monogamie en série » semble être une forme répandue de mariage. Les hommes, les femmes et les enfants passent la plus grande partie de leur temps dans la rue, à des coins de rue, sur le « pas de la porte », ou accoudés aux fenêtres. Les femmes sortent souvent avec des bigoudis dans les cheveux, les pieds chaussés de sandales ou de mules d'intérieur. Juke-box, phonographes et radios déversent partout un flot continu de musique. La vie des adultes tourne autour du fait de faire l'amour, de chercher un partenaire, de parier et de boire. Les « histoires », l'« excitation », le « destin » et la « chute » (la peur de tomber encore plus bas dans l'échelle sociale) paraissent être les « principaux thèmes ou motifs... domaines ou questions de préoccupation générale et continue qui ont une signification émotionnelle [10] ».

21 À travers cette tentative, il ne s'agit donc pas de développer directement des généralisations au sujet de la vie des classes populaires à partir d'un segment particulier de celles-ci, à un moment et en un lieu donnés mais, plutôt, d'examiner ce segment en miniature, d'essayer de donner un sens à ce qui a été vu et entendu ainsi que de faire part aux autres de l'explication. J'espère que quelqu'un accordera un certain mérite à l'une ou l'autre des idées (aucune d'entre elles n'est sans doute nouvelle, mais elles sont toutes originales dans la mesure où elles sont issues de cette étude spécifique) et vérifiera systématiquement leur validité ainsi que leur portée. Parce qu'il inclut, en plus d'un résumé, des spéculations et des affirmations générales sur les relations entre Noirs et Blancs, le chapitre de conclusion peut sembler démentir ces propos.

22 Le *Carry-out* New Deal est situé à un angle de rue au centre de Washington dans le District de Columbia [11]. Il se trouve à quelques

minutes à pied de la Maison-Blanche, de la Smithsonian [12] et d'autres grands bâtiments publics de la capitale, mais personne n'ose s'y rendre. De l'autre côté de la rue, face au magasin, se trouve une boutique de vins et spiritueux. Aux deux autres coins de rue adjacents se trouve un teinturier qui fait cordonnerie ainsi qu'un magasin de vente en gros de matériel de plomberie avec son entrepôt.

23 Lorsque l'on quitte le magasin de vente à emporter et que l'on marche vers le nord, sur plus de trois rues, on passe devant un mélange assez homogène d'unités d'habitations (en général, de vieilles maisons de briques de trois étages, collées les unes aux autres, pour la plupart depuis longtemps transformées en chambres meublées ou appartements à louer), quelques rares immeubles et de petits commerces tels que des magasins de vins et spiritueux, des épiceries, des boutiques de barbier, des teintureries, laveries, salons de beauté, salles de jeu, bars à bière, magasins de vente à emporter, des bureaux de prêt sur gages et autres. Le nombre d'unités d'habitation est élevé au centre de chaque pâté de maisons et tend à décroître plus on s'approche des coins de rue où les commerces prennent l'avantage.

24 Dans l'environnement immédiat, les rues qui croisent sont presque toutes des zones d'habitat. On y trouve également des maisons de brique de trois étages et, de temps à autre un immeuble d'habitation, mais on y trouve aussi parfois, une épicerie, une église avec clocher ou devanture de magasin (*storefront church*) [13], un parking, un salon funéraire ou une petite entreprise commerciale. À une rue du New Deal, on trouve une large avenue qui sépare grossièrement le quartier de la zone commerciale et d'affaire du centre ville.

25 Presque tous les habitants dans le voisinage du *Carry-out* sont des Noirs. S'il s'en référait aux recensements et aux autres sources

publiques, l'observateur occasionnel pourrait facilement avoir confirmation que, comme il l'avait ressenti, il se trouve bien devant une zone à fort taux d'habitats surpeuplés, de pauvreté, de criminalité, d'enfants abandonnés, et de dépendance. Cette zone spécifique a, par exemple, occupé la première place dans l'index des carences sociales et économiques pour les quartiers du District de Columbia établi par le Health and Welfare Council en 1960 [14]. Elle avait le taux le plus élevé de personnes bénéficiant de l'assistance publique, le taux le plus élevé de naissances illégitimes, le taux le plus élevé de naissances ne recevant pas de soins prénataux, le deuxième taux le plus élevé de personnes ayant droit à un supplément de rations alimentaires, et le troisième taux le plus élevé de personnes ayant droit à une assistance médicale.

26 Toutefois, ils ne sont pas tous pauvres, dépendants ou délinquants [15]. Tous les hommes de cette zone ne sont pas non plus, à un moment ou à un autre, en train de traîner à l'angle de la rue ou dans un bar à bière, une salle de jeux ou dans un hall d'immeuble. L'homme qui vit dans la rue du *Carry-out* et cumule deux ou trois emplois pour garder sa famille et sa maison peut passer tout le temps où il est éveillé entre sa maison et son travail. Ce type d'homme peut très bien ne pas fréquenter le *Carry-out* et d'autres lieux publics du voisinage [16].

27 Le *Carry-out* est ouvert sept jours sur sept. Deux équipes de deux serveuses se relaient et passent le plus clair de leur temps à verser du café, ouvrir des bouteilles de soda, préparer des hamburgers, des frites, des hot-dogs, des sandwichs variés et des « *half-smokes* [17] » pour des hommes, des femmes et des enfants [18]. La nourriture est emportée à l'extérieur ou consommée debout car il n'y a pas d'emplacement assis. Mais dans un rayon de trois mètres sur trois mètres cinquante on trouve des murs et d'autres lieux contre

lesquels s'appuyer qui se prêtent parfaitement aux activités du magasin et à sa fonction sociale. En plus du distributeur de cigarettes et du juke-box, par exemple, Bumdoodle, l'homme à résidence de la loterie clandestine, fait ses affaires avec l'homme blanc qui prend les paris et vient tous les jours pour faire le point sur les comptes avec lui et les autres hommes de la loterie clandestine des environs.

28 Pour ceux qui traînent là, le *Carry-out* offre une large variété de sons, de scènes, d'odeurs, de goûts et d'expériences tactiles qui chatouillent et parfois agressent les cinq sens. L'air est réchauffé par ce qui émane des pots de café et du grill ainsi qu'alourdi par la graisse de la friteuse. Le juke-box propose une grande variété de rythmes lents ou frénétiques. Le flipper est un défi permanent à la dextérité ou à la capacité de chacun à mettre la balle dans l'un ou l'autre des trous. Les lumières qui clignotent, les sonnettes et sonneries signalent les points marqués ou les échecs. Des panneaux colorés exhortent les consommateurs à boire du Royal Crown Cola et à manger du pain Bond. Sur le mur, au-dessus du téléphone, une blonde aux longues jambes, vêtue d'un short et d'un dos nu, sourit à sa cigarette Chesterfield, ses lèvres humides exprimant un plaisir ineffable que nulle moustache ou obscénité griffonnée ne vient ternir. À l'arrière-plan, un paquebot aux lignes pures vogue sur une mer bleue et calme vers une destination inconnue.

29 Dans ce décor, et sur le trottoir qui borde ce coin de rue, une vingtaine d'hommes qui vivent dans les environs viennent régulièrement chercher une « sociabilité sans effort [19] ». Ils ne forment pas de groupe au sens strict. Ils ne sont pas plus de huit ou dix à cet endroit au même moment. Il n'y a rien auquel adhérer, pas d'obligations, personne qui puisse dire si vous en faites partie ou non. En dehors des salutations informelles qu'ils s'échangent, certains de ces hommes n'ont jamais parlé aux autres. Certains sont

des amis proches, certains n'en aiment pas d'autres, et d'autres considèrent même qu'ils sont ennemis. Mais chaque homme vient là principalement parce qu'il connaît ceux qui y seront également. Il vient pour boire et manger, apprécier une discussion facile, apprendre ce qu'il s'est passé, chahuter, regarder les femmes et badiner avec elles, voir « ce qui se passe » et passer le temps.

30 *Tally* – Tally est un homme de 30 ans à la peau marron. Il mesure 1,80 m et pèse un peu moins de 90 kg. Sa taille et son poids renforcent l'idée que tous se font qu'il a été boxeur professionnel dans la catégorie poids lourds. Lorsqu'on lui demande s'il l'a été ou non, Tally se contente de sourire, de prendre la posture d'un boxeur et d'inviter la personne qui a posé la question à « venir essayer ». Personne ne le fait.

31 Tally est né à Atlanta, en Géorgie. Sa mère de 66 ans y vit en ce moment. Le père de Tally a quitté la famille dans les mois qui ont suivi sa naissance. Tally n'est jamais allé à l'école. À l'âge de 11 ans, il a commencé à travailler régulièrement contre rémunération en faisant des petits boulots comme faire le nettoyage chez un médecin ou la plonge dans un restaurant. Tally a passé presque toute son adolescence à Atlanta puis, malgré son analphabétisme, est entré dans l'armée.

32 Tally est arrivé à Washington en 1954. Il a d'abord occupé un premier emploi de cuisinier dans un hôpital, mais il est ensuite devenu manœuvre sur un chantier de construction. Depuis 1959, il est ouvrier qualifié dans le bâtiment et reçoit un salaire net d'environ cent dollars par semaine sur les six à sept mois durant lesquels il travaille régulièrement.

33 Tally a emménagé dans une chambre dans les environs du *Carry-out* durant l'hiver 1961. En huit ans passés à Washington, Tally a vécu dans les zones nord-est, sud-est et nord-ouest de la ville. Durant la

même période, il a eu huit enfants. Trois avec sa femme et cinq autres avec cinq femmes différentes.

34 *Sea Cat* – Sea Cat a 27 ans. Il est né et a été élevé dans le voisinage du *Carry-out* et, En dehors de son service militaire, a passé toute sa vie dans ce quartier. Sea-Cat a quitté l'école alors qu'il était en seconde (*tenth grade* [20]). Il s'est marié à l'âge de 20 ans, mais est depuis longtemps séparé de sa femme et de ses enfants [21]. Sea Cat est de taille et de poids moyens. Ses grandes dents blanches tranchent fortement avec sa peau sombre et ses cheveux longs, épais et coiffés. Sea Cat est assez exalté. Il se déplace avec la grâce naturelle d'un athlète et l'on voit toujours ses mains agiles, que ce soit lorsqu'il lance une balle ou une pierre, quand il raconte une histoire avec des gestes recherchés ou lorsqu'il joue au flipper, jeu qu'il maîtrise presque sans effort. Excellent conteur, Sea Cat tient son auditoire en haleine autant par la manière dont il joue que par ce qu'il narre. S'il raconte qu'un « vieil homme marchait dans la rue », son corps soudain se plie sous le poids des ans, ses mains tremblent et ses genoux se déforment presque et il devient, pour un instant, ce vieil qui marche dans la rue. S'il raconte que quelqu'un criait quelque chose, il crie ce quelque chose.

35 Sea Cat méprise l'ordinaire et choisit fréquemment de voir un trait de caractère, un talent ou une propriété particuliers chez les gens ou dans les situations ordinaires. Son regard sur le monde est très semblable à celui d'un caricaturiste ou d'un peintre expressionniste. Grâce à sa maîtrise d'une certaine distorsion de la réalité telle que les autres la perçoivent – en maniant l'hyperbole ou l'imagination, il peut rechercher l'individualité, le trait particulier de caractère des hommes, femmes et événements qui l'entourent.

36 *Richard* – Richard a 24 ans. Il mesure environ 1,78 m, est mince et musclé. Il est né et a grandi dans une petite ville de Caroline. Il a

obtenu son diplôme de fin d'études secondaires *(graduation* [22] *)* et s'est marié avec une fille qui habitait en face de chez lui depuis l'enfance. En 1960, Richard a soudain dû quitter sa ville natale en pleine nuit après avoir attaqué (en réponse à une provocation, selon ses dires et ceux de sa famille) un policier blanc. Sa femme enceinte et leur fils en bas âge l'ont rejoint à Washington, quelques jours plus tard.

37 Richard a principalement fait du gardiennage, mais il s'est également essayé, de temps à autre, à d'autres métiers. Dans les premiers mois qui ont suivi son installation dans le voisinage du *Carry-out*, Richard s'est construit la réputation d'un homme travailleur qui faisait tout son possible pour subvenir aux besoins de sa famille et d'un type bien sous tous les rapports. Mais au fil du temps, les choses ont changé. Richard s'est trouvé mêlé à de nombreuses bagarres. Lors de l'une d'elles, il a tué un homme [23]. Les gens ont commencé à avoir peur de Richard et à l'éviter. Pour Richard, tous ses ennuis dataient du meurtre, mais en réalité, ils avaient commencé bien avant.

38 *Leroy* – Leroy a 23 ans. Il est grand et mince, plus mince encore que Richard, et un peu plus clair de peau que la plupart des hommes du voisinage.

39 Leroy était fils unique. Il est né dans le Sud, mais a été élevé à Chicago depuis sa plus tendre enfance par sa grand-mère maternelle. Il a quitté le lycée en dernière année et est entré dans la marine. Il était de loin celui qui savait le mieux lire et écrire.

40 Leroy est arrivé dans les environs du *Carry-out* à l'automne 1961, tout de suite après avoir terminé son service dans la marine. Il avait, au préalable, passé quelques week-ends de permission dans le quartier, avec un ami dont la famille vivait près du *Carry-out*. Leroy n'avait jamais envisagé de rester à Washington, mais après avoir dépensé sa

solde de conscrit, il n'a jamais réussi à « rentrer à la maison » bien qu'il parlât toujours de le faire, y compris après s'être marié et avoir eu deux enfants.

41 La plupart des emplois obtenus par Leroy avaient affaire avec l'hôtellerie ou le gardiennage de voitures. La plupart des hommes et des femmes aimaient bien Leroy, mais on le jugeait, en général, faible et immature. Un « garçon » qui « parlait beaucoup », mais qui, s'il avait à affronter des hommes, des femmes ou un emploi se retirerait avant l'affrontement ou en sortirait vaincu.

Quelques-uns des autres hommes :

Nom	Âge	Métier habituel
Arthur	28	Manœuvre
Boley	21	Concierge
Budder	45	Manœuvre
Clarence	30	Manœuvre
Earl	22	Manœuvre
John	29	Serveur
Lonny	26	Magasinier – Livreur
Preston	38	Manœuvre
Robert	27	Gardien
Stanton	44	Camionneur
Stoopy	27	Commis de restaurant – Plongeur
Sweets	26	Commis de restaurant – Plongeur
Tonk	23	Gardien de parking
Wee Tom	37	Manœuvre
Wesley	21	Livreur
William	31	Camionneur

NOTES DE BAS DE PAGE

1. Ces chiffres sont élaborés à partir d'une définition des plus restrictives de la pauvreté: une famille de quatre personnes est considérée comme vivant au-dessus du seuil de pauvreté lorsqu'elle dispose, par jour et par personne, de 70 cents pour la nourriture et de 1,40 $ pour le reste (en dollars de 1963), soit un revenu total de 60 $ par semaine. Mollie Orshansky, « Counting the Poor: Another Look at the Poverty Profile ». Cet article offre une excellente analyse de la pauvreté du point de vue des statistiques et des définitions produites.
(*Afin d'éviter les répétitions, les notes de bas de page ne mentionnent que les noms des auteurs et les titres. Pour disposer de l'intégralité des références voir la bibliographie.)*
2. Cf. note 16 p. 37.
3. Dans « Youth in Their Groups in Different Settings », par exemple, Muzafer et Carolyn Sherif soulignent que « nous disposons de nombreuses théories sur les "sous-cultures délinquantes" qui ont peu à voir avec les membres de ces sous-cultures ou leur expérience sauf lorsqu'ils sont pris dans les filets de la statistique » (p. 38-39). Lorsqu'il considère la difficulté qu'il y a à parvenir à établir des critères satisfaisants pour définir les « classes populaires », S. M. Miller dit que « nous manquons de données de base sur les pauvres et sur les personnes économiquement et familialement instables » (« The American Lower Classes – A Typological Approach », p. 5).
4. Albert K. Cohen et Harold Hodges Jr., « Characteristics of the Lower-Blue-Collar-Class », p. 333. John Rohrer et Munro Edmonson expriment des doutes similaires au sujet de leurs entretiens: « Nous avons, également, noté et de façon encore plus prononcée, qu'il est difficile d'attirer les personnes des classes populaires dans les modes de participation de la classe moyenne que ne manquent pas d'imposer nos entretiens » (« The Eighth Generation: Cultures and Personalities of New England Negroes », p. 309). S. M. Miller et Frank Reissman mettent en exergue les dangers qu'il y a à considérer que les réponses puissent avoir le même sens pour un enquêté membre des classes populaires que pour un enquêté de la classe moyenne (« The Working-Class Subculture: A New View », p. 92). Sur ce point, voir également Oscar Lewis, *The Children of Sánchez*, p. XXVII. Hylan Lewis revendique la valeur de l'entretien, mais ajoute que « l'entretien formel unique ne permet pas d'obtenir certaines des informations dont nous avons désespérément besoin [dans les recherches sur les familles dotées de bas revenus]... à présent... il est absolument nécessaire d'être conscient du fait – et de tenter de garder la trace et d'interpréter – de la complexité, du changement et de la variabilité dans l'organisation et la vie des familles [à faibles revenus] » (« Discussion of [Marion R. Yarrow's] "Problems of Methods in Family Studies" », p. 4).
5. L'étude intitulée « Child Rearing Practices Among Low Income Families in Washington, D. C. » susmentionnée (N. D. T.).
6. À savoir la période durant laquelle je travaillais pour l'étude sur l'éducation des enfants. Toutefois, les relations personnelles nouées sur le terrain, ne prirent pas toutes fin lorsque je n'eus plus de liens avec la *Child Rearing Study*. Bon nombre d'entre elles existaient

toujours au moment même où j'écrivais ce livre. J'ai puisé librement dans ces relations continues afin de trouver des exemples particuliers ainsi que dans le but d'avoir un point de vue sur la durée.

7. Cette procédure, selon laquelle les « observations sont accessibles et les interprétations sont ensuite appliquées aux données », est appelée « l'interprétation sociologique *post factum* » par Robert K. Merton. Selon lui, de telles explications « restent au niveau du *plausible* (faible valeur de preuve) plus qu'elles ne conduisent à des « preuves convaincantes » (fort degré de confirmation) » et « la preuve documentaire illustre plus qu'elle ne vérifie la théorie » (*Social Theory and Social Structure*, p. 93-95). On pourrait toutefois arguer que le moment selon lequel est formulée l'hypothèse n'est pas pertinent; que la validation d'hypothèses, que celles-ci aient été formulées *ante* ou *post factum,* est toujours liée à leur reproduction future et que la seule restriction valable au fait de formuler une hypothèse ou une explication soit qu'elle corresponde aux données. Même si l'on considère que Merton a raison – l'argument est, après tout recevable – je pense pour ma part et en l'état de la recherche, que nous ne pouvons nous permettre de prendre pour acquises des explications du comportement humain qui ne sont « que plausibles ». Pour une excellente analyse de la question, cf. Herbert J. Gans, *The Urban Villagers,* p. 347-348 et Howard S. Becker, « Problems of Inference and Proof in Participant Observation ».

8. L'importance des étiquettes de rôles ou des noms de rôles (« père », « amant ») est soulignée par S. F. Nadel: « Ce sont souvent les noms couramment utilisés dans la société pour parler de différents types de classes ou de personnes qui nous suggèrent, en premier lieu, l'existence de rôles respectifs » (*The Theory of Social Structure*, p. 33).

9. Voir annexe: « Retour sur une expérience de terrain ».

10. Ces caractéristiques ont été extraites de Walter Miller « Cultural Features of an Urban Lower Class Community ». Miller définit la cellule familiale « reposant sur les femmes » comme étant « celle dans laquelle l'homme qui joue le rôle du "père" est soit absent du foyer, soit ponctuellement présent, soit, lorsqu'il est présent, ne participe que de façon minimale et inconséquente au soutien de la famille et à l'éducation des enfants. Elle est habituellement composée d'une ou plusieurs femmes en âge de procréer, ayant souvent des liens de parenté [...] du fait des liens du sang ou de liens matrimoniaux, et comprend souvent deux générations de femmes ou plus; par exemple, la mère et/ou la tante de la génitrice principale. » Il définit le modèle de mariage « monogame en série » comme celui où « une femme en âge de procréer a une succession de partenaires temporaires, entre deux et six ou plus, durant les années où elle peut avoir des enfants » (p. 13, note). Voir également Walter B. Miller, « Implications of Urban Lower-Class Culture for Social Work ».

11. Washington D. C. a longtemps été l'un des principaux endroits où s'arrêtaient les Noirs qui remontaient la côte est en venant de l'Alabama, de la Géorgie, de la Caroline du Nord et de celle du Sud et de Virginie. En 1963, c'était la seule grande ville du pays dans laquelle vivaient plus de Noirs que de Blancs. En 1962, sa population s'élève à 791 900 personnes

dont 452 200 non blanches. Ces chiffres concernent les personnes qui résident dans la ville. Les jours de semaine, la ville et ses banlieues périphériques du Maryland et de Virginie connaissent un échange de population. Le matin, les femmes noires quittent la ville pour aller travailler en tant que domestiques dans les banlieues. En échange, des hommes en col blanc viennent en ville. À la fin de la journée, chacun retourne dans sa zone de résidence respective.

12. Ensemble des musées et galeries situés de part et d'autre l'artère centrale qui va du Capitole au Washington Monument et qui appartiennent à la Smithsonian Institution, un établissement public à vocation de recherche et de développement fondé en 1846 grâce aux dons du scientifique britannique James Smithson (N. D. T.).

13. Les *storefront churches* sont caractéristiques de l'histoire des communautés noires américaines. Dans la période des lois de ségrégation Jim Crow, les églises liées à une communauté ont constitué une source essentielle de soutien spirituel et social pour les Noirs du Sud des États-Unis. Même l'église la plus pauvre était dirigée par des Noirs et offrait un lieu de rassemblement et de coopération aux membres de la communauté. Après la guerre civile, les églises noires du Sud ont constitué des congrégations et des associations indépendantes et ont refusé de rejoindre les églises dirigées par des Blancs en raison de la ségrégation qui y était pratiquée. Lors de l'immigration noire vers le nord du pays, l'afflux de population suscita, dans les villes du Nord, une pénurie d'églises ainsi que des tensions entre les nouveaux arrivants pauvres et les paroissiens plus aisés déjà installés. En réponse, les congrégations urbaines nouvellement créées se réunirent dans des maisons particulières et des magasins qui s'apparentaient aux églises de leurs villes d'origine. Après plusieurs décennies, et en dépit d'une sécularisation croissante, les églises à devanture de magasin et les églises communautaires ont gardé une grande influence sur les communautés noires car elles offrent souvent une aide financière et éducative en plus de l'aide spirituelle classique (N. D. T).

14. Il s'agit du « 1960 Index of Social and Economic Deprivation of Neighborhoods in the District of Columbia ».

15. Ils sont nombreux à l'être mais pas tous. Il existe, par exemple, toute une palette de conditions de vie. À une extrémité, on trouve la famille de onze personnes, avec sept enfants, tous énurétiques, vivant dans une pièce et dormant dans un lit, un lit pliant et sur le sol. À l'autre extrémité, on trouve la famille de quatre personnes qui subvient à ses besoins et vit dans un trois pièces immaculé dont les fenêtres arborent des rideaux fleuris et dont le salon est animé par le chant d'un canari ou la musique d'une chaîne stéréo. Bien que la palette soit large, elle est bien plus fournie du côté des logements surpeuplés et aux murs décrépis.

16. Cette étude offre donc une vision partielle des hommes des environs du *Carry-out* puisque, en adoptant la position avantageuse de l'homme du coin de la rue, elle ignore ceux qui sont invisibles. Il est difficile de dire combien sont ces hommes et, pour les avoir

rencontrés, je sais qu'il y en a certains. J'ai le sentiment que ces hommes sont plus nombreux qu'on ne le pense généralement, mais qu'ils sont moins nombreux que ce que présentent les recensements. Dans ces derniers, la proportion de travailleurs stables et d'hommes ayant une famille tend à être survalorisée car, souvent, on ne compte pas les hommes qui sont au coin de la rue et sont plus souvent au chômage et moins stables. Ainsi un rapport du Ministère du travail sur les familles noires (le rapport Moynihan) affirme catégoriquement que de nombreux hommes noirs (dotés de faibles revenus) « sont tout simplement absents lorsque l'agent de recensement se présente ». Le rapport remarque que « Donald Bogue et ses associés, qui ont étudié les chiffres fédéraux sur les hommes noirs, établissent que la marge d'erreur atteint le pourcentage élevé de 19,8% pour les personnes âgées de 28 ans » (« The Negro Family: The Case for National Action », p. 43).

17. Le *half-smoke* est un type de sandwich composé d'une saucisse légèrement plus grande que celle servie dans le hot-dog ordinaire. Cette spécialité de la ville de Washington et de ses environs est habituellement faite de viande de porc ou de bœuf (ou parfois des deux) grossièrement hachée, épicée et servie grillée ou à la vapeur dans un pain de la forme de celui des hot-dogs (N. D. T.).

18. Dans la semaine, le magasin est ouvert de huit heures du matin à minuit. Le vendredi et le samedi, jusqu'à quatre heures du matin. Le dimanche, il n'ouvre qu'à partir de quatorze heures. En plus des hamburgers et hot-dogs, on peut aussi se faire servir des soupes (en boîte) chaudes, des sandwiches au poisson pané et toutes sortes d'assiettes anglaises. Le week-end (le vendredi est souvent jour de paye), et les jours qui suivent de près la remise des chèques de la Sécurité sociale et de l'Aide aux personnes dépendantes (*Aid to Dependent* ou *ADC*), les personnes qui mangeaient des hamburgers et des *half-smokes* changent parfois pour des sandwichs garnis de côtelettes de porc ou de steaks. Le soir, il y a parfois quelqu'un qui vient commander une boîte de fruits de mer cuisinés ou de poulet frit à emporter. On peut aussi y acheter des glaces, des bonbons ou des pieds de porc marinés, des chips de maïs, des chips de couenne de porc, du chewing-gum, du tabac à chiquer, et de la poudre BC ou Stanback pour les maux de tête. Pour ceux qui arriveraient après la fermeture à vingt et une heures du supermarché Safeway à proximité (ou le dimanche), on y trouve du pain, du lait, des produits de base en conserve, du papier toilette, des serviettes hygiéniques, de la lessive, de l'amidon et autres articles divers. Il est probable que l'amidon ordinaire de teinturerie soit parfois acheté autant pour être mangé que pour servir au nettoyage. Que je sache, seules les femmes mangent de l'amidon. Une femme enceinte peut manger jusqu'à quatre ou cinq boîtes d'amidon Argo Gloss en un jour.

19. Cette belle expression descriptive est extraite de Josephine Klein, *Samples from English Cultures,* vol. 1, p. 142.

20. Aux États-Unis, le cycle scolaire du secondaire supérieur se découpe en quatre années qui vont de la classe de troisième (*ninth grade*), intitulée *freshman,* à celle de terminale

(*twelfth grade*) dénommée *senior,* en passant par la seconde (*sophomore*) et la première (*junior*) [N. D. T.].

21. L'un de ses deux enfants est mort pendant la durée de cette étude. Voir p. 105.

22. Diplôme obtenu après les quatre années de lycée (*High school*) [N. D. T.].

23. Voir p. 111.

Chapitre I. Des hommes et des emplois

p. 43-63

1 Une camionnette (*pick-up truck* [1]) remonte lentement la rue. Elle s'arrête à la hauteur d'un homme assis sous un porche de fer forgé. Le conducteur blanc interpelle l'homme et lui demande s'il veut un travail journalier. L'homme secoue la tête et la camionnette avance jusqu'au coin de la rue, s'arrêtant à nouveau à chaque fois qu'un homme qui paresse dans la rue se trouve à portée de voix du conducteur. À l'angle du *Carry-out*, cinq hommes discutent brièvement de la question et font non de la tête à la camionnette. Le véhicule tourne au coin de la rue et refait la même chose dans la rue qui suit. On peut voir, au loin, un homme, puis un autre, monter à l'arrière de la camionnette et s'asseoir. Après d'autres arrêts, le véhicule finit par disparaître.

2 Qu'avons-nous vu là ? Un charognard à l'affût de travailleurs et rejeté par sa proie potentielle. Des hommes fainéants et irresponsables qui refusent un jour de paye correct pour un travail honnête ? Ou un phénomène plus complexe qui marque le point de rencontre entre des forces économiques, des valeurs sociales, l'état d'esprit et l'état physique dans lesquels se trouvent des hommes ?

3 Regardons à nouveau le conducteur de la camionnette. Il n'a pu embaucher que deux ou trois hommes sur les vingt ou cinquante

qu'il a approchés. Pour lui, il ne fait aucun doute que les autres ont simplement fait le choix de ne pas travailler. Seuls ou en groupe, le ventre vide ou le ventre plein, solitaires ou sociables, saouls ou sobres, ils sont la preuve vivante de ce qu'il a lu, entendu ou qu'il sait d'expérience : même servi sur un plateau, ces hommes ne prendraient pas d'emploi [2].

4 Que l'on se préoccupe ou pas de savoir si cela est vrai pour certains des hommes qu'il voit dans la rue, il ne fait aucun doute que cela n'est pas vrai pour tous. Si c'était le cas, soit il ne serait pas même venu là, soit il serait reparti la camionnette vide. Ce n'est même pas vrai pour la plupart d'entre eux, puisque, dans leur grande majorité, les hommes qu'il voit dans la rue en ce matin de semaine, ont, en réalité, un emploi. Mais à ce moment-là, ils ne sont ni en train de travailler, ni en train de dormir, et parce qu'ils détestent la chambre ou l'appartement déprimant dans lequel ils vivent, ou encore parce qu'ils n'ont rien d'autre à y faire [3], ou parce qu'ils veulent fuir leur femme ou toute autre personne qui vit chez eux, ils sont dans la rue et l'on ne peut les distinguer de ceux qui n'ont pas d'emploi ou qui n'en veulent pas. Certains, comme Boley qui fait partie de l'équipe d'éboueurs d'un lotissement de banlieue, travaillent les samedis et ont leur journée libre ce jour-là. D'autres, comme Sweets, travaillent la nuit. Il ramasse les ordures de la classe moyenne, fait la poussière et la vaisselle, nettoie les sols de bureaux, d'hôtels, de restaurants, de toilettes et d'autres lieux publics salis dans la journée. Certains travaillent dans des petits commerces comme des magasins de vins et spiritueux (*liquor store*) qui n'ouvrent pas avant dix heures. Certains manœuvres, comme Tally, sont déjà de retour du chantier car le sol était trop détrempé pour utiliser pelles et pioches ou parce qu'il faisait trop froid pour couler du béton. D'autres hommes qui ont un emploi ne sont pas allés travailler pour des raisons

personnelles : Clarence pour pouvoir se rendre à un enterrement à onze heures ce matin-là et Sea Cat parce qu'il était cité à comparaître comme témoin dans un procès pénal.

5 Parce qu'on trouve également dans la rue des estropiés et des éclopés, ceux-ci contribuent involontairement à l'image qu'emporte avec lui le conducteur de la camionnette. L'homme, assis sur les marches en fer forgé, frotte ses mains noueuses et pleines d'arthrose l'une contre l'autre et dit qu'il ne sait s'il vivra assez longtemps pour pouvoir bénéficier de l'aide sociale. Il s'arrête puis, ajoute, l'air de rien : « La plupart du temps, cela m'est bien égal de savoir si oui ou non je vivrais assez longtemps. » La jambe gauche de Stoopy a été atrophiée par la polio quand il était enfant. Raymond, qui semble pouvoir arracher une bouche d'incendie de son socle, crache du sang s'il se penche ou s'il bouge brutalement. L'homme tranquille qui traîne devant l'immeuble Saratoga a un crochet métallique attaché à son coude gauche. Si le conducteur de la camionnette avait pu regarder dans les yeux embués d'alcool de l'homme à la casquette verte, il aurait pu comprendre que l'homme ne comprenait même pas qu'on lui offrait un travail à la journée.

6 D'autres, qui ont eu un emploi et ont été renvoyés, reçoivent une allocation chômage (jusqu'à 44 $ par semaine) et n'ont rien à gagner à accepter un emploi qui paie à peine plus et souvent même moins.

7 D'autres encore, comme Bumdoodle l'homme de la loterie clandestine, ont des activités illégales dans lesquelles ils travaillent dur pour gagner de l'argent, et se débrouillent par tous les moyens pour récolter un dollar dans la rue : en vendant et achetant du sexe, de l'alcool, des drogues, des produits volés ou encore tout ce qui se présente à eux.

8 Seule une poignée d'entre eux n'a pas de justification. Il y a Tonk, qui ne peut se décider à prendre un emploi loin de son coin de rue, parce

que, selon les autres, il imagine qu'à la moindre occasion, sa femme lui sera infidèle. Il y a Stanton qui ne s'est pas présenté à son travail depuis quatre jours maintenant. Pas depuis que Bernice a disparu. Il a acheté un couteau flambant neuf pour son retour. « Par deux fois déjà, elle avait fait ça », dit-il. Mais pas si longtemps et pas sans l'avoir prévenu. Et il l'avait pardonnée. Mais cette fois-ci : « J'suis pas d'humeur à encore lui pardonner. » Tout le monde peut voir sa rage et sa honte quand, jour et nuit, il fait les cent pas au coin de la rue devant le *Carry-out* dans l'espoir de l'apercevoir.

9 Et enfin, il y a ceux qui, comme Arthur, sont physiquement capables et qui n'ont aucun moyen visible de subvenir à leurs besoins. Que cela soit de façon légale ou illégale, ils n'ont ni ne veulent d'emploi. Comme tant d'autres, le conducteur de la camionnette pense que les gens comme Arthur sont représentatifs de tous les hommes qu'il voit paresser le long de la rue durant ses heures de travail. Ils ne le sont pas, mais on ne peut les écarter simplement parce qu'ils sont une petite minorité. On ne peut se contenter d'expliquer le comportement de ces hommes par leur fainéantise ou leur irresponsabilité ou parce qu'un homme physiquement capable, qui a des responsabilités, et qui refuse un travail est, selon les critères du conducteur, fainéant et irresponsable. Une telle réponse élude la question. Elle décrit des faits, mais ne les explique pas.

10 De plus, et en dépit de leur petit nombre, la minorité qui n'a pas et ne veut pas de travail est particulièrement significative car elle représente l'expression la plus forte et la plus claire des valeurs et comportements que l'on associe au fait de gagner sa vie et que l'on trouve, à des degrés divers, dans le monde des hommes du coin de la rue. Ce qui sépare ces hommes des autres est une question de degré plus que de nature. La principale différence est qu'ils portent les implications de leurs valeurs et de leurs expériences jusqu'à leur

conclusion logique et inévitable. En ce sens, il reste aux autres à les accepter et à accepter le monde dans lequel ils vivent.

11 Si l'on met de côté, pour l'instant, ce que les hommes ressentent et disent et si l'on regarde ce qu'ils font vraiment ainsi que les choix qu'ils font, il est évident que trouver un emploi, le garder et bien faire son travail n'est pas une priorité. Arthur ne veut prendre aucun emploi. Leroy est censé être au travail à 16 h 00 mais, il est déjà 16 h 10 et il ne peut se décider à perdre les parties gratuites qu'il a obtenues en jouant au flipper du *Carry-out*. Tonk a commencé un travail sur un chantier mercredi, a travaillé jeudi et vendredi, puis, a cessé de s'y rendre. Pour le même genre de travail, Sea Cat a abandonné au bout de deux semaines.

12 Après avoir travaillé trois mois comme commis (*busboy*) dans un restaurant, Sweets, a abandonné son emploi sans préavis et sans savoir lui-même pourquoi il faisait cela. Un agent immobilier, qui se disait plus intéressé par le fait que le travail soit fait que par son coût, a demandé un devis à Richard pour repeindre et réparer l'intérieur de sa maison. Après avoir jeté un coup d'œil à la maison, Richard ne s'est, toutefois, jamais résolu à lui soumettre un devis. Pendant un moment, Tonk ne voulait pas quitter son coin de rue et prendre un emploi par peur que sa femme le trompe. Stanton ne voulait pas prendre un emploi parce que sa femme l'avait trompé.

13 La relation entre l'homme et l'emploi est donc une relation ténue. Quel que soit le moment, l'emploi occupe une place assez basse dans l'échelle des vraies valeurs des hommes du coin de la rue. Trouver un emploi peut être subordonné à la relation entretenue avec une femme ou à d'autres considérations qui n'ont pas trait au travail. L'implication dans un travail que l'homme a déjà est souvent superficielle et provisoire.

14 Les raisons sont nombreuses. Certaines sont objectives et liées au travail lui-même, d'autres sont subjectives et liées à l'homme. La ligne qui départage les unes des autres n'est pourtant pas claire. Ce qui pousse un homme à décider de refuser ou d'abandonner un emploi n'est pas une simple impulsion ou une simple question de choix de valeur. C'est plutôt une combinaison complexe des évaluations qu'il fait, d'une part, de la réalité objective et, d'autre part, des valeurs, comportements et croyances qu'il tire, à des degrés divers, de son expérience.

15 Les considérations économiques objectives constituent souvent un facteur déterminant dans le refus d'un homme de prendre un emploi. Combien rapporte l'emploi est une question cruciale, mais que l'on pose peu. L'homme, lui, sait combien cela lui rapporte. Le travail d'un magasinier, d'un livreur ou même d'un homme qui travaille au comptoir d'un magasin de vins et spiritueux est rémunéré un dollar de l'heure. Il en est ainsi de la plupart des emplois de commis de restaurant, de laveur de voiture et de gardien qu'il peut obtenir. Pour certains emplois, comme celui de plongeur, la rémunération peut tomber à 80 cents de l'heure. Pour d'autres, comme celui de liftier ou d'employé de chiffonnier – ferrailleur, elle peut monter jusqu'à 1,15 $ ou 1,25 $ de l'heure. Le salaire net hebdomadaire pour de tels emplois est de 35 $ à 50 $, mais il est très rare d'obtenir un salaire net de 45 $ pour une semaine de cinq jours.

16 L'un des principaux avantages de ce type d'emploi et qu'il offre du travail assez régulièrement. La plupart de ces emplois comportent des services nécessaires et sont de ce fait un peu moins sensibles aux conditions du marché que des emplois supérieurs et mieux rémunérés. Ce sont aussi, pour la plupart, des emplois en intérieur qui ne sont donc pas soumis aux intempéries comme peuvent l'être les emplois de plein air mieux rémunérés.

17 Travailler dans un hôtel, un restaurant, un bureau, un immeuble ou un commerce de détail offre un autre avantage soi-disant conséquent. Ces emplois donnent souvent la possibilité de voler sur le lieu de travail. Voler peut, cependant, être à double tranchant. Mis à part le fait qu'elle augmente le prix des biens ou des services proposés au public, cette pratique a pour effet moins connu de faire baisser le niveau de salaire des employés. Les propriétaires de petits commerces de détail et autres employeurs ont coutume d'anticiper le vol des employés et d'ajuster le taux de rémunération en fonction. L'employeur de Tonk a expliqué pourquoi il ne rémunérait Tonk que 35 $ pour une semaine de 55 à 60 heures de travail. Selon lui, tous ces hommes volent un jour ou l'autre. Bien qu'il garde un œil sur Tonk, il considère que celui-ci lui vole entre 35 et 40 $ par semaine [4]. Si l'on ajoute ce qu'il vole à ses gains réguliers, son salaire net est de 70 à 75 $ par semaine. Son employé dit que cela ne le préoccupe pas car c'est ce que vaut le travail de Tonk pour son commerce. S'il devait payer Tonk selon la véritable valeur de son travail, Tonk volerait tout de même pour 35 à 40 $ par semaine et, dit-il, « son commerce n'y résisterait pas ».

18 L'arrangement qui consiste à intégrer le vol dans le salaire offrait satisfaction à chacune des parties, ce que chacun exprimait à sa façon. Ce système de salaire avec vol n'est, toutefois, pas aussi équilibré et équitable qu'il y paraît. Dans la mesure où le niveau de salaire repose sur l'idée préalable que l'employé volera la partie de son travail qui n'est pas rémunérée, celui qui ne vole pas est pénalisé. De plus, même s'il ne volait pas, personne ne le croirait. L'employeur et les autres personnes pensent qu'il vole car le système le présuppose.

19 L'homme qui vole, comme il est censé le faire, ne s'en sort pas aussi bien qu'il le devrait. Si, de temps à autre, l'employeur ferme les yeux

sur les vols de son employé, il ne le fait pas souvent et pas très longtemps. Après tout, il est là pour faire des affaires et ne peut pas toujours accepter de laisser un homme le voler, même si cet homme vole son propre salaire. De plus, ce n'est qu'en surveillant son employé de près que l'employeur peut contrôler la quantité volée et donc empêcher l'employé de voler plus que ne vaut son travail. De ce point de vue et en matière de salaire avec vol, l'employeur n'est pas de connivence avec son employé. Dans le cas de Tonk, par exemple, l'employeur n'encourageait pas le vol de façon active. Son évaluation de la quantité que Tonk volait reposait sur la quantité de biens que Tonk pouvait voler malgré tous ses efforts pour empêcher que celui-ci ne vole quoi que ce soit. S'il avait pris Tonk en train de voler, il l'aurait bien sûr renvoyé et aurait peut-être également appelé la police. On peut donc dire qu'en termes réels, si ce n'est en termes légaux, le système a tout du piège. L'employeur met en place les conditions qui conduisent (forcent) l'employé à voler la valeur non rémunérée de son travail, mais en même temps, il le punit de vol s'il le surprend en pleine action.

20 Le système de salaire avec vol a des conséquences encore plus néfastes pour l'employé. Imaginons, aux fins de cette démonstration, qu'il ne soit pas tendu de piège à Tonk, que son employeur soit désireux de fermer les yeux sur les vols et que Tonk, de son côté, accepte pleinement de gagner un peu et de voler un peu. Supposons également qu'il soit payé 35 $ par semaine et que l'on l'autorise à voler 35 $. Son salaire en argent – mesuré en quantité de biens et services qu'il peut s'offrir – est, bien sûr, de 70 $. Toutefois, il ne dispose pas de l'intégralité de cette somme pour acheter ce qu'il entend. Il ne peut utiliser ce qu'il vole pour acquérir le respect de soi ou pour évaluer sa propre valeur. Cela, il ne peut le faire qu'à partir de ce qu'il gagne – soit la somme qu'il gagne officiellement et

volontairement en échange de son travail. Le revenu « respect » et « valeur propre » reste 35 $ – soit seulement la moitié de celui d'un homme qui gagne également 70 $, mais dont le revenu est uniquement constitué d'un salaire. Ses revenus mesurent officiellement la valeur que représente son travail pour son employeur et jouent un rôle important dans la manière dont lui-même et les autres mesurent sa valeur en tant qu'homme [5].

21 Avec ou sans vol, et sans prendre en compte les processus internes qui conduisent un homme à refuser un tel travail ou à l'abandonner avec désinvolture et sans raison apparente, le fait objectif est que les emplois subalternes dans le commerce ou les métiers de service ne sont pas assez rémunérateurs pour faire vivre un homme et sa famille. Cela ne signifie pas que le travailleur est sous-payé. Cela peut ou ne pas être le cas. Qu'il le soit ou pas, le fait est qu'un tel travail ne lui permet pas de subsister. Le fait que ces emplois offrent généralement un travail plus régulier et plus stable ne peut servir de réconfort. S'il ne peut subvenir à ses besoins avec les 45 ou 50 $ qu'il gagne en une semaine, plus il travaille et moins il peut vivre de ce qu'il gagne [6].

22 D'ordinaire, le travail dans le bâtiment, même pour des ouvriers non qualifiés, est plus rémunérateur puisque le taux horaire pratiqué se situe entre 1,50 et 2,60 $ [7]. Il importe de savoir que contrairement à la pratique courante dans certains métiers du commerce de détail et des services, il n'est d'ordinaire pas demandé aux ouvriers du bâtiment d'avoir de bonnes références, de ne pas avoir d'antécédents d'infractions au Code de la route, de posséder un niveau seconde (ou lycée) ainsi qu'une expérience préalable et de se munir d'un extrait de leur casier judiciaire.

23 Les métiers du bâtiment présentent, en revanche, des désavantages objectifs. Pour la plupart des ouvriers, il s'agit avant tout d'un travail

saisonnier qui commence au début du printemps et va diminuant plus on avance dans l'hiver [8]. Même pendant la saison, le travail est souvent irrégulier. Que ce soit au début ou à la fin de la saison, la neige ou des températures trop basses pour l'usage du béton obligent fréquemment les hommes à retourner à la maison. À la fin du printemps et durant l'été, une forte pluie le mardi ou le mercredi, qui laisse derrière elle beaucoup d'eau et de boue, signifie parfois une semaine de travail de deux ou trois jours pour les hommes qui manient la pelle et la pioche et autres ouvriers non qualifiés [9].

24 Le temps ne constitue pas le seul risque. Au fur et à mesure de l'avancée des travaux, les manœuvres sont licenciés – souvent sans préavis, parfois définitivement, parfois pour plusieurs semaines. Régulièrement, les plus chanceux ou les meilleurs ouvriers s'entendent dire « d'aller se promener deux ou trois jours ».

25 Obtenir un emploi dans le bâtiment et s'y rendre est également plus difficile que dans les métiers subalternes du commerce de détail et des services. La concurrence pour les postes est toujours féroce. En ville, les syndicats sont présents sur les grands projets de construction. Il faut alors avoir de l'argent immédiatement disponible pour pouvoir s'inscrire à un syndicat et pouvoir prétendre à postuler sur ces projets. Une fois que l'on peut y prétendre, il faut qu'il y ait une occasion de postuler. À moins de « connaître quelqu'un » à savoir, un contremaître ou un ouvrier qui, la veille, sait qu'ils vont embaucher des hommes pour le lendemain, cette quête peut s'avérer difficile et démoralisante.

26 La plupart des emplois non syndiqués se trouvent dans le Maryland ou en Virginie. Les annonces dans les quotidiens mentionnent « pour une embauche immédiate, se présenter au camion situé au croisement de la route n° 11 et de la Old Bridge Route, à Bunston en Virginie (ou au Maryland) ». Cet emplacement peut, cependant, se

trouver à quinze, vingt-cinq ou trente kilomètres du *Carry-out*. Cela prendrait deux heures ou plus de s'y rendre en transports en commun, à condition, bien sûr, que la zone soit desservie. Rien ne sert de lire l'annonce si l'on n'a pas accès à une voiture ou à un système de covoiturage. Les hommes ne les lisent donc pas. De tels emplois sont généralement pourvus par le biais du bouche-à-oreille, et tout commence parce que quelqu'un connaît quelqu'un ou qu'il est lui-même employé là-bas et recherche un passager payant. De plus, les emplois non-syndiqués dans des zones périphériques sont souvent des projets de construction de moindre envergure, relativement courts et qui paient moins que le taux syndical.

27 Le travail en lui-même constitue un autre facteur objectif. Pour certains hommes, qu'il s'agisse de creuser, de mélanger le mortier, de pousser une brouette, de décharger du matériel, de charger et de poser des tiges métalliques pour renforcer le béton ou de construire ou remplir les coffrages pour béton, le travail est tout simplement trop dur. Des hommes comme Tally et Wee Tom peuvent donner l'impression que c'est un jeu d'enfant. Certains, parmi les hommes les plus âgés et les plus endurcis par le travail, comme Budder et Stanton, peuvent également le faire, même si, à la fin de leur journée de travail, ils ne manquent pas de donner des signes de surmenage et d'épuisement. Mais ceux qui n'ont pas la robustesse d'un Tally ou la résistance acquise par le temps d'un Budder sont, soit contraints de refuser de tels emplois, soit obligés de payer un lourd tribut pour les conserver. Pour Leroy qui a tout juste 20 ans, mesure près d'1,80 m, mais pèse à peine 64 kg, il serait difficile de pousser une brouette pleine, de décharger ou d'entreposer des sacs de ciment de 45 kg tout au long de la journée. Il en serait de même pour Stoopy avec sa jambe atrophiée.

28 Les tâches dures et éreintantes de celles qui étaient d'ordinaire associées aux équipes de déchargement (*bull gangs*) ou de porteurs de ciment (*concrete gangs*) ne sont plus synonymes d'emplois de manœuvre. C'est le cas, en particulier, dans les grandes sociétés de construction équipées de machines. La force brute est parfois utile, comme dans de petits emplois, lorsqu'il revient trop cher de déplacer un équipement lourd ou lorsque le petit entrepreneur sans capital n'en a pas à déplacer. Il est, cependant, fréquent que la brouette ou le *Georgia buggy* [10] soit remplacé par un tapis roulant, que la manutention manuelle de charges ait disparu au profit des élévateurs à fourche et que tout un ensemble de machines à creuser se soit substitué aux pelles et aux pioches. La conséquence est qu'il y a moins d'emplois pour les ouvriers non qualifiés et que, dans de nombreux cas, le travail s'accélère pour ceux qui ont un emploi. Le rythme, anciennement fixé par les hommes, l'est à présent par les machines. Autrefois, un manœuvre poussait une brouette remplie de ciment humide jusqu'à un endroit précis, il le versait puis repartait remplir à nouveau la brouette. Un autre manœuvre, vêtu de bottes cuissardes, mélangeait le ciment à la pelle ou à la binette afin qu'il soit à peu près homogène pour que les ouvriers qualifiés puissent le finir. Il avait à traiter d'assez petites quantités et n'avait qu'à se caler sur le rythme du pousseur de brouette. Aujourd'hui, le travail de l'homme à la brouette a disparu. Le béton coule rapidement d'une glissière et tombe aux pieds de l'homme en cuissardes qui n'a plus qu'à « l'étaler prestement ou à finir noyé ».

29 Les hommes qui ont actionné un ascenseur, lavé la vaisselle, ou ont « ramassé les poubelles » ne peuvent pas passer aisément à des métiers ouvriers. Ils n'ont pas les compétences de base pour faire le travail « non qualifié » des ouvriers du bâtiment, la connaissance des outils, du matériel et des ficelles du métier qui permettent de rendre

moins dures les tâches difficiles. Les muscles qui n'ont jamais été utilisés ou n'ont pas été entraînés se rebellent de douleur lorsqu'on les sollicite pour la première fois et de façon récurrente ce qui compromet la performance de l'individu et sa volonté à mener le travail à bien.

30 Il faut deux à quatre semaines pour qu'un homme robuste, actif, en bonne santé et intelligent s'habitue au travail dans le bâtiment [11]. Même s'il a décidé de forcer son apprentissage dans les premières semaines, il arrive souvent que le contremaître ou l'artisan auxquels il apporte aide matérielle et globale ne souhaitent pas attendre aussi longtemps qu'il soit prêt ou qu'il apprenne d'un coup d'œil la différence entre un 5 cm × 20 cm brut et un 5 cm × 25 cm dégrossi. Le contremaître et l'artisan ont eux-mêmes un « revolver sur la tempe » et ne peuvent « porter » l'homme alors même que d'autres hommes, déjà rompus à la tâche et qui connaissent les outils et le matériel, attendent pour prendre l'emploi.

31 Sea Cat était « robuste, actif, en bonne santé et intelligent ». Lorsqu'un juge lui a donné six semaines pour payer 200 $ à sa femme en arriérés de pension alimentaire pour ses enfants, il a quitté son travail chez l'épicier afin de prendre l'emploi plus rémunérateur de manœuvre que lui avait trouvé un ami contremaître. La première semaine, le temps était mauvais et il n'a travaillé que le mercredi et le vendredi, tout en maudissant les éléments qui le privaient d'une partie de l'argent qu'il aurait pu gagner. La deuxième semaine, le temps était beau, mais il a quitté son emploi au bout de quatre jours en disant franchement que le travail était trop dur pour lui. Il a repris son travail chez l'épicier et a pris un second emploi, en tant que plongeur dans un restaurant la nuit [12]. Jusqu'à ce qu'il finisse de rembourser ses dettes, il a conservé ces deux emplois avec

lesquels il gagnait à peine plus que s'il avait travaillé comme manœuvre.

32 Tonk n'a pas tenu aussi longtemps que Sea Cat. Personne ne fit de prédictions lorsqu'il trouva un emploi dans un parc de stationnement pour voitures, mais lorsque les hommes du coin de la rue ont appris qu'il s'apprêtait à prendre un emploi sur un chantier de construction routière, ils ont évalué qu'il tiendrait entre une et trois semaines. Il a commencé un mercredi. Il passa, ensuite, la soirée et la nuit chez lui. Il fit la même chose le jeudi. Il travailla vendredi et passa cette soirée-là et une partie de la matinée de samedi affalé sur la boîte aux lettres à l'angle de la rue. Le dimanche après-midi, Tonk décida de ne pas se présenter au travail le lendemain. Il expliqua qu'après trois jours de travail, il en avait assez appris sur cet emploi pour savoir que ce n'était pas pour lui. Il savait qu'il ne tiendrait pas et il préférait quitter maintenant plutôt qu'être renvoyé plus tard.

33 Logan était un homme d'une vingtaine d'années, de grande taille et qui pesait 90 kg. Il ne souffrait du dos que lorsqu'il était au travail, disait-il, mais, il avait de plus en plus de mal à se tenir droit. Il disait que cela était lié à la démarche curieuse qu'il était obligé d'adopter pour pousser les brouettes dont la charge le contraignait à être à moitié voûté. Il disait qu'il abandonnerait, dès qu'il trouverait un autre emploi. S'il ne peut très vite en trouver, il suppose qu'il devra de toute façon s'arrêter. Cela ne vaut pas le coût de marcher plié en deux et penché sur le côté.

34 Parfois la tension et les efforts sont plus grands que ne veulent bien l'admettre certains hommes. Au début de l'été 1963, Richard logeait chez Nancy. Sa femme et ses enfants étaient « à la campagne » (chez sa grand-mère en Caroline) et attendaient qu'il ait gagné assez d'argent pour qu'il puisse les faire revenir à Washington et tout

redémarrer après sa tentative désastreuse d'« y arriver » à Philadelphie. Richard avait trouvé un emploi dans une entreprise de clôtures en Virginie. Le travail payait 1,60 $ de l'heure. Les premiers soirs, lorsqu'il rentrait chez lui, il paraissait malade d'épuisement et de chaleur. Stanton disait que Richard serait contraint de laisser tomber, « il ne fait pas le poids [il est trop mince] pour ce type de travail ». Richard disait que ça allait et qu'il garderait son emploi.

35 Richard travaillait depuis deux semaines. Un soir, chez Nancy, trois ou quatre personnes étaient assises avec elle à discuter, boire et écouter de la musique. Quelqu'un demanda à Nancy quand Richard pourrait faire revenir sa femme et ses enfants de la campagne. Nancy dit qu'elle n'en savait rien, mais que cela dépendait sans doute du temps qu'il mettrait à économiser assez d'argent. Elle dit qu'elle ne pensait pas qu'il puisse continuer à poser des clôtures encore longtemps. Ce matin, dit-elle, l'homme avec qui Richard allait au travail avait frappé à la porte et Richard n'avait pas répondu. Elle était entrée dans sa chambre et avait vu que Richard dormait encore. Elle avait essayé de le réveiller. Richard s'était écrié « J'veux plus creuser ! J'veux plus creuser ! J'peux plus faire un seul de ces foutus trous de plus ! » Quand Nancy a finalement réussi à le réveiller, il s'est vite habillé et est parti au travail.

36 Richard a continué à travailler deux semaines de plus puis, est soudain parti. Officiellement parce que sa paye était de trois dollars de moins que ce qu'elle eût dû être selon lui.

37 Si l'on résume les motifs objectifs de travail, le point le plus important est qu'un homme qui est capable et souhaite travailler ne peut gagner suffisamment d'argent pour subvenir à ses besoins, à ceux de sa femme et d'un enfant ou plus. Un homme a de bonnes chances de travailler s'il est prêt à accepter moins qu'il ne lui en faut pour vivre, et même parfois encore moins. Pour certains emplois, le

taux de rémunération plus élevé est extrêmement trompeur. Plus le taux est élevé, plus il est difficile d'obtenir cet emploi et moins la sécurité de l'emploi est garantie. Les emplois rémunérateurs du bâtiment et des travaux publics ont tendance à être saisonniers et à être fortement dépendants, durant la saison, des intempéries et de l'état des affaires ainsi que des besoins changeants de chaque individu selon son projet [13]. De plus, certains hommes n'ont pas la capacité physique nécessaire pour tenir les emplois bien rémunérés du bâtiment et, en accord avec la prédiction qui se réalise qui dit que les hommes voleront une partie de leur rémunération sur le lieu de travail, les salaires sont revus à la baisse [14].

38 Assis devant une tasse de café, Bernard évalue, sans parti pris, la situation objective de l'emploi. Parfois, il agite son café avec une cuillère, parfois il le regarde fixement comme s'il s'agissait d'une boule de cristal contenant des révélations sur le futur. Il a 27 ans. Lui et la femme avec laquelle il vit ont un enfant et elle a une fille d'un autre homme. Bernard fait des petits boulots – surtout de la peinture – mais là, nous étions à la fin du mois de janvier et il travaillait à la Poste durant la période d'activité accrue due aux fêtes de Noël. Cela lui plairait d'avoir un emploi fixe (*steady job*) à la Poste. Le travail paie bien (2 $ de l'heure), mais il a échoué par deux fois au concours des Services postaux (il a obtenu son diplôme de fin d'études secondaires dans un lycée de Washington) et l'admission lui semblant inaccessible, il n'a plus tenté le concours. Il doit voir un individu ce soir au sujet d'un emploi de gardien de parking dans un grand immeuble. L'homme lui a demandé de porter son certificat de naissance et son permis de conduire, mais on lui a retiré son permis en raison de contraventions impayées. Un ami lui a promis de lui prêter de l'argent ce soir. S'il l'obtient, il paiera ses amendes demain

matin et récupérera son permis. Il espère que l'homme qui doit lui proposer un emploi attendra jusqu'à demain soir.

39 Un « emploi sûr » (*security job*), c'est ce qu'il veut vraiment, dit-il. Il voudrait économiser pour s'acheter un taxi (toutefois, comme il a échoué par deux fois au concours des Services postaux et qu'il a commis quelques infractions au code de la route, il est peu probable qu'il satisfasse les exigences ou réussisse l'examen écrit). Ce serait « la belle vie » (*a good life*). Il peut toujours trouver un emploi dans un restaurant ou comme vendeur dans un drugstore, mais « cela ne rapporte pas suffisamment », dit-il. Il a besoin de 50 à 55 $ par semaine pour lui et sa famille. Il pense qu'il pourrait gagner cette somme en conduisant un camion quelque part... Parfois, il souhaiterait être resté à l'armée... Un emploi sûr, c'est ce qu'il veut vraiment, un véritable emploi sûr...

40 Si l'on regarde ce que les hommes apportent au travail plutôt que ce que le travail leur apporte, il importe de ne pas perdre de vue que l'on n'a pas affaire à des hommes qui sont sans expérience, qui sortiraient tout juste de l'école, et qui viendraient juste de se préparer à gagner leur vie. Ce ne sont pas des hommes qui ont occupé un autre emploi qui leur a permis de subvenir à leurs besoins et qui sont prêts à faire la même chose dans ce nouvel emploi. Chacun de ces individus arrive avec un long passé professionnel marqué par le fait qu'il a été incapable de subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille. Chaque homme porte en lui ce savoir, issu de l'expérience. Lorsqu'il prend l'emploi, il est à plat et usé, las que tous ces emplois se ressemblent, convaincu qu'il est incompétent, terrorisé par les responsabilités (par le fait d'être à nouveau mis à l'épreuve et que l'on juge qu'il n'est pas à la hauteur). Les hommes les plus jeunes, qui ne sont pas encore mariés ou qui viennent juste de l'être, peuvent constituer une exception à la règle. Ils

soupçonnent l'existence de tout cela, mais veulent en avoir confirmation en en faisant, eux-mêmes, l'expérience personnelle sur la durée. Ceux qui sont mariés ou l'ont été le savent, cependant, fort bien. C'est l'expérience du groupe et des individus, celle de leurs pères et sans doute de leurs fils. Convaincus qu'ils sont inadaptés, ils ne recherchent même pas les emplois plus rémunérateurs qui mettraient leurs ressources à l'épreuve. Ils font tout pour les éviter et restent à graviter en masse autour des emplois subalternes et routiniers qui ne remettent donc pas en question (et ne menacent pas) l'image déjà peu glorieuse qu'ils ont d'eux-mêmes.

41 C'est ainsi que Richard ne donne pas suite à l'offre de l'agent immobilier. Il a peur de faire seul les petits travaux de plâtrerie, de réparation (comme les vitres cassées ou autre) et de peinture qu'il vient de faire pendant des mois pour un paiement à la pièce sous les ordres de quelqu'un d'autre (et qui lui ont donné des bases suffisamment solides pour établir un devis).

42 Richard a, une fois, livré un indice important concernant ce qui avait traversé son esprit lorsqu'on lui a fait cette offre. Nous nous trouvions dans le *Carry-out,* au moment où il cherchait du travail. Il parlait du type d'emploi qui s'offrait à lui.

> « J'ai mon diplôme du second degré [Baltimore], mais je ne sais rien. Je suis nul. La plupart du temps, je ne dis même pas que je suis diplômé parce qu'après, les gens me posent des questions et je ne peux pas répondre. Après ils pensent que j'ai menti au sujet de mon diplôme... Ils m'ont donné le diplôme, mais je ne sais rien. J'avais des mauvaises notes, mais j'imagine qu'ils voulaient se débarrasser de moi.
>
> J'étais chez Margaret l'autre soir et sa petite sœur m'a demandé de l'aider pour les devoirs. Elle m'a montré des fractions et j'ai tout de suite vu que je ne saurais pas les faire. J'avais honte alors je lui ai dit qu'il fallait que j'aille aux toilettes. »

43 C'est ce qui a sans doute dû se passer avec l'agent immobilier. Convaincu d'être « nul » de « ne rien savoir », il « [a] vu tout de suite » qu'il ne pourrait pas le faire bien qu'il venait juste de faire la même chose.

44 La dépréciation de soi qu'éprouve un homme crée la crainte d'être évalué et l'empêche d'accepter un emploi avec des responsabilités ou, une fois qu'il a le travail, de le garder si on lui confie des responsabilités, et ce, même si la rémunération est proportionnellement plus élevée.

45 Richard refuse un tel emploi. Leroy en quitte un. Un autre homme, à qui l'on offre plus de responsabilités et que l'on paie mieux, sait qu'il échouera et donc fait ce qu'il faut pour cela, ce qui lui donne la preuve qu'il avait raison. La prédiction qui se réalise est partout à l'œuvre. Dans un hall d'entrée, Stanton, Tonk et Boley font circuler une bouteille. Stanton se souvient du temps où il était à l'armée. Tout allait bien jusqu'à ce qu'il atteigne le grade de caporal-chef. Il a alors commencé à s'inquiéter pour un rien. Faisait-il ce qu'il fallait ? Le faisait-il bien ? Quand découvriraient-ils qu'il avait fait une erreur et lui supprimeraient-ils ses galons (et les primes) ? Tout redevint normal quand il eut finalement perdu ses galons.

46 La léthargie, l'absence d'intérêt et l'apathie générales dont parlent si souvent les employeurs, ont leur contrepartie chez les hommes du coin de la rue. D'ordinaire, les hommes ne parlent pas de leur travail ou ne se posent pas mutuellement de question à ce sujet [15]. Bien que tous les hommes sachent à tout moment qui travaille ou non, ils ne savent pas forcément quel travail un homme en particulier peut avoir. Lorsqu'ils parlent de telle ou telle personne, ils ne montrent pas d'intérêt spécifique pour les détails d'un emploi, en grande partie parce que ces détails ne sont pas pertinents. Savoir qu'un homme travaille revient à savoir, à peu près, combien d'argent il gagne et juste ce qu'il faut ou ce que l'on veut savoir sur comment il le gagne. Après tout, quelle différence cela fait-il de savoir si un homme passe la serpillière ou sort les poubelles dans un immeuble résidentiel, dans un restaurant ou dans des bureaux, s'il livre de

l'épicerie, des médicaments, du vin ou encore, pour les manœuvres, s'il pousse une brouette, mélange le mortier ou s'il creuse des trous. Ces emplois se ressemblent tellement les uns les autres que le choix n'a pas grande importance. Pour une grande partie, le marché de l'emploi est composé d'une petite variété de tâches indéfinissables qui nécessitent un travail non qualifié et non distinctif. « Un emploi est un emploi ».

47 La valeur générale qu'ils accordent à l'emploi est un facteur essentiel dans le manque d'implication dans le travail que manifestent les hommes du coin de la rue. *Pour sa part, l'homme du coin de la rue, n'accorde pas moins de valeur à l'emploi que ne le fait le reste de la société.* Il fonde sa connaissance de la valeur sociale de l'emploi sur la somme que l'employeur est prêt à lui verser pour qu'il fasse le travail. En termes réels, chaque jour de paye lui permet de compter en dollars et en cents la valeur que la société dans son ensemble donne à cet emploi. Il n'est pas plus disposé (et souvent moins) à quitter son emploi et à en chercher un autre que son employeur n'est disposé à le licencier et à chercher quelqu'un d'autre. Ni les hommes du coin de la rue qui font le travail requis par ces emplois, ni la société qui requiert qu'ils le fassent n'estiment que ces emplois « valent le coup d'être faits et bien faits ». Employeurs et employés méprisent tous deux ces emplois. L'employé manifeste son mépris en montrant peu d'enthousiasme à accepter l'emploi ou à le conserver, l'employeur en payant le travail moins que la somme nécessaire pour subvenir aux besoins d'une famille [16]. L'emploi de bas salaire n'offre ni prestige, ni respect, ni tâche intéressante, ni occasion d'apprendre et d'avoir de l'avancement, ni une quelconque compensation. Mis à part quelques rares exceptions, les emplois que tiennent les hommes du coin de la rue se trouvent toujours au bas de l'échelle, tant du point de vue du taux de rémunération que du prestige. Ils sont d'ordinaire

durs, sales, sans intérêt et sous-payés. Le reste de la société (quelles que soient ses valeurs idéales en ce qui concerne la dignité du travail) tient en piètre estime, voire en total mépris les emplois de plongeur, de concierge ou de manœuvre non qualifié [17]. C'est ce que fait également l'homme du coin de la rue. Il ne peut faire autrement. Il ne peut accorder à un emploi que la valeur sociale que les autres personnes lui donnent [18].

48 Il est rare que les conversations spontanées portent directement sur de tels sujets. Les discussions sur le travail se limitent d'ordinaire à l'expression isolée des intentions, comme « Je crois que je vais me trouver un autre boulot (*gig*) », « Quand il fera meilleur, je vais chercher un emploi sur un chantier » ou « Je vais laisser tomber. J'en peux plus de cette merde ». L'évaluation d'un emploi se limite habituellement à un haussement d'épaules non compromettant et à un « Ça va » ou « C'est un boulot ».

49 L'une des raisons qui explique l'absence relative de discussion autour de l'emploi de chacun est, comme on l'a suggéré, que les expériences étant toutes similaires rien ne sert de se répéter. Une autre raison plus importante est la vacuité de l'expérience liée à l'emploi. Les hommes voient dans les métiers tenus par la classe moyenne une source principale de prestige, de fierté et de respect. Leur propre travail ne leur en procure aucun. Penser à son travail revient à se voir tel que les autres le voient et lui rappelle sa place dans la société [19]. Parce que les critères de placement de la société sont souvent les mêmes que les siens, le fait de parler de son emploi peut susciter un sentiment de honte et l'envie profonde et presque physique de changer de place avec quelqu'un, et presque avec qui que ce soit [20]. Chaque homme du coin de la rue partage le désir d'être une personne à part entière, d'être remarqué dans le monde dans lequel il vit. Qu'il formule ce désir (comme le fait Tally, plus

loin) ou non, on peut le voir se placer de façon à attirer l'attention de ses pairs un peu comme une plante se courbe ou se tend de façon à saisir la lumière du soleil [21].

50 Tally et moi nous trouvions dans le *Carry-out.* Nous étions en été, la haute saison pour un finisseur comme Tally. Un emploi d'ouvrier spécialisé qui se situe un peu plus haut dans l'échelle que celui d'ouvrier non qualifié. Pendant cette période, son salaire hebdomadaire net était bien supérieur à cent dollars – « beaucoup de fric ». Mais pour Tally, qui n'avait plus à subvenir à une famille, le fric ne suffisait pas.

> « Tu sais le gars qui est venu hier soir ? Ce Musulman noir [*Black Moozlem* [22]] ? C'est ça que je devrais faire. Faudrait que je sois à sa place.
> – Qu'est-ce que tu veux dire ?
> – Bien fringué, aller en cours [du soir], avoir un bon boulot.
> – Il n'a pas une meilleure situation que toi, Tally. Tu gagnes plus que lui.
> – C'est pas une question d'argent. [*Pause*] C'est de situation, je suppose. Il a une bonne situation. Quand il aura fini l'école, il sera chef de rayon. Les gens le respectent... Quand je pense aux gens qui ont une situation et de l'éducation, je sens un truc juste là [*de ses doigts, il appuie sur son ventre*].
> – Tu es éduqué toi aussi. Tu es qualifié, tu as un métier. Tu es un finisseur de ciment. Tu peux construire un immeuble, faire un trottoir.
> – C'est différent. Tu vois, est-ce que n'importe qui peut faire ce que tu fais ? Est-ce que n'importe qui peut simplement venir et faire ce que tu fais ? En une semaine, je peux t'apprendre à finir du ciment. Tu ne seras pas aussi bon que moi parce que tu n'auras pas l'expérience, mais tu seras finisseur de ciment. C'est ça que je veux dire. N'importe qui peut faire ce que je fais et c'est ça qui me fait sentir ce truc. [*Longue pause*] Imagine que j'aime bien cette fille. Je vais chez elle et je rencontre son père. Il commence à parler de ce qu'il a fait aujourd'hui. Il dit qu'il a opéré quelqu'un, qu'il l'a recousu. De la chirurgie.
> Rien qu'à la façon de parler, je sais qu'il est docteur. Ensuite elle parle de ce qu'elle a fait. Elle est peut-être patronne ou chef. Elle est peut-être avocate et son père me dit, "et vous M. Jackson, que faites-vous ?" [*Pause*] Tu te souviens au tribunal, le procès de Lonny ? Tu parlais avec l'avocat dans le hall ? Tu te souviens ? Moi, je suis resté là à écouter. Je n'ai pas dit un mot. Tu sais pourquoi ? Je ne comprenais même pas ce qui se disait. Ça m'arrive souvent !
> – Bon Dieu, tu n'as rien de spécial. Ça arrive à tout le monde. Personne ne sait tout. Untel est médecin alors il parle chirurgie. Untel est prof alors il parle livres. Mais les médecins et les profs ne savent rien sur le béton. Tu es un finisseur de ciment. C'est ça ta spécialité.

– Peut-être, mais c'était quand la dernière fois que t'as entendu quelqu'un parler béton ? »

51 L'homme du coin de la rue veut être une personne à part entière. Il veut qu'on le remarque, qu'on le prenne en compte mais, sur ce point et pour ses besoins d'argent, son emploi n'est pas à la hauteur. L'homme et l'emploi sont à égalité. L'emploi n'est pas à la hauteur de l'homme et l'homme n'est pas à la hauteur de l'emploi.

52 De plus, l'homme ne peut raisonnablement s'attendre à ce que, aussi mauvais qu'il soit, son travail lui apporte quelque chose de meilleur. Les emplois subalternes ne constituent pas, en général, le point de départ d'un ensemble de voies vers de meilleurs emplois pour ceux qui sont capables et désireux de les tenir. Le commis ou le plongeur dans un restaurant n'est pas sur une voie professionnelle qui, si elle est bien négociée, conduit au poste de chef ou de responsable du restaurant. Dans un restaurant, le commis ou le plongeur qui travaille dur ne devient qu'un commis ou un plongeur travailleur. Il n'est pas non plus concevable que son dur labeur ou sa persévérance puissent conduire le concierge à un poste de col-blanc dans le bureau qu'il nettoie. C'est l'apprenti qui devient le compagnon électricien, plombier, tuyauteur ou maçon et non le manœuvre noir sans qualification.

53 L'emploi n'est donc pas un marchepied vers quelque chose de meilleur. C'est une voie sans issue. Elle ne promet rien de mieux demain, le mois prochain ou l'année prochaine que ce qu'elle offre aujourd'hui. L'emploi qui promet peu et n'offre rien de plus ne « vaut pas grand-chose ». En travaillant et en ne travaillant pas quand cela lui chante, l'homme semble traiter l'emploi de façon cavalière. Comme si seul comptait le fait de satisfaire sur le champ ses appétits du moment, de succomber à ses humeurs et à ses caprices sans se soucier du coût, des conséquences, de l'avenir. Pour l'observateur de classe moyenne, ce comportement dénote une

« inclination au temps présent » (une « incapacité à différer la satisfaction »). Cette inclination au « temps présent », opposée à celle pour le « temps futur » dont font preuve les personnes de la classe moyenne, offre à la personne extérieure une « explication » au choix de Leroy de passer sa journée au *Carry-out* plutôt que de se présenter à son travail, au fait que Richard ait été payé vendredi, saoul samedi et dimanche et sans le sou lundi, au fait que Sweets abandonne son emploi aujourd'hui parce que le patron l'a regardé « drôlement » hier.

54 Mais si l'on regarde depuis l'intérieur, ce qui, pour l'observateur extérieur, semble être un penchant pour le « présent » est en fait, pour l'homme qui en fait l'expérience, une inclination au « temps futur » telle qu'elle existe pour son homologue de la classe moyenne [23]. La différence entre les deux hommes ne réside pas tant dans leurs inclinations respectives à l'égard du temps que dans la différence d'inclination à l'égard du temps futur ou, plus exactement, à l'égard de futurs qui sont distincts [24].

55 L'inclination au futur de la personne de classe moyenne suppose, entre autres choses, qu'un supplément de ressources sera investi dans l'avenir et que la personne croit que le futur sera suffisamment stable à la fois pour justifier son investissement (de l'argent à la banque, du temps et des efforts dans le travail, un investissement personnel dans le mariage et la famille, etc.) et pour lui permettre de tirer la plus grande satisfaction de la consommation de son investissement selon le moment, le lieu et la façon qu'il a choisis. L'homme du coin de la rue vit dans un océan de besoins. Il n'a généralement pas de ressources supplémentaires, qu'elles soient économiques ou psychologiques. La satisfaction de la faim et le désir de confort matériel ne peuvent être longtemps différés. Aucun ne peut venir en soutien d'un amour-propre chancelant. L'homme du

coin de la rue qui vit à la limite de la subsistance économique et psychologique est obligé de consacrer toutes ses ressources à se maintenir en vie au jour le jour [25].

56 Pour ce qui est du futur, le jeune homme du coin de la rue en a une idée assez claire. Il peut voir en Richard, Sea Cat ou Arthur, ce qu'il sera entre 20 et 30 ans. Il lui suffit de regarder Tally pour savoir ce qu'il sera à 30 ans, Wee Tom pour ce qu'il sera à 35 ans et Budder et Stanton pour ce qu'il sera à 40 ans. C'est un avenir dans lequel tout est incertain à l'exception de la destruction ultime de ses espoirs et du fait que ses craintes finiront par se réaliser. Ce qu'il peut attendre de mieux c'est que tout cela n'arrive pas trop tôt. Ainsi, lorsque Richard dilapide une semaine de paye en deux jours ce n'est pas parce que, comme un animal ou un enfant, il a une « inclination au temps présent », inconscient de l'avenir ou non concerné par celui-ci. Il le fait précisément parce qu'il a conscience de l'avenir et du fait qu'il soit sans espoir.

57 Parfois, ce genre de réponse apparaît comme un choix conscient et explicite. Richard avait eu une violente dispute avec sa femme. Il dit qu'il allait les quitter, elle et les enfants, qu'il en avait assez de tout, qu'il n'en pouvait plus et qu'il la chasserait de la maison. Encore haletant, il s'appuya contre le mur dans l'entrée de son appartement situé en sous-sol.

> « Je me suis usé pendant cinq ans, dit-il. Je me suis usé pendant cinq ans du matin jusqu'au soir. Mes enfants n'ont toujours rien, ma femme n'a rien et je n'ai rien.
> – Ça, dit-il en faisant un geste vers le bout du couloir pour montrer un lit, un canapé, deux chaises et un téléviseur, tous brinquebalants, certains cassés.
> – Ça, c'est tout ce que j'ai et j'ai du mal à le garder. Leroy est arrivé, sans doute pour implorer Richard de la part de sa femme qui restait assise dehors par peur de rentrer. Leroy commença à dire quelque chose, mais Richard le coupa net.
> – Écoute Leroy, ne fait pas ça. Toi et moi on est complètement différents. Je ressemble peut-être à un garçon et peut-être que je me comporte parfois comme un garçon, mais je pense comme un homme. Toi et moi, on n'attend pas les mêmes choses de la vie. Peut-être, parfois, un peu les mêmes choses. Mais tu t'en

fiches de savoir combien de temps tu vas mettre à les avoir et moi *je les veux maintenant* [26]. »

58 Ainsi, ce qui apparaît comme des préoccupations présentes pour la consommation et la satisfaction – matérielle et émotionnelle – reflète un penchant pour le futur. « Je les veux maintenant » est un ultime cri de désespoir, une réponse directe à l'avenir tel qu'il le voit [27].

59 Dans de nombreux cas, c'est précisément l'inclination de l'homme du coin de la rue au futur – mais un futur lourd « d'ennuis » en perspective – qui conduit non seulement à ce que l'accent soit mis avec insistance sur les préoccupations présentes (« Je les veux maintenant »), mais contribue également de façon prégnante à l'instabilité de l'emploi, des relations familiales et amicales ainsi qu'à la qualité éphémère de la vie quotidienne.

60 Voyons quelques exemples concrets. Un jour, après que Tally a été payé, il m'a donné quatre billets de vingt dollars et m'a demandé de les garder pour lui. Trois jours plus tard, il m'a demandé l'argent. Je lui ai rendu et lui ai demandé pourquoi il ne l'avait pas mis à la banque. Il a répondu que les banques fermaient à 14 h 00. J'ai rétorqué qu'à deux pâtés d'immeuble de son lieu de travail, il y avait au moins quatre banques dans lesquelles il lui serait facile de se rendre à l'heure du déjeuner. « Non, vieux, dit-il, tu ne comprends pas. Elles ferment à 14 h 00 et elles sont pas ouvertes le samedi et pas le dimanche. Imagine ! J'ai des ennuis et il faut que je m'en sorte (*make it*). Je quitte la ville et tout ce que j'ai reste à la banque ? Ça va pas ! Ça va pas ! »

61 Autre exemple. Leroy et sa petite amie discutaient des « ennuis ». Leroy essayait de choisir ce qui serait le mieux pour pouvoir mettre la main sur des « tonnes de blé » (*long green,* beaucoup d'argent), et sa petite amie le mettait en garde contre les « ennuis ». Leroy ricana

et dit qu'il avait eu des « ennuis » toute sa vie et qu'en avoir plus ne lui faisait pas peur. « De toute façon, dit-il, on me connaît, je ne reste pas en ville [28] . »

62 Ainsi, quand on a en permanence conscience que le futur est lourd d'« ennuis », le résultat est que l'on est prompt à partir, à « s'en sortir », à « quitter la ville » et que les hommes ne sont pas encouragés à s'enraciner dans le monde dans lequel ils vivent [29] . Cette conscience ne l'incite pas à mettre son argent à la banque tout comme elle ne l'encourage pas à s'impliquer dans un travail, en particulier dans un travail dont l'intérêt réside dans des récompenses futures plutôt que présentes. De la même manière, cela ne l'incite pas à s'engager totalement et sur le long terme auprès de la famille, des amis ou de tout autre personne, lien ou objet dans la mesure où ces engagements pourraient faire de lui un otage ce qui entrave sa liberté d'action et donc compromet une sécurité qui dépend de cette liberté.

63 Derrière la réponse au chauffeur de la camionnette, on a donc une combinaison de comportements et d'évaluations. L'homme du coin de la rue se trouve constamment assailli par ses expériences professionnelles et les craintes que lui inspire le travail. Ses expériences et ses peurs se nourrissent l'une l'autre. Le type d'emploi qu'il peut avoir (et quand il en a un, c'est souvent après s'être battu pour l'avoir) renforce ses craintes, affaiblit sa confiance en lui et son estime de lui-même jusqu'à ce que, au final, terrifié par toute occasion qui se présente, il soit vaincu par ses expériences, que la croyance qu'il a dans sa propre valeur soit détruite et que ses peurs soient confirmées par la réalité.

NOTES DE BAS DE PAGE

1. Camionnette dont la partie arrière est un plateau découvert, initialement utilisée à la campagne pour le transport de matériel agricole (N. D. T.).

2. Pour certains chercheurs en sciences sociales, qui recourent sans doute à d'autres méthodes, la source du problème se trouve chez les hommes eux-mêmes, dans le fait qu'ils ne veuillent pas ou souhaitent peu travailler : « Afin d'augmenter la participation du travailleur déshérité, on doit lui apprendre à *vouloir* [...] se fixer pour lui-même et pour ses enfants des objectifs sociaux plus élevés. [...] La question du changement d'habitudes de travail et de motivation chez les personnes [des classes populaires] [...] est celle du changement d'objectifs, d'ambition et de niveau d'aspiration en matière de culture et d'emploi des ouvriers déshértés » (Allison Davis, « The Motivation of the Underprivileged Worker », p. 90, les mots en italiques sont dans le texte original).

3. Nombreux sont ceux qui comparent le fait de rester seul à la maison avec le fait d'être en prison.

4. Cette estimation rejoint exactement celle que Tonk fait lui-même. Au regard de ma connaissance personnelle des habitudes de vol de Tonk, je soupçonne la somme d'être, cependant, bien moindre.

5. Le voleur habile peut bénéficier d'un certain mérite auprès du public mais non de respect.

6. Comme le suggère Howard S. Becker, il peut être utile de comparer les données brutes sur le revenu et les coûts du logement dans cette zone avec ceux recueillis par Herbert Gans et concernant la population ouvrière à faibles revenus du West-End de Boston. En 1958, Gans rapporte que le revenu médian des habitants du West-End était à peine inférieur à 70 $ par semaine ce qui représente un montant bien supérieur à celui perçut par les personnes qui vivaient à proximité du *Carry-out*, cinq ans plus tard. Gans lui-même a loué un appartement de six pièces dans le West-End pour 46 $ par mois, soit environ 10 $ de plus que le taux pratiqué pour ceux qui habitaient là depuis longtemps. Dans les environs du *Carry-out*, les appartements dans lesquels on pouvait mettre plus qu'un lit pliant et un buffet minuscule – à savoir des appartements destinés à héberger une famille – se louaient 12 à 22 $ la semaine. Si l'on ne tient pas compte d'éléments que l'on ne peut véritablement ignorer – comme l'intimité et l'indépendance que procure un appartement de plusieurs pièces par opposition à la vie exposée et morcelée d'un meublé dont les toilettes se trouvent toujours à un étage qui n'est pas le vôtre (ce qui importe peu car, de toute façon, elles sont probablement hors d'usage) – et si l'on suppose un état de délabrement identique, les habitants du West-End payaient 6 à 7 $ par mois un appartement qui, pour ceux qui vivaient à proximité du *Carry-out*, coûtait au moins 50 $ par mois, et souvent plus. Si l'on rapporte le coût du logement aux revenus – et toujours sans tenir compte de ce qui ne peut être ignoré, à savoir que ce que l'on appelle « logement » n'est absolument pas comparable dans les

deux zones – un habitant du West-End doté d'un revenu médian consacrait 12 % de son revenu pour un appartement de six pièces alors que, en 1963, pour un habitant des environs du *Carry-out* un appartement d'une pièce représentait 20 à 30 % d'un revenu de 60 $ par semaine (ce qui représente un salaire élevé dans l'échelle des revenus). Cf. Herbert J. Gans, *The Urban Villagers*, p. 10-13.

7. La somme la plus élevée est celle de l'échelle syndicale de 1962 pour les ouvriers du bâtiment. Selon l'Accord sur les contrats de rémunération pour les ouvriers du secteur du gros œuvre pour Washington et ses environs (Wage Agreement Contract for Heavy Construction Laborers for Washington and Vicinity) et qui couvrait la période allant du 1 er mai 1963 au 30 avril 1966, le taux horaire minimum devait augmenter régulièrement tous les ans et passer de 2,75 $ (en mai 1963) à 2,92 $ au 1 er novembre 1965.

8. Le travail « à ciel ouvert » comme dans la construction de ponts, d'autoroutes, etc., pour lequel les hommes et le matériel sont directement exposés aux éléments, commence habituellement en mars et se termine le jour de *Thanksgiving* (dernier jeudi du mois de novembre, N. D. T.). Il en est de même pour la plupart des travaux d'amélioration des infrastructures effectués par les services publics ou municipaux, comme la réparation de routes, l'installation d'égouts, de conduites électriques, de gaz et de téléphone qui, tous, sont de gros employeurs de main-d'œuvre ouvrière. Entre *Thanksgiving* et le mois de mars, ceux-ci ne gardent que des équipes squelettiques composées d'hommes choisis parmi ceux qui sont les meilleurs et en qui ils ont le plus confiance.

9. Récemment, le taux de criminalité à Washington au mois d'août a augmenté de 18 % par rapport au mois de juillet. Un ancien officier de police a fourni cette explication à David L. Bazelon, président de la cour d'appel du District de Columbia. « C'est assez simple... Vous voyez, le mois d'août a été très pluvieux... Ces gens attendent dans la rue tous les matins entre 6 h 00 et 6 h 30 qu'un camion vienne les prendre et les conduise sur un chantier. S'il pleut, le camion ne vient pas et les hommes n'ont rien à faire ce jour-là. Si le mauvais temps persiste trois jours durant... On sait qu'on aura des problèmes à résoudre – et cela ne manque pas, on a toujours une poussée de vols de sacs à main, d'effractions de domiciles et autres... Vous savez, ces gens ont besoin de manger tout comme nous » (David L. Bazelon, Address to the Federal Bar Association, p. 3).

10. Brouette constituée d'une caisse métallique profonde et dotée de deux roues tout-terrain (N. D. T.).

11. C'est ce qu'estime M. Francis Greenfield, président de l'International Hod Carriers, Building and Common Laborer's District Council of Washington D. C. and Vicinity (Association internationale des ouvriers non qualifiés des mines de charbon, du bâtiment et des travaux publics pour le conseil municipal de Washington et de ses environs, N. D. T.). Je dois à M. Greenfield bon nombre des éléments mentionnés dans les paragraphes qui traitent de la construction.

12. Ce qui même selon les normes des hommes du coin de la rue n'était pas une sinécure.

13. Le résultat d'ensemble est que, sur le long terme, les revenus d'un manœuvre noir ne sont guère plus élevés – et peuvent même être inférieurs – que ceux d'un commis de restaurant, d'un concierge ou d'un magasinier. Herman P. Miller, par exemple, raconte que, en 1960, 40 % de tous les emplois tenus par des hommes noirs étaient des emplois de manœuvre ou dans le secteur des services. Le salaire annuel moyen pour un manœuvre de couleur ne travaillant pas dans l'agriculture était de 2 400 $. Le salaire annuel moyen d'un employé de service de couleur était de 2 500 $ (*Rich Man, Poor Man*, p. 90). Francis Greenfield estime que dans les environs de Washington, en 1965, le salaire d'un ouvrier syndiqué qui travaille quand il y a du travail est de 3 200 $. Ce chiffre est, toutefois, élevé pour un homme du coin de la rue. Les individus syndiqués qui travaillent dans le gros œuvre sont l'élite des manœuvres. Le travail journalier et les emplois dans des petites entreprises du bâtiment et des travaux publics ou dans des entreprises d'autres secteurs est nettement moins payé.

14. Pour une excellente discussion sur la supposition (ou prédiction) qui se réalise comme force sociale, voir « The Self-Fulfilling Prophecy », Robert K. Merton, *Social Theory and Social Structure,* chap. XI.

15. Ceci est totalement à l'opposé des conversations qu'entretiennent, durant leur temps libre, les hommes de la classe ouvrière dotés d'emplois stables. Pour les mineurs (à Ashton en Grande-Bretagne), par exemple, « le sujet [de conversation] qui est le plus fréquent est le travail les difficultés rencontrées lors de la rotation des équipes, la façon dont une tâche spécifique a été menée à bien et ainsi de suite » (Josephine Klein, *Samples from English Cultures*, vol. I, p. 88).

16. Il ne faut pas oublier que l'employeur n'est pas totalement libre de ses décisions. Il est soumis aux contraintes de la société dans son ensemble et agit pour celle-ci tout autant que pour lui-même. Les lois sur le travail, la sécurité et l'hygiène des enfants, les échelles de revenu minimum dans certains secteurs d'emploi et d'autres contraintes existent déjà.
D'autres mécanismes de contrôle comme le salaire annuel garanti doivent encore faire l'objet d'un vote.

17. Voir, par exemple, la publication du Bureau américain du recensement *Methodology and Scores of Socioeconomic Status*. L'attribution du plus faible nombre de points de SES (statut socioéconomique) aux hommes qui occupent de tels emplois n'est pas spécifique à notre société. Selon Alex Inkeles dans « Industrial Man » (p. 8), « il semblerait que dans tous les pays [industriels] [...]. On attribue au petit cireur de chaussures ou à l'éboueur » un faible nombre de points de SES ».

18. Le fait que l'homme du coin de la rue dévalorise le travail manuel ne devrait étonner personne. Merton souligne que « les résultats ont montré que la stigmatisation américaine du travail manuel [...] *se retrouvait de façon assez uniforme dans toutes les classes sociales* » (*Social Theory and Social Structure*, p. 145, italiques dans le texte original). On ne doit pas non plus s'étonner qu'il n'éprouve aucune satisfaction à tenir ce genre d'emploi : « [Il existe] un lien

positif clair entre le statut général des métiers et la satisfaction que l'on éprouve à les faire » (Inkeles, « Industrial Man », p. 12).

19. « [Dans notre société] le métier d'un homme est l'une des choses par lesquelles il est jugé, et certainement une des choses les plus importantes par le biais desquelles il se juge lui-même [...]. Le métier d'un homme est l'une des composantes les plus importantes de son identité sociale, de son moi, et même du destin lié à la seule existence qu'il lui est donnée de vivre » (Everett C. Hughes, *Men and Their Work*, p. 42-43).

20. Lee Rainwater remarque que les personnes des classes populaires « éprouvent sans cesse la preuve qu'ils sont déplacés » et souligne à quel point les personnes pauvres sont pauvres : « Le problème d'identité des personnes des classes populaires fait passer les introspections des adolescents et des adultes de classe moyenne pour de la consommation ostentatoire de richesses psychiques » (« Work and identity in the Lower Class », p. 3).

21. Sea Cat coupe les jambes de ses pantalons au niveau du mollet et met une frange sur la bordure effilochée. Tonk brise ses lunettes de soleil et porte la monture en corne sans les verres. Richard entretien une façon singulière de parler. Lonny organise une fête pour son anniversaire et ainsi de suite.

22. Il s'agit sans doute ici d'un membre de l'organisation Nation of Islam qui connaît un essor fulgurant depuis le début des années 1950 (on estime que le nombre de membres passe de 500 en 1952 à plus de 30 000 en 1963) tout particulièrement dans les milieux noirs pauvres.

23. Adoptant un point de vue sensiblement différent, S. M. Miller et Frank Riessman suggèrent qu'« il se peut que le concept de satisfaction différée dans son entier soit inadapté pour comprendre la vie des ouvriers dans leur essence » (« The Working Class Subculture : A New View », p. 87).

24. Ceci est une paraphrase de la déclaration faite par Marvin Cline lors du colloque de 1965 qui s'est tenu au Centre d'étude de santé mentale du National Institute of Mental Health.

25. Et si, pour le moment, il a parfois un peu plus d'argent qu'il ne veut en dépenser ou plus de nourriture qu'il ne veut en manger, il est amené à dépenser de toute façon cet argent et cette nourriture car ses amis, voisins, proches ou connaissances lui demanderont ou lui emprunteront toute la quantité supplémentaire dont il dispose. S'il ne le fait pas, il se peut qu'ils lui volent. Dans un cas extrême, l'un des hommes a reconnu avoir pris le dernier supplément de ration alimentaire d'une femme après qu'elle lui a expliqué, qu'avec quatre enfants, elle ne pouvait partager sa nourriture. L'idée que les biens de consommation courante que l'on ne consomme pas le seront par d'autres peut avoir un lien avec le fait que l'on considère parfois des biens de consommation durables comme les montres, les radios, les postes de télévision ou les électrophones comme une forme d'épargne. Lorsque Shirley recevait une aide sociale, elle allait régulièrement récupérer son poste de télévision au mont-de-piété dès qu'elle recevait son chèque de paiement mensuel. Elle expliqua qu'il ne

s'agissait pas tant de regarder la télévision que d'avoir quelque chose qu'elle puisse mettre en gage en cas de besoin d'argent à la fin du mois. Pour elle, ainsi que d'autres, le téléviseur ou l'électrophone sont des économies. Le mont-de-piété est là où elle peut déposer ses économies et la reconnaissance de gage est son billet de banque.

26. Il ne s'agit pas de simplement de rationaliser son irresponsabilité. Richard s'était vraiment « usé pendant cinq ans » à essayer de maintenir sa famille. Peu de temps après cet épisode, Richard était encore connu et respecté comme l'un des hommes les plus travailleurs de la rue. Environ deux mois auparavant, Richard avait dit : « Je suppose qu'il faut y aller et essayer. Il faut essayer avant d'avoir quoique ce soit. » Sa femme a confirmé qu'il avait toujours essayé. « Si ça devient dur, moi je me mets à m'inquiéter. Mais Richard s'inquiéter. Il veut pas que j'le vois s'inquiéter... Il va y aller. Il a enlevé la neige à la pelle, ramassé des haricots, il a fait un peu de tout... Il n'a pas honte d'y aller pour nous rapporter quelque chose à manger. » À l'époque de l'incident relaté plus haut, Leroy venait de se marier et de fonder une famille. Lui et Richard n'étaient pas, comme pouvait le penser Richard « complètement différents ». Leroy n'avait pas encore appris, en en faisant l'expérience sur la durée, ce que Richard avait appris. Mais en l'espace de deux ans, le mariage de Leroy s'était brisé et il parlait et se comportait comme Richard. « C'est juste qu'il a vraiment tout laissé tomber », dit l'un des hommes de la rue.

27. Il n'existe pas de lien mystique intrinsèque entre l'inclination « au temps futur » et les membres des classes populaires. À chaque fois qu'une personne de quelque classe sociale que ce soit a exprimé des doutes, son scepticisme ou le pessimisme le plus total au sujet du futur, l'expression « je les veux maintenant » constituait l'une des réponses caractéristiques, bien que souvent mise en termes plus choisis : par exemple, la phrase d'Omar Khayyam « Prenez le liquide et oubliez le crédit » ou celle d'Horace «*Carpe Diem* ». En temps de guerre, en particulier, toutes les classes sociales ont tendance à se débarrasser des contraintes classiques qui pèsent sur le comportement sexuel ou autre (à savoir qu'elles deviennent moins capables ou moins désireuses de différer la satisfaction). Lorsque l'inflation menace, que l'avenir fiscal s'assombrit, les personnes qui, jusque-là, géraient leurs ressources avec la retenue la plus louable, ont failli se renverser les unes les autres dans leur course effrénée pour dépenser leur argent. De même, il semble que l'inclination au futur laisse place à un penchant pour le présent lorsque les personnes souffrent ou subissent des pressions. Ce qu'il faut souligner ici, sans tenir compte de l'étiquette, c'est que (ce qui passe pour) une inclination au présent semble être un phénomène propre à une situation plutôt qu'un élément du matériau psychique commun dont serait doté l'homme des classes populaires capable de connaissance.

28. C'est exactement ce qu'il fit l'année suivante lorsque les « ennuis » ont commencé. En l'occurrence, une mise en accusation, de nombreuses dettes et une séparation violente d'avec sa femme et ses enfants.

29. Pour une discussion des « ennuis » comme préoccupation principale dans la culture des personnes de classe populaire, voir Walter Miller, « Lower Class Culture as a Generating Milieu of Gang Delinquency », p. 7-8.

Chapitre II. Des pères sans enfants

p. 65-78

1 Un dimanche après-midi de printemps, le fils âgé de 4 ans de Richard était alité, gravement malade, dans le service E de l'Hôpital pour enfants. Lui ainsi qu'une douzaine d'enfants du service, presque tous issus de familles noires pauvres, recevaient la visite d'une vingtaine de personnes, membres de leur famille ou amis. Il n'y avait aucun homme parmi les visiteurs.

2 Les hommes avaient leurs raisons. Certains étaient séparés de leur femme et de leurs enfants et ne savaient pas que leur enfant était hospitalisé. D'autres le savaient, mais ne pouvaient ou ne voulaient s'y rendre. Richard avait eu l'intention d'y aller, mais quelque chose s'était produit. Il irait sans doute demain, et de toute façon, il n'avait jamais aimé l'hôpital, même pour rendre visite à quelqu'un d'autre.

3 Mais, que les pères vivent ou non avec leurs enfants, le résultat est le même : il n'y avait aucun homme venu rendre visite aux enfants du service E. L'une des principales caractéristiques de la relation entre père et enfant est cette absence du père.

4 La relation entre père et enfant, cependant, n'est pas la même pour tous les pères du coin de la rue et une relation donnée évolue dans le temps. Certains pères ne sont pas toujours « absents » et certains sont moins « absents » que d'autres. De plus, un même père peut avoir simultanément des relations d'intensité diverse avec ses différents enfants. Les relations père-enfant se déclinent en une

large gamme qui va de l'ignorance totale de l'existence de son enfant à des contacts quotidiens entre les deux. Le contenu émotionnel de la relation va de ce qui peut être vu par un observateur extérieur comme l'indifférence la plus totale voire pire, jusqu'à des signes d'intime familiarité dont on ne peut que deviner l'intensité.

5 Si on laisse provisoirement de côté le contenu émotionnel et affectif, les relations entre père et enfant peuvent être classées grossièrement le long d'une échelle qui prendrait en compte la volonté du père de reconnaître sa paternité, son désir d'accepter la responsabilité de fournir une aide financière et de le faire, ainsi que la fréquence et la durée des contacts. Tout en bas de l'échelle, on trouve la relation fondée sur l'existence d'un enfant né d'une union passagère, de courte durée et parfois même d'une unique rencontre. Tout en haut, on trouve les enfants légitimes de parents mariés et qui tous vivent sous le même toit. Dans la mesure où la plupart des hommes du coin de la rue ne vivent pas dans le même foyer que leurs enfants, la plus grande partie des relations entre père et enfant se trouve dans la partie basse de l'échelle. Plus on s'élève le long celle-ci et plus le nombre baisse rapidement.

6 Tout en bas de l'échelle, le père et l'enfant peuvent n'entretenir aucune relation. Dans certains cas, l'homme peut ne pas savoir qu'il est le père de l'enfant. Dans d'autres, la mère elle-même peut ne pas savoir qui est le père. Dans cette tranche basse, on trouve également les hommes qui reconnaissent qu'ils peuvent être ou sont vraiment le père, mais qui n'ont ensuite aucun contact avec la mère ou l'enfant. Il semble que cela soit le cas pour bon nombre d'hommes qui ont eu un enfant « au pays » (*back home*) alors qu'ils étaient encore adolescents. Ainsi, Richard se souvient que, avant son mariage avec Shirley, une fille lui dit qu'il était le père de son enfant. Il ne fit rien à ce sujet et la fille non plus car « il n'y avait rien à faire

[1] ». En visite « au pays », il a ensuite croisé la mère et l'enfant dans la rue, mais il ne leur a pas parlé. Le rire penaud qu'il exprimait en reconnaissant que l'enfant lui ressemblait étonnamment semblait à la fois teinté de fierté masculine et d'embarras.

7 Un peu plus haut dans l'échelle des relations entre père et enfant on trouve celles que Wesley et Earl entretiennent avec leur propre enfant. Chacun a un enfant « au pays », en Caroline du Nord ou du Sud, dont il reconnaît la paternité. Wesley est retourné dans sa ville natale et a vu la mère de son enfant une ou deux fois depuis la naissance du bébé. Wesley et la mère de l'enfant gardent des relations amicales, mais Wesley ne lui donne rien et elle ne demande rien. L'enfant d'Earl vit également avec sa mère, mais Earl et celle-ci restent très attachés l'un à l'autre. Lors de ses deux ou trois visites annuelles dans sa ville natale, Earl la voit régulièrement et voit aussi, parfois, l'enfant. S'il a surplus d'argent liquide, il lui laisse pour le bébé.

8 Au milieu de l'échelle, on trouve les relations entre père et enfant entretenues par ceux qui ont été mariés et qui, bien que séparés d'avec leur femme et leurs enfants, leur restent accessibles. Ces hommes acceptent d'avoir une responsabilité financière envers leurs enfants, leur apportent une aide financière d'urgence et parfois régulière et sont plus ou moins informés du bien-être général de leur enfant. Les contacts entre les hommes et la famille dont ils sont séparés sont presque toujours initiés par les mères et sont d'ordinaire destinés à obtenir de l'argent pour leur enfant. La femme de Sea Cat l'appelle à son meublé pour lui dire quand elle vient. La femme de Stoopy n'a pas coutume d'appeler. Elle vient le samedi matin avec ses deux enfants et reste une heure ou deux.

9 Dans la tranche moyenne, les relations ne se limitent absolument pas aux enfants légitimes. Tally est le père du fils de Bess, âgé de dix-huit

mois. Pendant un temps du moins, leurs relations ne se distinguaient pas de celles qu'entretenaient Sea Cat et Stoopy avec leur femme et leurs enfants. Le jour où Tally recevait sa paye, Bess appelait parfois le *Carry-out* et demandait à ce qu'on informe Tally qu'elle viendrait là le soir même. Il la rencontrait au coin de la rue, payait son taxi, puis lui donnait un billet de cinq ou dix dollars pour payer le médecin, acheter des chaussures ou pour toute autre dépense pour l'enfant.

10 Dans les quelques cas où la mère du père ou d'autres membres de sa famille s'occupe de l'enfant, le père et l'enfant semblent avoir une relation plus intime que lorsque l'enfant vit avec sa mère ou un membre de la famille de celle-ci. Dans le premier cas, l'enfant porte généralement le nom du père. Le père apporte au moins une aide financière partielle. Il est souvent tenu informé des besoins particuliers de l'enfant et de son bien-être général et même lorsque de grandes distances les séparent, le père et l'enfant se voient une fois l'an ou plus. Sweets, par exemple, a un enfant « au pays ». L'enfant est élevé par la mère de Sweets. Durant l'année, ils s'échangent des lettres de temps à autre, et l'enfant reçoit une carte d'anniversaire et des cadeaux. Sweets s'arrange pour descendre dans sa ville natale un ou deux week-ends dans l'année et, durant l'été, sa mère et l'enfant viennent passer une semaine ou deux avec lui à Washington. Tonk entretient une relation encore plus forte avec sa fille âgée de 7 ans et qui vit également « au pays » où elle est élevée par la mère de Tonk. Ils s'écrivent, s'échangent des cadeaux et à la fin de l'année scolaire, elle vient passer tout l'été avec lui. La fille de Stanton vit avec « sa sœur [2] », à deux pâtés d'immeuble de l'endroit où habite Stanton. Il en a la responsabilité financière et, selon les circonstances ou les besoins, elle vient parfois vivre avec lui pendant de courtes périodes.

11 Dans le haut de l'échelle, on trouve les relations caractérisées par l'appartenance régulière du père et de l'enfant au même foyer. Dans de tels cas, même lorsque le père et la mère ne sont pas officiellement mariés, l'enfant ne peut que porter le nom de famille du père. Contrairement aux pères qui sont séparés de leurs enfants, le père qui vit avec ses enfants est, à ses propres yeux et aux yeux de ceux qui l'entourent, responsable de subvenir quotidiennement aux besoins de sa femme et de ses enfants, que celle-ci travaille ou non. En tant que membres d'un même foyer, le père et l'enfant ont un contact plus ou moins continu.

12 Si l'on considère l'ensemble de la gamme des relations, la relation modale que les pères du coin de la rue entretiennent avec leurs enfants semble être une relation où le père est séparé de l'enfant, reconnaît sa paternité, accepte une responsabilité financière, mais subvient, si tant est qu'il le fasse, de manière irrégulière aux besoins financiers. Quand il le fait, ce n'est que parce qu'on lui demande ou qu'on l'exige de lui.

13 Quand on regarde au-delà des aspects formels de la relation entre père et enfant et que l'on considère leur nature et leur épaisseur, on peut y voir un paradoxe. Les hommes qui ne vivent pas avec leurs propres enfants semblent montrer plus d'affection et de tendresse pour ceux-ci que ceux qui vivent avec eux. De plus, ils se montrent souvent plus affectionnés avec les enfants d'autres hommes qu'avec les leurs. Les contacts qu'ils ont avec leur enfant sont peu fréquents, irréguliers et de courte durée (quelques minutes ou quelques heures).

14 Il semblerait que les hommes qui vivent avec leurs enfants, par exemple, ne prennent aucun plaisir à être avec eux et leur consacrent peu de leur temps et de leur attention. Dans les conversations courantes, ils mentionnent à peine leurs enfants et on

ne les voit jamais assis sur les marches ou en train de jouer avec eux dans la rue. Les pères n'emmènent pas leurs enfants pour qu'ils restent avec eux lorsqu'ils flânent au coin de la rue ou au *Carry-out*. Ils ne se promènent pas non plus en leur compagnie le dimanche de Pâques et ne les emmènent pas en balade le dimanche et les jours fériés, comme le font les autres pères du voisinage. Il se peut que lorsque le père rentre à la maison, l'enfant n'abandonne pas son activité pour redresser la tête et que le père, de son côté, ne porte pas plus d'attention à l'enfant que celui-ci ne lui en a porté. Lorsque leurs regards se croisent, père et enfant semblent ne pas se voir et finissent par porter leurs yeux ailleurs.

15 L'absence coutumière de chaleur et d'affection explique peut-être la manière dont un geste désinvolte du père peut, soudain, rendre la relation plus profonde pour l'enfant, quelle que soit la brièveté du moment. John distribua de la monnaie à ses six enfants de façon anodine. Sa femme Lorena décrit ce qui se produisit :

> « Il a donné 10 cents à Buddy et aux autres. On aurait dit que le Bon Dieu les avait touchés. Ils ont fait tout le tour du voisinage en se vantant que leur père leur avait donné dix cents. Je passe mes journées à leur donner cinq ou dix cents et ça leur semble banal. Mais, John, il suffit qu'il leur donne dix cents et ils se comportent comme s'il leur avait offert le monde. »

16 Puisque père et enfant ne sont presque jamais ensemble en dehors du foyer, c'est à la maison que peuvent avoir lieu les gestes ordinaires qui traduisent la chaleur et la tendresse paternelle. Leroy est chez lui avec des amis pour tuer le temps. Leroy s'assoit sur le lit et, d'un air absent, passe sa main dans les cheveux de son petit garçon, allongé à ses côtés. Chez lui, Richard fait machinalement rouler une balle entre lui et son fils de 4 ans, assis en face de lui. En même temps, il continue à boire et à parler. En d'autres occasions, il lui fait signe de venir s'asseoir entre ses jambes et, une main sur la taille de l'enfant, l'autre tenant un verre de bière, il poursuit sa discussion.

17 La facilité avec laquelle les pères recourent à ses familiarités suggère que ce n'est pas la première fois qu'ils les utilisent. L'enfant, lui, ne se comporte pas comme si c'était habituel. Il est tout excité par ses gestes de familiarité et le plaisir évident qu'il manifeste indique qu'ils ont pour lui une qualité particulière et qu'ils n'ont rien d'une habitude. De fait, le contact physique entre le père et l'enfant est, en général, peu fréquent. Lorsqu'il advient, cela peut aussi bien être une claque qu'une caresse.

18 Les pères séparés de leur progéniture et qui gardent un contact avec elle parlent plus souvent de leurs enfants et leur témoignent plus de chaleur que ceux qui vivent avec leurs enfants. Pour les pères séparés, les contacts brefs et intermittents sont l'occasion de faire montre de tendresse et d'affection parentale. Lorsque Bess amène son bébé avec elle au *Carry-out*, elle et Tally restent parfois à l'angle de la rue, Tally tient le bébé dans ses bras tout en gazouillant ou en frottant son visage contre le bébé alors que lui et Bess continuent de parler. Un samedi matin, après une visite de sa femme, Stoopy se tient au coin de la rue avec trois autres hommes. Il regarde sa femme s'éloigner en descendant la rue encadrée de leurs deux enfants en âge d'aller à l'école. « Voilà mon cœur qui part » dit-il, « ces deux gamins sont mon cœur ». Les autres hommes acquiescent en signe de compréhension. S'ils avaient été à sa place, ils auraient ressenti et dit la même chose.

19 Ce sont des pères dont les enfants sont élevés par la mère. Les relations entre un père et un enfant élevé par la mère du premier ou un membre de sa famille sont encore plus proches. Pour lui, l'enfant est également « son cœur », « sa vie » ou « la prunelle de ses yeux ». La fierté et l'affection parentales sont encore plus visibles de tous lorsque le père et l'enfant sont ensemble. Lorsque la fille de Tonk arrive pour passer l'été avec lui, Tonk se promène avec elle en lui

tenant la main, presque en se pavanant, s'arrêtant de-ci de-là afin que les passants puissent témoigner qu'ils ne savaient pas que Tonk avait une fille aussi jolie, aussi intelligente ou une fille qui a grandi si vite. Non Sweets ne sera pas au *Carry-out* demain après-midi, il doit emmener sa fille faire des courses et lui acheter des vêtements. Il jure qu'il ne l'a pas reconnue lorsque sa mère est venue vers lui avec elle à ses côtés. Cela ne faisait même pas un an et il avait failli ne pas la reconnaître. Si elle ne l'avait pas appelé « papa », il ne le saurait toujours pas tellement elle est grande. Et (il ajoute, très fier), elle veut être avec lui tout le temps de son séjour, aller partout où il va.

20 Mais une fois la brève visite terminée, chacun repart vaquer à ses occupations, dans son propre monde. Un monde où l'autre joue un si petit rôle qu'il arrive même que l'on l'oublie pendant de longues périodes. En ce qui concerne les relations entre père et enfant séparés, l'expression « loin des yeux, loin du cœur » se vérifie presque (tout au moins pour les pères).

21 Le paradoxe, qui veut que les pères qui vivent avec leurs enfants semblent moins chaleureux, tendres et affectionnés lors des relations en face-à-face avec ces derniers que les pères qui en sont séparés, peut s'expliquer de diverses manières [3]. Ce qui est peut-être le plus évident est que, le père séparé, comme le grand-père à l'adoration proverbiale ou l'oncle préféré, déchargé de la responsabilité quotidienne de l'enfant, du train-train de l'éducation, de la discipline et des soins de son enfant, peut se permettre d'être attentif et expansif. Ses rencontres avec l'enfant étant très espacées, il s'y rend frais et dispos. La brièveté de ces rencontres l'autorise à être totalement présent, rassuré par l'idée qu'il retournera bientôt à son quotidien sans enfant.

22 Il ne fait aucun doute que de tels facteurs sont à l'œuvre et expliquent, en partie, les différences entre les pères qui vivent avec

leurs enfants et ceux qui ne vivent pas avec eux. Toutefois, l'un des éléments les plus surprenants de la relation qu'entretiennent les hommes du coin de la rue avec les enfants est que la relation la plus étroite est celle dans laquelle les hommes vivent de fait avec les enfants, ont accepté d'en être responsables tous les jours, mais l'ont fait de façon volontaire à savoir, lorsque les enfants ne sont pas les leurs.

23 Tous les hommes du coin de la rue qui ont endossé le rôle de beau-père ou de père adoptif n'étaient pas en mesure ou capable d'établir des relations personnelles chaleureuses avec les enfants qui vivaient avec eux, mais certains arrivaient mieux à mettre en place et à maintenir de telles relations qu'aucun des pères biologiques. Ainsi, Robert, qui vivait depuis un an et demi avec Siserene et ses quatre enfants, était devenu la première personne auprès de qui les enfants trouvaient aide et réconfort. Quand ils tombaient, étaient frappés ou que l'on leur volait quelque chose, ils couraient voir Robert lorsque celui-ci était là. Il les réconfortait, riait avec eux et arbitrait leurs disputes. Il leur avait peint des tableaux, leur avait fabriqué les Sept Nains en contreplaqué et rapportait des livres de contes à la maison.

24 Avant et après que Leroy et Charlene ont eu leur enfant, Leroy s'occupait tellement des petites sœurs et du frère de Charlene que la mère et les enfants eux-mêmes en vinrent à compter sur lui. Assisté de Calvin, un homosexuel alcoolique et frêle, âgé de 40 ans et qui s'occupait des enfants contre un toit, Leroy donnait le bain aux enfants, tressait les cheveux des filles, lavait leurs vêtements à la laverie *Bendix*, jouait avec eux et, lors des anniversaires volait dans les magasins pour leur offrir des cadeaux. Les enfants étaient encore plus attachés à Calvin qu'à Leroy. Lorsqu'il en trouvait le courage, Calvin intercédait souvent en leur faveur lorsque leur mère menaçait de les punir. Calvin faisait presque tout pour les enfants. Quand ils se

portaient bien, il jouait avec eux dans la journée. Quand ils étaient malades, il veillait sur eux la nuit. Durant un temps, alors qu'il avait décidé de ne plus avoir de pratiques homosexuelles (il avait été marié et père d'un enfant), il lui arrivait de renouer avec ses pratiques pour rapporter de la nourriture ou de l'argent à la maison lorsqu'il n'y en avait pas. Il ne le faisait que le temps de « faire une passe » pour avoir de la nourriture pour les enfants. Lorsque cela ne marchait pas, il allait dévaliser le supermarché *Safeway*, bien qu'il fût terrorisé à l'idée d'être à nouveau condamné à faire de la prison. Il était fier du rôle qu'il jouait dans leurs vies et jouait si bien ce rôle que les enfants prenaient son amour et son aide pour acquis.

25 Il semblerait donc que les différences dans les relations entre père et enfant ne dépendent pas tant du fait que les pères soient en contact constant ou au contraire intermittent ou occasionnel avec l'enfant, mais du fait qu'un homme assume volontairement son rôle de père ou qu'on le lui impose.

26 L'homme qui vit avec sa femme et ses enfants a l'obligation légale et sociale de subvenir à leurs besoins. Il doit être un mari pour sa femme et un père pour ses enfants. Il y a des chances, cependant, qu'il n'arrive pas à subvenir à leurs besoins. Le fait d'échouer dans cette fonction principale porte également atteinte à d'autres aspects de sa prestation en tant que père. Plus il montre qu'il accepte ses enfants, plus son engagement public et privé à l'égard de ses devoirs et de ses responsabilités paternelles est grand. Plus son engagement est grand et plus son échec en tant que soutien et chef de famille est cuisant. Afin de rendre l'échec moins dur et de limiter les dégâts envers l'estime que les autres ont de lui et celle qu'il a de lui-même, il repousse les enfants, et dit : « Je n'essaye pas d'être ton père donc qu'on ne vienne pas, maintenant, me reprocher de ne pas réussir à faire ce que je n'essaye pas de faire. »

27 Pour le père séparé de ses enfants, l'obligation sociale d'être leur principal soutien n'existe plus. La manière dont il joue son rôle de père n'est plus d'actualité. Son échec est un fait avéré. Mais, à présent, qu'il se trouve relativement dégagé de ses obligations paternelles, il peut, lors de ses contacts intermittents avec ses enfants et en leur donnant de l'argent pour subvenir à leurs besoins ainsi qu'en leur montrant de la sollicitude et de l'affection, jouir d'une certaine réussite en tant que père dans les domaines où l'on reconnaît précisément qu'il a échoué.

28 Ceci s'observe encore plus clairement chez l'homme qui vit avec une femme ayant des enfants d'un autre homme. Comparées à celles des pères qui vivent avec leurs propres enfants, les obligations de ces hommes à l'égard des enfants sont mineures. Lorsque le père vit avec ses propres enfants, ses caresses ou gestes de tendresse occasionnels sont amoindris par le fait qu'il ne satisfait pas à ses obligations. Même s'il donne beaucoup, cela n'est pas assez. Mais, lorsqu'un homme vit avec des enfants qui ne sont pas les siens, chaque gentillesse et manifestation d'intérêt ou d'affection est, en public ou en privé, tout à son honneur. Tout est profit. Pour lui, vivre avec des enfants ne se charge pas d'un sentiment d'échec et de culpabilité comme cela peut l'être pour le père. Dans la mesure où ce que les autres et lui-même attendent de lui en tant que père est minime, il est libre d'entretenir une relation étroite avec les enfants sans redouter d'échouer ou d'être inhibé par la culpabilité. C'est comme si vivre avec ses propres enfants signifiait vivre avec ses échecs alors que vivre avec les enfants d'un autre, tout du moins pour les enfants, signifie être à l'abri de l'échec. Le gain peut être petit ou gros, mais même s'il ne fait que de petits efforts et qu'il joue mal son rôle, il ne peut jamais vraiment perdre [4].

29 En plus des facteurs très sommaires envisagés dans la relation entre père et enfant, un ensemble d'autres facteurs peuvent conduire ceux-ci à des relations plus étroites ou plus distendues [5] . Si l'on ne regarde, par exemple, que les pères séparés qui, dans leur grande majorité, fréquentent le coin de la rue, il semblerait que les relations qu'ils ont avec leurs enfants soient fortement dépendantes des relations qu'ils entretiennent avec l'adulte qui s'occupe de l'enfant. Ainsi, comme suggéré plus haut, les pères (comme Tonk et Sweets) dont les enfants vivent avec la grand-mère paternelle ou avec d'autres membres de la famille du côté paternel paraissent plus proches de leurs enfants que ceux (comme Sea Cat et Stoopy) dont les enfants vivent avec la mère ou des membres de la famille de celle-ci. Et lorsque l'enfant est avec sa mère, comme c'est très souvent le cas, la fréquence des contacts entre le père et l'enfant dépend plus des relations que le père entretient avec la mère que des relations avec l'enfant lui-même. Un peu comme si les pères n'avaient pas de relations directes avec leurs enfants indépendamment de celles qu'ils ont avec la mère. Qu'ils vivent dans différents états ou dans des quartiers distincts de la ville, ces enfants ne vont jamais passer un week-end, un dimanche ou même quelques heures seuls avec leur père. Si, comme c'est le cas pour Earl, le père rend visite au domicile de l'enfant, c'est principalement pour voir la mère plutôt que l'enfant. En règle générale, les enfants nés d'unions de courte durée ne voient leur père que si le père et la mère conservent ou rétablissent des relations personnelles.

30 La manière dont se sont poursuivies les relations que Tally a entretenues avec Bess et leur fils fait ressortir de façon évidente la dépendance de la relation entre père et enfant à celle entre père et mère. On a là, également, une description de la manière dont les relations entre père et enfant peuvent changer au cours du temps.

31 Après la naissance de leur enfant, et après que Tally et elle ont cessé de se fréquenter, Bess ne venait au coin de la rue que le jour où Tally recevait sa paye (le mercredi), tantôt avec son fils, tantôt sans. Mais, au fur et à mesure que Bess et Tally se sont redécouverts une attirance l'un pour l'autre, elle a commencé à amener l'enfant régulièrement, à venir le vendredi ou le samedi soir et à rester dormir dans la chambre de Tally avec le bébé jusqu'au dimanche soir ou au lundi matin. Ces week-ends-là, Tally emmenait parfois le garçon au *Carry-out* pour acheter un soda. Une fois, il remonta la rue avec l'enfant sur ses épaules, annonçant fièrement que Bess « avait envoyé les hommes chercher le pain ». Quelques semaines plus tard, cependant, Bess et Tally se sont disputés. Bess s'est tenue à l'écart du quartier et les contacts de Tally avec son fils (du fait de leur dépendance à l'égard de ses relations avec Bess) ont brutalement pris fin.

32 Ce n'est pas seulement la séparation des parents après la naissance de l'enfant qui fait que la relation entre père et enfant est une relation annexe et dérivée. Cette dernière est ancrée dans des valeurs qui, même avant la conception, affirment ouvertement et avec vigueur la primauté de la relation entre homme et femme sur la possibilité d'une relation entre père et enfant. Une fois que l'enfant est né, cette primauté continue de s'affirmer dans la relation réelle entre ces derniers.

33 Bien que lorsqu'elle est rapportée à la relation entre homme et femme, la relation avec les enfants soit secondaire, les hommes du coin de la rue veulent véritablement avoir des enfants et ce, en dehors du désir commun d'avoir une famille et d'en être le chef. Un homme qui n'a pas d'enfant peut chercher à en avoir afin d'affirmer sa masculinité. Un autre peut vouloir que sa copine ou sa femme conçoive un enfant afin de diminuer les risques qu'elle le « trompe »

ou qu'elle « mette les voiles ». Un autre encore peut vouloir qu'une femme en particulier porte son enfant car, cela peut assurer une relation continue avec cette femme.

34 De manière identique, pères et non pères voient également les enfants comme un ensemble de charges (*liabilities*). La principale charge est financière. D'un côté, tout le monde s'accorde à penser qu'un homme doit subvenir aux besoins de ses enfants, de l'autre, l'argent fait régulièrement défaut. Pour les hommes, y compris ceux qui, de fait, ne contribuent pas aux besoins de leurs enfants, les enfants sont une charge économique réelle, imaginaire ou fictive. Devoir acheter de la nourriture, des chaussures, des vêtements ou des médicaments pour un enfant, ou devoir payer une allocation est autant une raison qu'une excuse pour emprunter de l'argent ou refuser d'en prêter. Quel que soit le côté où l'on regarde, il y a consensus sur le fait que « les enfants, ça mange beaucoup [les enfants reviennent cher] ». Untel et unetelle ont eu un enfant ? « Les enfants, ça mange beaucoup. » Untel s'est mis avec une femme qui a trois enfants ? « Les enfants, ça mange beaucoup. »

35 Plus il y a d'enfants et plus, bien sûr, les charges sont lourdes. Sweets dit qu'il a rencontré une fille qu'il aime tellement qu'il envisage d'emménager avec elle, « même si elle a deux enfants ». Bernard ne veut pas que sa copine ait d'autres enfants parce que « j'en ai plus que j'peux supporter [d'un point de vue économique] en ce moment ».

36 Dans le monde très important des relations entre homme et femme, les enfants (les siens autant que ceux des autres) sont également considérés comme des charges. Parce que dormir, élever un enfant et faire l'amour ont souvent lieu dans une seule pièce, les enfants transforment l'intimité en une denrée rare. Ils sont non seulement un obstacle à toute forme de secret (élément si nécessaire au

maintien de relations clandestines), mais peuvent également limiter sous d'autres formes la liberté d'action dont dispose un homme.

37 Tonk, par exemple, n'a pas caché que le fait d'avoir sa fille de 7 ans avec lui tout l'été n'était pas qu'une bénédiction. Tonk et sa femme Pearl n'avaient pas d'enfant. Pearl voulait que la fillette reste pour toujours avec eux, mais Tonk a insisté pour qu'elle reparte auprès de sa mère à l'automne. Il se plaignait de devoir s'occuper d'elle en l'absence de Pearl (elle travaillait de nuit), et du fait que faire cela toute l'année compromettrait sérieusement sa liberté.

38 Tonk savait de quoi il parlait. Quelques jours plus tard, un samedi soir alors que Pearl était au travail, il est allé faire un tour en voiture avec William et deux femmes, et il a emmené sa fille. Le lendemain, il a eu de graves ennuis lorsque la fillette montra l'une des femmes et dit à Pearl : « C'est celle qui était dans les bras de mon papa. »

39 Non seulement les enfants menacent de rendre publiques des relations illicites, mais ils font craindre, également, d'interférer dans celles-ci. De fait, pendant que Earlene et Tonk s'embrassaient dans la voiture, la fille de celui-ci n'a eu de cesse d'essayer de les séparer criant à Earlene « Tu n'es pas ma mère ! Tu n'es pas ma mère [6] ! »

40 De ce point de vue, les enfants plus âgés sont encore plus gênants. Clarence vivait avec sa femme et ses enfants, mais il voyait fréquemment Nancy. Ils entretenaient une relation mouvementée. Une fois, alors que Clarence et Nancy se disputaient, le fils de Nancy âgé de 12 ans frappa Clarence à l'aide d'une batte de baseball. Cela ne surprit pas les hommes du coin de la rue qui ne manifestèrent aucune compassion à son égard. La grosse farce mise à part, la plupart des hommes se contentèrent de hausser les épaules. Après tout, tout le monde savait qu'il était dangereux d'avoir une liaison avec une femme dont le fils était adolescent. Clarence savait ce qui l'attendait.

41 Les femmes ont pleinement conscience que les hommes voient les enfants comme une charge et qu'une femme qui a des enfants aura peut-être des difficultés à établir une relation satisfaisante avec un homme. Richard et Shirley se disputent et Richard dit à Shirley qu'elle est libre de prendre les enfants et de s'en aller. Shirley pleure abondamment :

> « Où est-ce que je peux aller ? Sur la tombe de ma mère ? À la morgue, où on a brûlé [incinéré] ma sœur le mois dernier ? Tu sais que je suis toute seule, alors où est-ce que je vais aller ? Personne ne veut d'une femme avec trois enfants [7] . »

42 Lorsqu'elle porte un jugement méprisant sur les hommes en tant pères, Lorena exprime ouvertement un sentiment largement répandu parmi les femmes. Lors d'une discussion, dans la cuisine, avec Shirley et Charlene, elle réfute l'argument de protestation des hommes qui disent leur amour et leur préoccupation pour les enfants en pointant leur incapacité à mener une action jusqu'à son terme et conclut que, en fait, les hommes considèrent les enfants comme des charges.

> « Ils [les hommes] disent qu'ils les aiment. Des conneries. S'ils les aiment, pourquoi ils les laissent avoir faim ? Avec des vêtements tous troués ? Ils ne les aiment pas. Pour un homme, les enfants c'est juste une corde. »

43 Les femmes en veulent tout particulièrement aux hommes d'instrumentaliser les enfants, de s'en servir comme outils de sanction ou de contrôle dans la relation entre homme et femme [8] . La relation entre une mère et un enfant, que l'on s'accorde en général à considérer comme étant bien plus étroite que celle entre un père et un enfant, rend la mère particulièrement vulnérable à de telles tactiques. Une femme craint la dispute avec son mari car les enfants vont en souffrir. Elle sait, et il sait qu'il peut « l'avoir » en frappant souvent les enfants. Une autre femme, séparée de son mari, ne reçoit de lui qu'une aide financière sporadique, mais elle a peur de lui intenter un procès car elle craint que, pour s'en prendre à elle, il préfère aller en prison plutôt que de lui envoyer de l'argent

régulièrement. Leroy utilise régulièrement son jeune fils Donald comme une épée de Damoclès afin de contrôler Charlene. Il lui arrive parfois, pendant une dispute, de nier être le père de Donald et, assuré qu'elle n'a nulle part où aller, il met Charlene et l'enfant à la porte de leur appartement (chambre), avec toutes leurs affaires. Lorsque Charlene prend l'initiative et qu'à son tour, elle menace de le quitter, Leroy la force à rester en refusant de la laisser partir avec l'enfant.

44 Parfois encore, il se contente de menacer d'emmener Donald « au pays » et de le laisser à sa grand-mère pour qu'elle l'élève.

45 Le fait qu'il est reconnu de tous que l'attachement que la mère porte à l'enfant est plus fort que celui que le père porte à ce dernier fournit également une justification logique au fait que l'on assigne (en théorie) au père le rôle de premier responsable disciplinaire. Il incombe théoriquement aux hommes d'infliger les châtiments corporels car, les femmes en sont incapables du fait qu'elles sont mères.

46 « L'homme est bien plus important pour l'éducation d'un enfant », dit un homme qui explique que le père décourage les mauvaises actions par une gifle ou un coup. Ce qui n'est pas le cas de la mère. « La femme... Hé bien, elle l'a mis au monde et, quoi qu'il fasse, elle n'arrive pas à faire de mal à son bébé. »

47 Les hommes affirment communément que les femmes sont « trop coulantes » (*easy*) avec les enfants. « Elle est trop coulante, elle l'embrasse et le prend tout le temps dans ses bras. Ça lui est égal qu'il chie et pisse partout par terre. » Tally, séparé de sa femme et de ses enfants, continue d'expliquer que sa femme ne leur donne jamais le martinet. « Elle passe son temps à les embrasser et à leur parler, mais ils n'apprendront jamais rien [tant qu'elle n'usera pas du martinet]. »

48 Les femmes soutiennent parfois qu'une femme seule peut correctement élever ses enfants mais, elles admettent que, toutes choses égales par ailleurs, il est mieux pour les enfants d'avoir un homme à la maison qui sanctionne ou menace de punir. « C'est comme ça [seule], que j'ai élevé mes trois enfants, mais c'est mieux s'il y a un homme. Les enfants craignent les hommes pas leur mère. Mon fils n'a pas du tout peur de moi. »

49 Les hommes considèrent que les châtiments corporels sont nécessaires à la bonne éducation d'un enfant. Tous les hommes adhèrent à l'idée qu'« un enfant, il faut être dur ou il n'apprend rien » ou « c'est important [de battre les enfants] pour qu'ils distinguent le bien du mal ». Mais ils s'accordent tous, également, à penser que les châtiments doivent être infligés à bon escient. « On ne peut pas les laisser faire des bêtises puis, leur donner le martinet pour des choses qu'ils ont faites il y a longtemps. On doit leur donner le martinet quand ils viennent de faire la bêtise, comme ça, ils savent pourquoi on les bat. » Ils estiment que parce qu'elle spécifie la manière dont les châtiments corporels peuvent être infligés, la société leur accorde une valeur positive. « On peut blesser un enfant si on le frappe avec un bâton, à la tête ou sur les yeux. C'est pour ça que c'est contraire à la loi de faire comme ça. On est censé le taper sur les cuisses ou quelque chose dans le genre. »

50 Lorsque l'on regarde les fils que sont ces mêmes hommes plutôt que les pères qu'ils sont, la relation entre père et enfant semble encore plus distante. Cela est sans doute dû à la détérioration de la relation au cours du temps et aux différentes évaluations que chacun d'entre eux fait de celle-ci. Pendant les premières années de l'enfant, il se peut que le père vive encore avec sa famille ou, dans tous les cas, qu'il tente de les aider d'une façon ou d'une autre. Mais, une fois que le père est parti, comme il est d'usage qu'il le fasse, la distance

temporelle ou spatiale croissante entre le père et sa famille rend de plus en plus difficile la possibilité de maintenir ne serait-ce qu'un semblant de liens familiaux entre l'homme, d'un côté, sa femme et ses enfants, de l'autre. Tout comme Tally, ou Stoopy ou tout autre, leur propre père a probablement parlé à ses amis de ses enfants en termes chaleureux, reconnaissant qu'il devrait faire plus pour eux et considérant, qu'en de telles circonstances, il « fait tout ce qu'[il peut] ». Mais du point de vue de l'enfant (et c'est encore plus clair lorsqu'il occupe la position avantageuse d'adulte), le père est l'homme qui l'a quitté lui, sa mère, ses frères et ses sœurs. C'est peut-être l'homme qui a été traîné devant la justice afin qu'il s'acquitte des quelques dollars de pension alimentaire qu'il devait à sa femme et à ses enfants, et dont on se souvient surtout, même du temps où il était à la maison, un martinet ou une ceinture à la main.

51 Il est rare que les hommes fassent spontanément référence à leur père. Un groupe d'homme peut échanger des souvenirs sans que, jamais, le mot ne soit prononcé. Nombreux sont les hommes qui semblent n'avoir jamais connu leur père : « je me souviens pas de lui » ; « il est parti [ou est mort] avant ma naissance », ou plus simplement « Merde ! »

52 Sea Cat, qui est né et a été élevé dans le quartier et dont la mère a continué de vivre là, n'a jamais mentionné son père. Leroy a été élevé par ses grands-parents. Sa mère et son père vivaient dans la même ville, mais Leroy, resté proche de sa mère, ne fait référence à son père que pour fixer les relations ou pour planter le décor.

53 Le père de Richard a quitté la famille alors que Richard n'était qu'un jeune enfant. Il tient un bar à bière en Caroline et Richard l'a vu à quelques reprises, lorsqu'il passait par là. Son père n'a jamais vu la femme ou les enfants de Richard. Richard et son père ne se sont

jamais entendus. « C'est juste qu'on ne voit pas les choses de la même façon. »

54 Le père de Tally a également quitté sa femme et ses enfants alors que Tally était encore petit. « C'était un racketteur, un joueur. Il n'a jamais travaillé un seul jour de sa vie. » Alors qu'il avait 9 ou 10 ans, Tally est allé vivre avec son père et sa belle-mère à Birmingham. Il ne se souvient pas pourquoi on l'a envoyé là-bas ni combien de temps il y est resté. Tout ce dont il se souvient c'est que, une fois, son père lui a donné une terrible correction.

55 Parfois, une brève rencontre peut éclairer un aspect de la relation. Dans l'épisode relaté ci-dessous, on aperçoit l'homme en tant que fils, mari et père. Le contraste entre la relation mère-fils et la relation père-fils est presque trop fort et trop patent. Ils sont, chacun à sa façon, terrifiants [9]. Preston a autour de 35 ans. Vêtu d'une vieille tenue de combat, appuyé contre un lampadaire ou une devanture de magasin, les mains dans les poches, c'est un habitué du Downtown Cafe. Parfois, lorsqu'il manque du personnel au café, on appelle Preston pour assurer le service. C'est ce qui s'était produit le jour où je me suis assis au comptoir. Preston m'a apporté une bière et nous avons commencé à parler.

« Tu sais, j'ai eu beaucoup d'ennuis depuis la dernière fois qu'on s'est vu.
– Quel genre d'ennuis ?
– Ma mère est morte.
– Désolé de cette nouvelle.
– Oui. Elle est morte il y a trois semaines. J'ai bu à en mourir depuis ce jour. La semaine dernière, j'ai bu jusqu'à mon dernier cent avant d'être saoul. J'sais pas quoi faire. J'ai pensé me tuer.
– Ce qu'il te faut, c'est juste un peu de temps. Trois semaines, c'est pas beaucoup pour quelque chose de ce genre. Tu vas t'en sortir.
– Peut-être que oui, peut-être que non. Ma mère, c'est tout ce que j'avais. J'ai pensé aller dans un magasin pour les animaux et acheter un chat.
– Et ton père ?
– Qu'il aille se faire foutre. Je veux même pas y penser.
– T'as des enfants ?

– À quoi ça sert ? J'en ai en Allemagne et au Japon. J'pense que je vais me marier. Mais ça sert à rien tant que t'as pas trouvé une fille qui te comprend. »

56 Il sortit une boîte de dessous le comptoir et me demanda de l'ouvrir. À l'intérieur, se trouvait une chemise de nuit très légère ornée de fleurs colorées. Les larmes aux yeux, il dit qu'il l'avait achetée pour sa mère, pour son séjour à l'hôpital, mais qu'il n'avait pas pu lui donner. Le soir où il l'a achetée, il a reçu un appel du Centre hospitalier de Washington qui lui demandait de venir immédiatement. Il a couru tout le long du chemin, mais à son arrivée, sa mère était morte. Preston ne se souvient plus très bien des événements qui ont suivi. Il dit qu'il a commencé à boire énormément ce soir-là et que, soit la nuit même, soit le lendemain matin, il a dû identifier le corps de sa mère à la morgue. Lorsque l'agent a soulevé le drap pour montrer le visage de sa mère, il lui a donné un coup-de-poing dans la mâchoire. À titre de preuve, il brandit son poing et ses doigts aux jointures écorchées.

« Pourquoi l'avoir frappé ?
– Parce qu'il m'a montré ma mère morte. »

NOTES DE BAS DE PAGE

1. Il expliqua qu'« au pays », une femme (noire) dans une situation délicate de ce type n'avait aucun recours juridique. Si elle intente un procès en paternité, le juge lui demande si le père l'a violentée. Si elle reconnaît que cela n'a pas été le cas, le juge rend un non-lieu.

2. Stanton et cette femme (qui n'a aucun lien de parenté avec lui) s'appellent « frère et sœur ». Voir p. 112-113.

3. Dans la mesure où, il s'agit de tenter de catégoriser les relations entre père et enfant plutôt que de les juger, il n'est pas pertinent de considérer que la volonté du père de rester avec enfants et de subvenir, tous les jours, à leurs besoins, peut être un meilleur critère pour évaluer l'homme en tant que père que son comportement éloquent dans les contacts face-à-face avec ses enfants.

4. Sauf, bien sûr, si l'homme viole les règles de la vie quotidienne et maltraite l'enfant intentionnellement.

5. C'est le cas, dans chacun des exemples, des caractéristiques que sont le sexe, l'âge ou la couleur de peau de l'enfant, qu'il soit légitime ou non. C'est également le cas du nombre de frères et sœurs, de leur sexe, de leur écart d'âge et de la couleur de leur peau, ainsi que de l'âge et du statut marital du père, de son degré d'instruction, de celui de l'enfant ou des autres adultes concernés (en matière de communication écrite), de l'accessibilité ou la distance géographique, de variables de personnalité et ainsi de suite. Les données sont généralement trop minces pour que l'on puisse mesurer leur poids respectif mais, elles suggèrent qu'aucun de ces facteurs ne contrôle la relation ou n'y joue un rôle primordial. Parmi ceux-ci, la couleur de peau semble, toutefois, être l'un des plus importants. L'enfant de couleur claire est préféré à celui qui a la peau sombre. La préférence pour l'enfant légitime s'affirme également, mais l'illégitimité n'est pas, en soi, une obstruction à une étroite relation entre père et enfant. Si le sexe de l'enfant est important pour certains hommes, les uns préfèrent les filles et les autres les garçons. La plupart des relations étroites entre père et enfant que j'ai pu observer concernaient des filles, mais leur nombre total est trop peu élevé et la quantité d'autres variables trop importante pour que cela garantisse ne serait-ce qu'une généralisation provisoire. Pour une discussion de la couleur de peau dans les relations entre parents et enfants, voir St. Clair Drake et Horace Cayton, *Black Metropolis*, p. 498 *sqq.,* en particulier p. 503. L'étude, menée par Morris Rosenberg, sur les enfants d'une école publique de l'état de New York fournit des preuves solides que les pères des classes populaires ont tendance à être plus proches de leurs filles que de leurs fils (*Society and The Adolescent Self-Image*, p. 42 *sqq*.).

6. Bien sûr, Pearl n'était pas non plus sa mère. Je suppose que l'enfant utilisait ici le terme « mère » afin de signifier la femme de son père ou sa belle-mère. Aucune de mes notes ne précise si l'enfant appelait Pearl « Maman ». J'imagine que non puisqu'elles n'étaient ensemble que durant l'été.

7. Toutes choses étant égales par ailleurs, les enfants compromettent également la valeur marchande des veuves ou des femmes divorcées des classes moyennes ou ouvrières.

8. Une pratique qui tend à étayer l'argument de la primauté de la relation entre homme et femme sur la relation entre père et enfant.

9. « Même parmi certaines des familles les plus pauvres, la vie affective de la mère peut-être centrée sur un fils ou une fille [...]. Son comportement offre souvent *un contraste surprenant en relation à celui du père* » (E. Franklin Frazier, *The Negro Family in the United States*, p. 468, l'emphase a été ajoutée).

Chapitre III. Maris et femmes

p. 79-94

1 Parmi les hommes du coin de la rue, un petit nombre compte se marier tôt ou tard. Un petit nombre est marié. La plupart des hommes se sont essayés au mariage et ont trouvé que cela n'était pas satisfaisant.

2 Être marié, c'est être marié légalement, avoir un certificat de mariage, avoir « des papiers ». Les droits et devoirs conférés par le mariage sont clairs, sans ambiguïté. Ce sont ceux qui sont prononcés dans le serment de mariage et dans les décisions de justice. Il se peut que les individus n'arrivent pas exercer leurs droits ou qu'ils négligent leurs devoirs, mais ils ne les rejettent pas.

3 Hommes et femmes prennent soin de distinguer entre, d'un côté, le mariage et, de l'autre, « le concubinage », le fait de « se mettre avec quelqu'un », de « vivre avec quelqu'un » ou d'autres formes d'union libre. Ces notions se recoupent grandement. Les droits et devoirs attachés aux unions libres sont modelés par ceux attachés au mariage et, dans la pratique, rien ne distingue publiquement certaines unions libres d'un mariage. Il existe deux différences principales. Tout d'abord, les droits et devoirs au sein d'une union libre n'impliquent, généralement, pas le même recours à la force publique. Le résultat est que, un acte qui porte atteinte à la fois à une union maritale et à une union libre est plus sévèrement sanctionné dans le cas du mariage. Ensuite, dans le cadre d'une union libre, les

droits et devoirs sont moins nettement définis, en particulier, à leurs marges. La conséquence est que, alors que tout le monde s'accorde pour reconnaître qu'un acte donné constitue une violation des relations maritales, le même acte peut susciter et suscite souvent le désaccord quant à savoir s'il viole ou non une union libre.

4 On reconnaît, par exemple, aisément, le droit à l'exclusivité dans l'accès sexuel à l'époux ou l'épouse. Mais il n'existe pas de consensus sur les droits sexuels dans les unions libres. Certains hommes du coin de la rue ont le sentiment que la personne engagée dans une union libre a le droit d'exiger de l'autre un accès sexuel exclusif. D'autres le refusent. Peut-être que la plupart ont le sentiment qu'ils sont en droit d'attendre une exclusivité sexuelle, mais non de l'exiger. De fait, la principale distinction entre les droits du mariage et ceux de l'union libre est peut-être là. Dans le mariage, un partenaire a légalement le droit d'exiger un type de comportement et l'autre partenaire, le devoir de s'y conformer. Dans l'union libre, cette relation est atténuée. Un partenaire peut être amené à attendre de l'autre un certain comportement, mais l'autre n'a pas l'obligation légale de s'y conformer [1].

5 La distinction entre les droits à vue du mariage et les droits de privilège de l'union libre, ainsi que l'absence de droits clairement définis dans l'union libre, se retrouve dans le conflit entre Stanton et Bernice. Peu de temps après qu'ils ont commencé à vivre ensemble, Stanton a été arrêté et a fait trente jours de prison. Lorsqu'il a été relâché, il est retourné à son appartement et a trouvé Bernice avec un autre homme. Pendant les semaines qui ont suivi, Stanton a refusé de chercher un travail. Il fallait qu'il « fasse payer Bernice » pour ce qu'elle avait fait en l'obligeant à « payer le loyer et les courses ». S'ils avaient été mariés, quelqu'un aurait pu remettre en question la sagesse et l'efficacité, ou même la justesse de l'attitude de

Stanton, mais, personne n'aurait mis en doute son droit à le faire. Stanton et Bernice n'étaient pas mariés et certains hommes et femmes disaient que ce que Stanton faisait était « affreux », que ce que Bernice avait fait n'était sans doute pas « la bonne » chose à faire, mais qu'elle avait le droit de le faire parce qu'ils n'étaient pas mariés et que cela ne « blesserait » pas Stanton. Même si cela le blessait, il n'avait pas le droit de lui faire « payer » pour ça.

6 Dans une union libre, l'une des parties peut souligner explicitement la distinction entre son type de relation et un mariage afin de défier les droits de l'autre partie ou comme justification de son propre comportement. Ainsi une femme a quitté un homme, froissée que celui-ci tente de l'obliger à l'accompagner, en lui rappelant « je suis ta petite amie, pas ta femme ». Leroy, alors qu'il vivait depuis plusieurs mois avec Charlene, reconnaissait que le fait qu'ils ne soient pas mariés officiellement et légalement compromettait ses droits. Ils étaient sur le point de rompre après une dispute. Plus tard, Leroy laissa une note à Charlene qui se terminait par « J'ai décidé de te laisser réfléchir à la question jusqu'à dimanche soir 6 heures. Jusque-là, tu peux aller où tu veux, faire ce que tu veux, parce que, comme tu as dit, je n'ai encore aucun papier qui t'y force [2]. »

7 La distinction entre mariage et union libre se dessine, également, de façon bien nette dans les étiquettes que l'on attache aux participants à chacun de ces deux types de relations. Les termes mari et femme sont, par exemple, toujours réservés aux personnes officiellement mariées. Ainsi, Sea Cat explique que « Priscilla, c'est ma nana (*old lady*). Ma femme vit là-bas dans le nord-est. » Tally explique à William que « Sara est la nana de Budder, qu'ils ne sont pas mariés. » Lorsqu'ils ne sont pas utilisés par opposition à mari et femme, « nana » et « mec », « homme » et « femme » peuvent également être utilisés pour faire référence à mari et femme. « Mon mec » ou « ma

nana » peuvent donc alors signifier soit « l'homme ou la femme avec lequel ou laquelle je suis officiellement marié (e) » ou « l'homme ou la femme avec lequel ou laquelle je vis, mais ne suis pas marié (e) ». En revanche, « mon mari » (*husband*) ou « ma femme » (*wife*) veulent presque toujours dire « l'homme ou la femme avec lequel ou laquelle je suis officiellement et légalement marié (e) ».

8 Ces étiquettes et leurs usages reflètent les recoupements qu'il y a entre le mariage et l'union libre. Le fait que « mec » et « nana » s'utilisent indifféremment dans chacun des deux types de relations témoigne de l'équivalence entre le mariage et l'union libre. Le fait que « mari » et « femme » sont réservés au mariage et refusés aux personnes en union libre montre le caractère distinctif de la relation de mariage.

9 Ainsi, si on le compare à l'union libre, le mariage est clairement une relation de nature supérieure. Le mariage est doté d'un statut plus élevé et d'une plus grande respectabilité. Non seulement les droits et devoirs qui lui sont associés sont mieux définis et mieux défendus par la force publique mais, de plus un homme et une femme ne peuvent légalement prétendre à être mari et femme qu'à travers le mariage.

10 Mais lorsque l'homme du coin de la rue regarde la réalité du mariage telle qu'elle est vécue jour et nuit pas les maris et les femmes, son univers lui dit que le mariage ne fonctionne pas. Il sait que cela n'a pas marché pour sa propre mère et son propre père et pour les parents de la plupart de ses contemporains. Il sait que Lonny a étranglé sa femme et a également failli payer de sa propre vie. Il voit Clarence, devant deux de leurs quatre enfants rendus muets de peur, essayer d'empêcher que son épouse s'en prenne à la femme qu'elle a trouvée avec lui. Il sait que Tom Tom, dont le travail de commis de restaurant ne lui rapportait pas assez pour subvenir aux besoins de

sa femme et de ses enfants, a quitté sa famille pour qu'elle puisse bénéficier de l'ADC (*Aid to Dependent Children*). Il voit Leroy et Charlene décrire des cercles lents sur le trottoir, Charlene pointant une bouteille de Coca brisée et Leroy lui donnant des coups de patte, le bras droit enroulé dans sa veste. Il voit Tonk qui attend à l'angle de l'immeuble où sa femme travaille en tant que serveuse. Il a peur de prendre un emploi parce qu'il se dit qu'elle « le cocufie ». Il voit Shirley cacher son visage entre ses mains et frémir, en partie parce que le vent hivernal a, de nouveau, arraché la couverture punaisée sur le devant de la fenêtre, mais surtout parce qu'elle et Richard se demandent s'il vaut mieux envoyer les enfants au Junior Village [3] ou les emmener dans la salle d'attente de la gare pour la nuit. À deux heures du matin, il voit Leroy et Charlene. Leroy tient leur fils âgé d'un an dans les bras et cherche anxieusement quelqu'un qui pourrait les conduire à l'Hôpital des enfants parce que leur bébé a été mordu à la joue par un rat durant son sommeil.

11 Ce sont là les choses qu'il voit, entend et aussi qu'il sait à propos du mariage dans le coin. Le désenchantement, parfois amer, de ceux qui étaient ou sont encore mariés ; les maris et les femmes qui se bagarrent en public et en privé ; la jalousie sexuelle qui se déchaîne autour d'eux ; les maris qui ne peuvent nourrir, vêtir et loger leur femme et leurs enfants et ceux qui ont perdu la volonté de le faire ; la terreur du mari et de la femme qui, tout à coup, se retrouvent incapables de repousser les attaques contre la santé et contre la sécurité de leurs enfants. Aux yeux des hommes et des femmes qui vivent dans le quartier, il n'existe pas un seul mariage qu'ils qualifieraient de « bon » mariage et qui puisse compenser tout cela, ne serait-ce que partiellement.

12 L'homme du coin de la rue est exposé à un discours univoque contre le mariage. Au pied de l'immeuble, il entend Sea Cat clamer « j'ai été

marié une fois, et une fois suffit ». Il entend aussi les autres qui approuvent en chœur : « Je te suis là-dessus », disent-ils. Dans l'intimité de la chambre de Richard, celui-ci lui dit, calmement et avec émotion, que si son mariage avec Shirley prend fin : « Au diable le mariage (*later for marriage* [4]), je veux plus entendre parler de mariage, mon vieux, je ne veux plus me marier à nouveau. »

13 Il entend les autres remettre en question le fait que Sea Cat, Richard ou un autre ait jamais vraiment eu l'intention de se marier. Ils assimilent le mariage à une variété d'incidents et de circonstances qu'ils voient comme forçant les hommes à se marier contre leur volonté. Il se peut même que cette coercition présumée s'applique aussi bien à leur propre mariage qu'à celui des autres. Richard disait généralement qu'il n'avait épousé Shirley que parce que sa grand-mère lui avait promis cinquante dollars s'il le faisait. Les hommes s'accordaient à dire que si Leroy épousait Charlene (ce qu'il finit par faire), ce serait seulement parce que Charlene portait son enfant et que la mère de Charlene, Malvina, et son assistante sociale « étaient sur son dos » (c'est-à-dire, faisaient pression sur lui). Les hommes disaient que Robert n'avait épousé Siserene que parce qu'il voulait avoir l'avantage sur Lonny qui avait demandé celle-ci en mariage pour l'éloigner de Robert.

14 Quand il ne peut y avoir soupçon de coercition, les hommes disent ne pas comprendre du tout les raisons du mariage. Lorsqu'il s'est dit au coin de l'immeuble que Boley allait se marier le week-end même, Tonk secoua la tête et dit qu'il ne comprenait pas pourquoi Boley se mariait puisque, de toute façon, il vivait déjà avec la fille. Aucun autre ne dit comprendre non plus. Comme les autres, Richard croyait que la coercition jouait un rôle particulièrement important dans le fait de se marier jeune.

> « En moyenne, le jeune de 18 ans qu'on voit n'a rien à lui et il se retrouve dehors [dans la vie]. Et en moyenne, le jeune qu'on voit et qui se marie à 18 ans, il se

marie parce qu'il va avoir un bébé ou quelque chose dans le genre. »

15 Mais plus on regarde les cas individuels de près et plus il est difficile de voir de la coercition. De l'aveu général, Robert ne subissait aucune pression. En fait, Siserene avait déjà choisi de ne pas épouser Lonny et était revenue vivre avec Robert lorsque celui-ci lui a demandé de l'épouser. En ce qui concerne Leroy, il est vrai que Malvina, son assistante sociale et les gens de la clinique où Charlene se rendait pour les soins de maternité faisaient pression sur lui. Cependant, si Leroy avait choisi de le faire, Charlene lui avait souvent donné la possibilité de ne pas succomber à la pression. Elle lui avait dit qu'elle préférait remettre le mariage à après la naissance du bébé de manière à ce que Leroy puisse prendre sa décision sans subir aucune pression externe [5].

16 Ainsi, l'assertion selon laquelle les hommes sont, comme Leroy, forcés de se marier du fait de grossesses ou de naissances avant le mariage n'est au mieux qu'une demie vérité pour les hommes du coin de la rue. La plupart ont eu un ou plusieurs enfants avant le mariage avec une femme qui n'est pas celle avec laquelle ils se sont ensuite mariés. Il est vrai que l'homme se sent, généralement, fortement responsable envers la femme et les enfants qu'elle porte de lui. Parfois même, il se sent obligé de l'épouser si elle est sensible au mariage. Mais si, pour une raison quelconque, il n'est tout simplement pas prêt à épouser cette femme, il ne le fait pas. Comme Tonk, il se peut qu'il prenne l'enfant, le confie à sa propre mère et aide à subvenir à ses besoins. Comme Tommy, il peut rester ami avec la femme et l'aider à chaque fois qu'il le peut. Comme William, il peut tout simplement partir sans que l'on sache où. Si, comme Wesley, il se sent coupable de ne pas l'avoir épousée, il peut survivre à ce sentiment de culpabilité.

« La fille [la mère de l'enfant de Wesley]... est prête à se marier dès que je le dirai... Pour le moment, cette fille – tant qu'elle reste seule, je ne vais pas

> l'épouser. Je ne veux pas l'épouser et je ne veux pas qu'elle épouse qui que ce soit d'autre jusqu'à ce qu'elle le fasse. Tu vois, quand elle sera mariée, ça sera comme si j'étais libre. Tu vois, si je me marie, il faut que je me donne du temps pour réfléchir. J'y pense en ce moment. Je me dis, "je devrais me lancer et me marier avec cette fille". Mais je ne veux pas. »

17 Ainsi la présomption de coercition dans le mariage est, au moins en partie, une fiction commune. Derrière la posture du mâle contraint, et caché par elle, se trouve une prédisposition générale au mariage. Une prédisposition qui repose principalement sur le fait que le mariage soit reconnu comme un rite de passage pour accéder à la condition d'homme. Pour le jeune de sexe masculin qui n'a jamais été marié, se marier c'est devenir un homme.

> « Mon mariage, ça a été une grosse affaire (*big deal*). Je n'avais pas besoin de me marier. On n'avait pas d'enfant ou quoique ce soit. Mais, tu sais, je voulais être... Je voulais essayer de prouver que je suis un homme ou prouver quelque chose. Je me suis relevé et je me suis marié... »

18 Richard dit cela doucement, d'un ton factuel alors qu'il parlait à Wesley et à moi de son mariage [6]. Wesley acquiesça. Il savait ce que Richard voulait dire. Il dit que lui aussi voulait se marier et s'installer. Il avait choisi la fille et n'attendait plus qu'une chose, que l'autre fille avec qui il avait eu un enfant se marie. Earl, Boley et les autres jeunes qui n'avaient jamais été mariés ne s'étaient pas arrêtés sur une fille ou sur une date mais, en privé, ils estimaient que, eux aussi, se marieraient bientôt.

19 L'écart entre la prédisposition intime au mariage et la présomption publique de coercition renvoie à l'écart entre ce que le mariage est censé être et ce qu'il est en réalité. En théorie, le mariage est « un truc important » (*big thing*). C'est le chemin vers la condition d'homme avec toutes les responsabilités qui y sont attachées. Les devoirs et obligations qui, lorsqu'ils sont remplis, confèrent un statut et une respectabilité. En réalité, le mariage est l'occasion de connaître l'échec dans sa condition critique d'homme et c'est pour cela qu'il conduit à un moindre statut et à une perte de

respectabilité. La différence entre ce qu'offre théoriquement le mariage et ce qu'il apporte en réalité peut s'apparenter au sentiment d'avoir de la poussière dans la bouche. Ce l'était pour Richard.

> « Un homme [prêt à se marier], se fait de grandes idées. Il pense que le mariage c'est un truc important, tu sais. Mais, tu sais, ça n'a rien d'important. »

20 Les hommes peuvent avoir envie de « se relever et de se marier », « d'être un homme ou prouver quelque chose », mais, parce qu'ils savent ou qu'ils suspectent fortement que le mariage présente un faible risque (*poor risk*), ils se prémunissent contre un échec probable en camouflant leur prédisposition intime au mariage sous la fiction commune de la coercition. La couverture rend l'échec moins cinglant. Elle dit qu'un homme ne contracte pas un mariage pleinement et librement, qu'il est forcé de le faire, qu'il l'a fait à contrecoeur ou que c'était seulement parce que « c'était ce qui était programmé ». Ainsi, le mariage devient en partie, un élément sur lequel on n'a aucune prise. La couverture autorise une participation plus passive que l'obligation inhérente à un engagement public total. Elle offre aux hommes une défense partielle contre ceux qui voudraient qu'ils respectent à la lettre les termes du contrat. D'une certaine façon, cela allège la responsabilité liée à la rupture du mariage car cela permet à l'homme de dire, en fait, « j'ai jamais vraiment eu l'intention de me marier ».

POURQUOI LES MARIAGES NE MARCHENT PAS

21 *La théorie des imperfections viriles.* Lorsque les hommes jettent un regard rétrospectif sur leur mariage brisé, ils ont tendance à expliquer leur échec par leur propre incapacité ou manque de volonté à s'adapter aux exigences inhérentes à la relation de mariage. Sea Cat, par exemple, reconnaît, devant un groupe

d'hommes au coin de la rue que son mariage s'est brisé car, tout simplement, il ne parvenait pas à abandonner son indépendance au bénéfice de l'action commune.

> « J'ai été marié une fois et une fois suffit. Je ne peux pas vivre comme ça, avec quelqu'un qui me dit quand me lever, quand manger, "vient ici", "va là-bas". Il faut que ça soit moi le maître, mon vieux. Ça doit être moi le pilier [7] . »

22 Stoopy impute la responsabilité de l'échec de son mariage à sa faiblesse pour le whisky et raconte à quel point sa femme se mettait en colère lorsqu'il était ivre et qu'il dépensait ou pariait l'argent de la location. Elle l'a supporté plus de temps qu'il n'avait le droit d'en attendre d'elle, dit-il. Même aujourd'hui, lorsqu'elle vient, le samedi matin, prendre l'argent pour les enfants, elle dit qu'elle veut bien essayer à nouveau s'il promet de ne jamais plus être ivre. Lui sait qu'il ne pourra pas tenir cette promesse, même s'il les aime, elle et les enfants, et qu'il souhaiterait qu'ils vivent à nouveau ensemble.

23 Comme Sea Cat, Stoopy n'a manifesté aucune rancœur quand sa femme lui a intenté un procès pour défaut de soutien financier. Stoopy et Sea Cat avaient abandonné leur femme. C'étaient eux qui avaient rompu l'accord marital et leur femme respective ne faisait que faire ce qu'elle était en droit de faire.

24 Tally éprouvait presque la même chose. Lorsqu'il vivait avec sa femme, celle-ci était dérangée, à raison, par son alcoolisme et « sa grossièreté ». De plus, il fallait tout le temps qu'il soit avec d'autres femmes. Toutefois, il l'aimait toujours et si elle lui donnait une autre chance, il « laisserait tomber » toutes ces choses qu'un homme fait si facilement mais, qu'une femme a raison de refuser chez son mari.

> « J'aime ma femme. Lorsque je me couche le soir [c'est comme si] elle était avec moi, et mes enfants aussi. Tout au fond de mon cœur, je crois qu'elle va revenir. Je le crois vraiment. Si elle le fait, je vais me débarrasser de toutes les autres femmes. Je vais tout changer dans ma vie. »

25 Quand on y regarde de près, il est difficile de prendre ces analyses personnelles sur l'échec marital au pied de la lettre. Outre le fait que

ce sont les hommes qui quittent leur femme, plutôt que le contraire, ces appropriations publiques de la faute traduisent une modestie trop utile à ceux qui y recourent pour qu'elles soient crédibles. Dans chacun des cas, l'homme prend toujours soin d'attribuer son inadéquation au rôle de mari à son incapacité à se départir de l'un ou l'autre des attributs de la virilité que sont l'indépendance d'esprit, un penchant pour le whisky, ou un appétit pour toutes sortes de femmes. Ils relient directement leur échec en tant que mari à leur faiblesse en tant qu'hommes, à leurs imperfections viriles [8].

26 Parce qu'elle est simple et utile à ceux qui s'en servent, la théorie des imperfections viriles qui rend compte de l'échec des mariages présente un large attrait pour les hommes du coin de la rue [9]. Mais cette théorie est si appropriée, si simple que l'on sent qu'elle va à l'encontre du principe de cause suffisante. Les complexités relationnelles du mariage et de sa rupture requièrent des réponses qui approchent ces complexités. Un examen plus approfondit de l'infidélité sexuelle – l'imperfection virile la plus répandue et la plus banale – suggère que ces imperfections n'ont pas tant de conséquences néfastes en elles-mêmes, mais que chacune est ancrée dans un ensemble d'antécédents et de conséquences qui touchent au cœur même de ce qu'est le mariage.

27 *L'infidélité sexuelle comme imperfection virile.* L'affirmation de Tally selon laquelle il allait « se débarrasser de toutes les autres femmes » si seulement sa femme revenait à lui, était recevable en tant que déclaration d'intention, mais aucun des hommes du coin de la rue ne l'accepterait en tant que description de ce qui se déroule réellement. L'un des points de vue les plus répandus sur eux-mêmes et sur les autres et qu'ils défendent le plus fermement c'est que les hommes sont, par nature, polygames. Aucun homme ne peut se satisfaire d'une seule femme à la fois [10]. Selon ce point de vue, l'homme,

outre le fait qu'il désire exploiter les femmes, recherche les femmes parce que c'est dans sa nature. Cette « nature » qui modèle sa vie sexuelle n'est, toutefois, pas une nature humaine. C'est plutôt une forme d'animalité que l'enveloppe humaine ne peut totalement recouvrir. L'homme qui a une épouse ou une femme continue de rechercher d'autres femmes parce que son côté « chien » domine.

> « Les hommes ne sont que des chiens ! On ne devrait pas dire que nous sommes humains, nous ne sommes que des chiens, des chiens, des chiens ! Ils me disent que je suis un chien, parce que c'est ce que je suis. Comme tous les autres. On saute d'une femme à l'autre juste comme un chien. »

28 Cette déclaration de Sea Cat a rencontré un assentiment unanime chez les hommes du coin de la rue. Une telle unanimité s'est manifestée en une autre occasion. C'était un vendredi soir. Tally, Clarence, Preston, Wee Tom et moi étions assis dans une voiture garée et nous buvions. Tally roucoula devant des femmes qui passaient.

29 En réponse à l'interrogation de Tally « Où vas-tu bébé ? », une femme s'approcha de la voiture, regarda, tour à tour, chacun d'entre nous et dit, avant de s'éloigner : « Je marche. » Nous la regardâmes traverser la rue d'un pas nonchalant, ses hanches se balançant de droite à gauche, comme si elles étaient dissociées de son corps. « Ça, c'est vraiment sympa, dit Tally, c'est vraiment sympa. » Les autres répondirent « oui » tous en chœur.

30 À voix haute, je me suis posé la question de ce paradoxe : nous cinq, chacun d'entre nous avec une femme qui attend qu'il rentre à la maison (bien que Tally vive seul à l'époque), assis dans une voiture, en train de boire et prêt à prendre n'importe quelle femme qui marche dans la rue. La réponse fusa, unanime : chez nous (les hommes), c'est le côté « chien » qui domine.

> « Peu importe à quel point un homme aime sa femme et ses enfants, dit Clarence, il continuera de courir après les femmes... Chez l'homme, c'est le côté chien qui domine. »

31 Les autres approuvèrent Clarence et restèrent entièrement d'accord tout au long de la discussion qui s'en suivit [11].

32 Leur côté « chien » qui pousse les hommes à rechercher un univers sexuel toujours plus grand est une histoire de « je pousse et tu attires » (*push-pull*). Selon l'acception commune, une « nouvelle » femme apporte plus de stimulation et de satisfaction sexuelle que sa propre femme ou petite amie. L'homme considère également qu'il est plus performant avec de la « nouvelle chair » ou de la « chair fraîche » qu'avec quelqu'un qu'il connaît sexuellement. Les hommes de 25 ans et plus dédaignent l'idée qu'ils puissent être moins bons sexuellement que lorsqu'ils avaient 18 ou 20 ans. Ils soutiennent que, quelle que soit la relation sexuelle, leurs performances dépendent moins de l'âge ou d'autres facteurs personnels que de la femme avec laquelle ils se trouvent. La variété n'est pas seulement ce qui pimente la vie sexuelle, c'est un aphrodisiaque qui accroît les performances sexuelles de l'homme. Une blague fréquemment utilisée quand il s'agissait de compétence sexuelle illustrera peut-être mieux ce propos. Elle était racontée comme s'il s'agissait d'un fait plutôt que d'un trait d'humour.

> « Un vieil homme et sa femme étaient assis sous un porche, sur leur balancelle. Ils regardaient le coq monter une poule, puis une autre. Une fois que le coq eut fini de répéter plusieurs fois la même scène, la vieille femme se tourna vers son mari et dit : "Pourquoi ne peux-tu pas faire comme ce coq ?" – Si tu regardes bien, dit le vieil homme, tu verras que le coq ne culbute pas la même poule à chaque fois. S'il devait rester avec la même, il ne ferait pas mieux que moi. »

33 Lorsqu'il tente de maintenir simultanément une relation avec sa femme et une autre avec une ou plusieurs autres femmes, il arrive fréquemment qu'un type de relation compromette l'autre. Le mariage, en particulier, peut subir des dommages sexuels. L'homme qui reconnaît cela ne s'en trouve, cependant, pas diminué. Il n'a pas à se vanter, et ne le fait pas, de la fréquence avec laquelle il peut avoir des relations sexuelles et du nombre de fois où il peut avoir un

orgasme à chaque fois qu'il a une relation. Dans certaines circonstances, il peut même reconnaître ne pas avoir pu avoir de relation sexuelle et, ce faisant, valoriser son image d'homme qui a du succès auprès des femmes. C'est le cas, par exemple, lorsque les hommes parlent du fait qu'ils soient rentrés chez eux après avoir été avec une autre femme et qu'ils disent n'avoir pu ou n'avoir pas voulu satisfaire les exigences sexuelles de leur femme ou de la femme avec laquelle ils vivent.

34 C'est avec une certaine vantardise que les hommes reconnaissent souvent librement avoir connu une telle situation. Au coin de la rue, cela constitue une source importante de réjouissances, chaque homme revendiquant une façon propre de se sortir d'affaire. Sea Cat dit qu'il a coutume de faire semblant d'avoir sommeil ou d'être malade. Clarence insiste pour regarder un programme télévisé tard dans la nuit et attend que sa femme abandonne et aille se coucher. Richard cherche la dispute et dort partout sauf dans le lit de Shirley. D'autres feignent d'être saouls, d'être épuisés par le travail ou tout simplement, ne rentrent à la maison qu'une fois leur femme endormie ou au petit matin, lorsque la maisonnée est debout prête à commencer une nouvelle journée.

35 Les hommes et les femmes ont tendance à évaluer différemment les préjudices qu'un tel comportement d'évitement inflige au mariage. Les hommes ont tendance à voir le problème en des termes simples : ils ont des imperfections qui les conduisent à courir après d'autres femmes. Chez eux, le côté « chien » domine, tout simplement. Il est vrai qu'il a porté atteinte au mariage, mais ce n'est qu'au plan restreint de la fidélité sexuelle.

36 De fait, comme le suggère une femme vivant au coin de la rue et dont le mariage était en train de se défaire, le préjudice est bien plus grand et plus profond. À la fois amère et résignée, elle raconta

comment son mari courait après d'autres femmes et l'évitait sexuellement. Elle pouvait survivre à la situation, mais ce qui était insoutenable c'était la détermination qu'il mettait à essayer de voir partout des fautes dans ce qu'elle faisait, comme, par exemple, la manière dont elle s'occupait des enfants ou nettoyait la chambre. Ce qui était, au départ, une tentative évidente de créer des disputes afin d'avoir une excuse pour ne pas faire l'amour avec elle, était devenu totalement incontrôlable [12]. Le résultat, dit-elle, c'est que cela empoisonnait tous les aspects de leur vie et pas seulement l'aspect sexuel.

37 Conserver le point de vue étroit sous-jacent à la théorie des imperfections viriles peut conduire à une exposition erronée du problème et à des solutions inadaptées. Richard en est un bon exemple. Son mariage avec Shirley allait mal. Presque tout allait mal. Le problème, à ses yeux, était simple. « Je batifole. J'ai toujours batifolé. Je suis né comme ça. J'ai un côté "chien" qui est très fort. » Le fait de batifoler, disait-il, le conduisait à sortir et à chercher d'autres femmes. Le fait d'être un « marcheur » (parce qu'il n'avait pas de voiture) l'obligeait à limiter ses aventures amoureuses aux environs de son domicile. Ceci, à son tour, faisait que Shirley découvrait régulièrement son comportement et que la vie à la maison était caractérisée par des bagarres et des disputes récurrentes. S'il avait une voiture, avançait-il, il fréquenterait des femmes en dehors de cette zone. Shirley ne le saurait pas où il serait, du moins elle ne le surprendrait pas avec d'autres femmes, et ce serait la fin des disputes et des bagarres [13].

38 *Un autre point de vue.* Tous les hommes ne se réfèrent pas à la théorie des imperfections viriles afin de rendre compte de l'échec de leur mariage. Parfois, même ceux qui le font recourent à d'autres types d'explications. En général, ceux qui n'imputent pas l'échec de leur

mariage à eux-mêmes l'imputent à leur femme plutôt qu'à la famille, aux amis, au mariage lui-même ou au monde dans son ensemble. Même Richard, principal représentant de la théorie des imperfections viriles, changea, une fois, son fusil d'épaule. Son mariage avec Shirley s'était à tel point détérioré que l'on pouvait à peine dire que c'était un mariage. « Je vais me tirer, dit-il. Je n'en peux plus de ses conneries. Elle me tape sur les nerfs. »

39 Un autre homme plus âgé se souvient en détail de la manière dont son mariage s'est terminé.

> « Ma femme et moi on s'est séparés le 31 mai 1940, un vendredi soir. Je revenais à la maison après le boulot et elle a tout de suite commencé à m'asticoter. Elle a dit que le propriétaire voulait qu'on lui paie le loyer et que l'homme de l'assurance était là aussi. J'ai dit que j'avais un peu d'argent et qu'elle pourrait payer l'homme de l'assurance le lendemain quand j'irais travailler. J'étais très saoul et elle m'a frappée avec un coup-de-poing américain. Je suis devenu fou et je lui ai donné un coup de couteau [14] ... »

40 L'explication de Sweets suivait le même schème :

> « À partir de maintenant, je butine. Un homme s'en sort mieux quand il butine. J'ai vécu avec elle cinq ans et tous les jours, dès que je rentrais à la maison, je n'entendais que des remarques. Surtout à propos d'argent. J'en ai eu marre de toutes ces conneries. »

41 De telles explications paraissent plus valables que celles qui mettent l'accent sur les imperfections viriles. Par bien des aspects, elles sont plus solides. Premièrement, elles suggèrent que c'est l'homme qui quitte le couple, ce qui est, dans les faits, bien souvent le cas. Deuxièmement, elles ne sont pas intéressées. Il est vrai qu'elles font porter les fautes à la femme, mais le mari n'en tire par là aucun avantage. Ni sa personne publique ni sa personne privée ne s'en trouvent valorisées. Troisièmement, et ce n'est pas le cas lorsqu'ils recourent aux imperfections viriles, ces explications sont compatibles avec la manière dont les femmes voient le même événement. Hommes et femmes s'accordent sur le fait que l'homme parte et le fasse du fait de la pression qu'exerce la relation

matrimoniale. Pour l'homme, la pression est suscitée par ce que sa femme attend de lui en tant que mari. D'un air important, il esquive le pourquoi de ses remarques continuelles et se plaint du comment. Il ne nie pas la légitimité de ses attentes, mais objecte leur répétition insistante et le caractère invariablement constant de tout cela. Les attentes légitimes mais non satisfaites de sa femme pour elle-même et pour ses enfants s'expriment physiquement au travers des remarques incessantes et du fait qu'elle lui « porte sur les nerfs ». Il semble que c'est cela qui lui soit insupportable, car les attentes insatisfaites de sa femme lui rappellent sans cesse son échec en tant que mari et en tant que père.

42 Les citations précédentes renvoient clairement à l'importance de l'argent dans les attentes des femmes. La condition *sine qua non* pour être un bon mari est de payer le loyer et les courses et de fournir les autres biens et services nécessaires. La femme elle-même, les amis ou les proches, les organismes publics ou privés peuvent être, bien sûr, des sources alternatives de soutien financier, cependant, celui-ci est, avant tout, de la responsabilité du (bon) mari et de personne d'autre [15].

43 La primauté assignée au soutien financier émane de deux sources de valeurs que l'on peut distinguer par le biais de l'analyse. D'une part, la simple valeur d'usage qu'il y a, en soi et pour soi, dans le fait d'assurer et de continuer d'assurer la vie de sa femme et de ses enfants. D'autre part, la valeur symbolique et expressive associée au fait de fournir cette aide [16]. Les hommes et les femmes s'accordent sur le fait que fournir un soutien financier a une importance qui dépasse sa simple valeur d'usage. Un des hommes parlait à plusieurs autres, dénigrant une personne dont il ne se préoccupait pas vraiment. « On peut, au moins, dire, concédait-il, que quand il vivait avec elle, il s'occupait sacrément [17] d'elle et des enfants. »

44 Le simple fait de subvenir aux besoins de sa femme et de ses enfants définit, en soi, la principale obligation d'un mari. Mais la valeur expressive contenue dans le fait d'apporter ce soutien donne à l'homme un accès à la virilité. Celui qui subvient aux besoins de sa femme et de ses enfants a, en grande partie, satisfait aux obligations envers sa famille telles qu'il les voit. Boire, parier, ou voir d'autres femmes peut porter atteinte à sa performance, mais ne peut pas l'annuler. À la fois mari et père, il n'est pas loin de pouvoir se prouver à lui-même qu'il est un homme.

45 Cependant, rares sont les hommes qui arrivent à subvenir aux besoins de leur famille sur de longues périodes. L'argent fait chroniquement défaut et est une source récurrente de dissension dans le foyer. Pour les femmes, le soutien financier apporté à elles-mêmes et à leurs enfants reste l'une des principales attentes non satisfaites. De plus, bien que pour le mari, le fait de fournir ce soutien serait nécessaire et suffisant, la femme (qui n'obtient même pas tout cela) en veut plus, bien plus.

46 Elle veut qu'il soit un homme conforme à ses propres critères, un mari et un père selon sa façon de voir. Il ne suffit pas qu'il donne de l'argent afin qu'elle-même et les enfants subviennent à leurs besoins, puis qu'il se retire jusqu'au prochain jour où il viendra partager sa paye. Elle veut qu'il se joigne à la famille en tant que membre à part entière, qu'il prenne part aux affaires, qu'il manifeste son intérêt pour elle et les enfants, pour leurs activités ainsi que pour la manière dont ils deviennent des individus. Elle veut qu'il soit totalement loyal envers elle et les enfants, et elle veut que cette loyauté soit connue de tous. Elle veut que la famille offre au monde extérieur un visage uni.

47 Peut-être plus important que tout, elle veut qu'il soit le *chef de famille*, non seulement afin qu'il montre son intérêt et le fait qu'il se

sente concerné, mais aussi qu'il prenne des responsabilités et des décisions. Elle veut qu'il soit responsable, qu'il « porte la culotte », qu'il fixe les règles de leur vie quotidienne et qu'il les fasse respecter. Elle veut qu'il assume, qu'il soit quelqu'un sur qui elle peut s'appuyer. Malheureusement, elle se retrouve seule ou, peut-être pire encore, elle doit également le soutenir.

48 Avec une ironie désabusée et une amertume héritée de l'expérience, Shirley sourit intérieurement et dit :

> « Je m'appuyais sur Richard. Comme quand j'attendais le bébé, je me suis appuyée sur lui, mais il n'était pas là et je suis tombée... Maintenant, je ne m'appuie plus sur lui. Je fais semblant de m'appuyer sur lui, mais je ne m'appuie pas. »

49 Shirley n'a pas toujours baissé les bras dans le calme et la résignation. Comme Lorena et d'autres femmes, elle aussi a essayé de faire en sorte que son homme devienne un homme, usant de cajoleries, de taquineries, de la honte, d'encouragements, de menaces, ou d'autres techniques. Lorena dit, qu'au début de son mariage, elle priait Dieu : « Faites que John soit un bon mari et un bon père. » Puis, elle a réalisé que « ce n'est pas le boulot de Dieu, c'est mon boulot » et elle a modifié ses prières en ce sens : « Seigneur, je m'appelle Lorena Patterson. Vous connaissez tout de moi. Vous savez ce dont j'ai besoin. »

50 Lorena a donc assumé la tâche de faire de John un bon mari et un bon père, mais cela n'a pas marché. Elle se sent responsable de l'échec de son mariage, mais elle en veut aussi à John. John était un garçon, pas un homme. Ce n'était pas le « maître ».

> « Je veux un homme qui porte la culotte, mais John m'a obligée à la porter aussi. Sa culotte était chiffonnée, la mienne était froissée, mais je portais aussi la culotte. »

51 Les tentatives désespérées de Lorena pour obliger John à s'affirmer en tant qu'homme de la maison ont connu une fin désastreuse et elle

ressent à la fois du mépris, de l'indignation, de la pitié et un sentiment d'échec.

> « Après notre mariage, j'avais coutume de le pousser pour voir jusqu'où je pourrais aller. Un jour, je lui ai dit d'aller se faire foutre. Il m'a ouvert la lèvre et je suis restée dans la chambre jusqu'à ce qu'elle cicatrise. Durant les quinze jours qui ont suivi, il ne faisait rien, quoi que je fasse. Donc, j'ai essayé à nouveau. Je l'ai traité de fils de pute. Sa famille disait que pour John, cela signifiait se battre. Ils disaient qu'il ne pouvait pas supporter que quelqu'un dise quoi que ce soit de sa mère. Donc je l'ai traité de fils de pute. Tu sais ce qu'il a fait ? Il s'est assis sur une chaise et s'est mis à pleurer. Il s'est juste assis sur une chaise et s'est mis à pleurer ! »

52 Le mari qui répond parfois à ces mises à l'épreuve et à ces défis en giflant sa femme ou en lui envoyant son poing dans la mâchoire est souvent étonné des résultats satisfaisants qu'il obtient. Il ne comprend pas (ou feint de ne pas comprendre) les raisons qui ont poussé sa femme à ce comportement et peut l'attribuer à une vague impulsion masochiste latente chez toute femme. Leroy, par exemple, s'apprêtait à quitter le coin de la rue. Il dit qu'il allait retourner à la maison pour voir ce que « Gueule » (Charlene) voulait. « Elle voulait sans doute un bon coup de fouet », dit-il. On dirait qu'elle l'implore pour qu'il la batte. Après ça, elle « est aussi obéissante qu'un bébé, aussi douce qu'elle peut l'être ».

53 Puis, il raconta comment, la veille, Charlene l'avait tapé avec un manche à balai, le mettant au défi de la gifler, mais qu'il s'était contenté de sortir parce qu'il savait que cela lui ferait plus de mal qu'un bon coup de fouet. Il ne fait aucun doute que c'est ce qu'il s'est passé. Charlene, comme Lorena, voulait une preuve tangible que son mari se souciait d'elle, de la famille qu'il formait et qu'il était prêt à se battre pour revendiquer et défendre son statut (nominal) de chef de famille. Elle ne cachait pas qu'elle enviait Shirley qui, quand tout était presque convenable pour elle et Richard, prenait plaisir à se vanter devant Charlene, Lorena et les autres femmes que Richard la malmenait, insistait pour qu'elle n'aille pas dans la rue, et qu'il

veillait à ce qu'elle se lève tôt le matin, qu'elle habille les enfants et nettoie la maison. Pour preuve de cette préoccupation, Charlene était toute prête à recevoir une gifle ou être malmenée. Cependant, Leroy, refusait trop souvent de relever le défi ou, s'il l'acceptait, ce n'était que pour être réduit, comme John, à en pleurer de honte, de désespoir et de tant d'échec.

54 Richard et Shirley, avec qui Leroy et Charlene ont vécu pendant quelques mois, étaient des observateurs réguliers (ou plutôt des auditeurs) des disputes de Leroy et Charlene qui se terminaient par des larmes. Richard méprisait Leroy. Personne n'avait jamais vu Richard pleurer. Leroy devait être « faible » ou « handicapé » pour laisser Charlene le faire pleurer comme ça. Il reconnaissait que lui aussi pleurait, mais qu'il pleurait toujours « intérieurement ».

55 Le mariage est donc l'occasion de connaître l'échec. Rester marié c'est vivre avec votre propre échec, y être confronté tous les jours. C'est vivre dans un monde dans lequel les normes de la virilité sont pour toujours hors d'atteinte, où l'on est continuellement mis à l'épreuve et défié et où l'on n'est jamais à la hauteur. Par légitime défense, les hommes battent en retraite au coin de la rue. Là, l'unité de mesure pour les hommes est bien moindre et les faiblesses s'y trouvent quelque peu renversées et, presque par magie, y deviennent des forces. Il peut être à nouveau un homme parmi les hommes.

NOTES DE BAS DE PAGE

1. Selon les termes de Wesley Newcombe Hohfeld, la différence se trouve entre le droit à vue (*demand right*), à savoir un devoir dans une relation et le droit de privilège *(privilege*

right), à savoir l'absence de droit à vue dans une autre relation. Voir E. Adamson Hoebel, *The Law of Primitive Man : A Study in Comparative Legal Dynamics*, p. 48 *sqq.*

2. La période à laquelle se déroule cet épisode (octobre 1962) est particulièrement significative. Charlene portait alors depuis neuf mois l'enfant de Leroy, mais même l'imminence de leur maternité et paternité respective n'aurait pu élever les droits et devoirs de chacun au niveau de ceux d'une femme et d'un mari.

3. Foyer de la ville de Washington pour les enfants dépendants et laissés à l'abandon.

4. « *Later for [something]* » signifie globalement, « je ne veux rien avoir à faire avec ça » ou « je ne suis pas concerné par ça, tout du moins pour l'instant ».

5. De fait, ils ne se sont mariés qu'en juillet 1964, lorsque leur fils avait un et demi et que Charlene était déjà enceinte de plusieurs mois de leur second fils.

6. Cette fois-là, il ne se vantait pas en faisant référence à sa grand-mère et au fait qu'elle l'ait soudoyé pour cinquante dollars. Une omission qui suggère que le pot-de-vin n'avait été qu'un mécanisme permettant de révéler sa prédisposition au mariage.

7. Les femmes aussi veulent que l'homme soit le « maître », mais le terme signifie une chose pour les maris et une autre pour les femmes. Cf. p. 92-93.

8. « Les gens ne cherchent pas seulement à exceller. Ils veulent exceller en tant qu'homme ou en tant que femme à savoir, dans tous ces aspects qui, selon leur culture, symbolisent leurs rôles sexuels respectifs.[...] Même lorsqu'ils adoptent un comportement considéré comme étant honteux au regard des normes conventionnelles, *ils ont tendance à avoir une mauvaise réputation de manière typiquement masculine ou féminine* » (Albert K. Cohen, *Delinquent Boys*, p. 138., les italiques ont été ajoutés).

9. Dans une discussion imaginative sur le rôle des adaptations à l'échec dans l'évolution des sous-cultures délinquantes, Cloward et Ohlin émettent l'hypothèse que « des adaptations collectives sont susceptibles d'avoir lieu lorsque l'échec est attribué au fait que les arrangements institutionnels existants sont inadaptés. À l'inverse, lorsque l'échec est attribué à des insuffisances personnelles, cela produit davantage d'adaptations isolées » (Richard A. Cloward et Lloyd E. Ohlin, *Delinquency and Opportunity : A Theory of Delinquant Gangs*, p. 125). Lorsque l'on considère la « théorie des imperfections viriles » comme une adaptation à l'échec du mariage, celle-ci ne semble pas cadrer avec cette hypothèse. Tout du moins suggère-t-elle une autre possibilité. Une adaptation collective dans laquelle les participants s'accordent à attribuer l'échec à eux-mêmes en tant qu'individus.

10. « Dans les classes sociales inférieures, on accepte avec une certaine amertume l'idée que l'homme ait avant tout des mœurs légères et qu'il aura des relations sexuelles hors mariage, que sa femme et le reste de la société approuvent ou non » (Alfred C. Kinsey, Wardell B. Pomeroy et Clyde E. Martin, « Social Level and Sexual Outlet », p. 307).

11. Mais, quelques minutes plus tard, lorsque la question fut posée de savoir si le côté chien domine autant chez les femmes que chez les hommes, ces derniers étaient moins sûrs de leurs réponses et il y eut désaccord. L'un dit que, chez les femmes, le côté chien domine

autant que chez les hommes, mais qu'une femme bien est très fière et que c'est ce qui la pousse à se comporter différemment des hommes. Un autre dit que chez les femmes, le côté chien domine moins, d'où leur comportement sexuel plus traditionnel. Selon une troisième opinion, le côté chien était plus développé chez les femmes que chez les hommes, mais il était caché par la double norme qui inhibait la liberté d'action féminine. Enfin, un quatrième dit que chez certaines femmes, le côté chien est moins développé et que chez d'autres il l'est plus et que c'est ce qui fait que certaines femmes sont « bien » et d'autres « mauvaises ».

12. Nul besoin d'être un spécialiste des processus psychiques pour reconnaître, d'un côté, l'effet boule de neige de la culpabilité et, de l'autre, le comportement d'auto-justification visant à dissiper le sentiment de culpabilité. Ils se nourrissent l'un l'autre. L'individu commence par avoir un comportement « mauvais », se sent coupable, tente de créer, a posteriori, les conditions qui justifient le comportement initial et se sent coupable à nouveau, et ainsi de suite.

13. Richard répéta cet argument à plusieurs reprises, toujours avec le plus grand sérieux. C'est un argument attrayant. Si l'accès à une voiture confère effectivement la stabilité dans le mariage, alors, toutes choses égales par ailleurs, les mariages contractés au sein de la classe ouvrière et des classes moyennes ont de plus grandes chances de survivre que les mariages contractés parmi les membres des classes populaires et démunies. Cela est, cependant, un point fortement discutable. Lorsque Richard réussit à acquérir une voiture pendant quelques semaines, son mariage avec Shirley s'est brutalement détérioré.

14. Associée à d'autres références à la violence entre maris et femmes, cette citation est, à mon sens, une preuve patente de la remarque perspicace que « l'usage du rouleau à pâtisserie et de la poêle à frire est plus souvent un prélude à la désintégration du mariage que le socle de construction d'un équilibre des pouvoirs » (Robert O. Blood et Donald M. Wolfe, *Husbands and wives : The Dynamics of Married Living*, p. 12). Ainsi, il semblerait que l'usage très répandu de la violence entre mari et femme habitant le coin de la rue soit davantage le fait de personnes engagées dans une entreprise vouée à l'échec que simplement le « style » ou la « caractéristique » des relations entre maris et femmes habitant le coin de la rue.

15. Subvenir aux besoins financiers est si intimement associé au mari que, dans un cas singulier, l'aide financière a été utilisée comme l'un des deux arguments suprêmes dans la définition du sexe et des rôles au sein de la parentèle. Charlene était enceinte, mais elle et Leroy n'étaient pas encore mariés lorsque Leroy s'est disputé avec Beverly, l'hommasse (lesbienne) qui vivait avec Malvina, la mère de Charlene. Ils se sont insultés et Leroy a sorti son couteau. Beverly était remplie d'indignation et elle souligna que Leroy devrait être plus respectueux à son égard car elle, Beverly, était son beau-père ! Son argumentation reposait sur la double assertion qu'elle couchait avec Malvina et qu'elle subvenait aux besoins de celle-ci. Beverly aurait dû s'en tenir là. Leroy était prêt à reconnaître une certaine validité à

son argumentaire, mais lorsque Beverly dit qu'elle était davantage homme que Leroy, c'en fut trop. Le lendemain, Leroy en riait. Il se remémorait ce qui s'était ensuite passé. « J'ai dit : "Si t'es davantage homme que moi, sors ta queue et pose-la sur la rampe." J'ai posé la mienne sur la rampe et elle a dit, "Je suis pas aussi vulgaire. C'est pas comme ça que je fais l'amour." »

16. Les études portant sur tout ensemble de populations variées appartenant aux classes populaires soulignent que, pour l'homme, la dignité personnelle, le statut, l'amour-propre, etc., sont intimement liés à la capacité de subvenir aux besoins de sa famille. « Le rôle de l'homme est financier et son statut dans le ménage dépend très étroitement de ses compétences en tant que soutien de famille. Sa dignité personnelle est très liée à son indépendance financière » (Josephine Klein, *Samples from English Cultures*, vol. 1, p. 164). « Un homme qui [...] est incapable de tenir son rôle de soutien de famille [...] ne peut accéder à sa propre estime, à celle de sa femme et de ses enfants » (J. H. Robb *Working-Class Anti-Semite*, quoted in *Samples from English Culture*, vol. 1, p. 164). « L'homme noir [...] ne peut fournir le soutien financier qui constitue la *principale fonction masculine* dans la société américaine. Le résultat est que, la femme devient le chef de famille, et l'homme un appendice marginal qui abandonne sa femme ou bien est rejeté par celle-ci » (Herbert G. Gans, « The Negro Family : Reflections on the Moynihan Report », p. 48).

17. Une emphase, qui, ici, prend le sens de « prenait vraiment soin ».

Chapitre IV. Amants et exploiteurs

p. 95-106

1 Hommes et femmes qualifient les autres ainsi qu'eux-mêmes de maraudeurs cyniques et intéressés, s'exploitant sans cesse les uns les autres comme des objets à utiliser ou comme des sources de revenu [1]. Parfois, on ne prête ces intentions qu'aux femmes : « Les filles [celles avec lesquelles traînent les hommes au coin de la rue], ce qui les intéresse c'est l'argent, pas l'amour. » Mais le plus souvent les hommes préfèrent se voir en exploiteurs et voir les femmes en exploitées. Comme s'ils évaluaient le caractère désirable d'une femme en termes de richesse ou de capacité à gagner de l'argent ou si le fait d'être « bien » était égal au fait d'avoir un emploi. Lors d'une soirée, Tally attend Jessie, le sourire aux lèvres à l'idée de sa venue. « Elle n'est pas jolie [2], dit-il, mais elle a un super boulot. »

2 Alors qu'il paresse dans le *Carry-out*, Leroy se vante devant les hommes qui jouent au flipper au sujet d'une fille qu'il vient de rencontrer. Elle a travaillé dans une cafétéria près de l'hôtel où lui-même était chasseur. Lorsqu'ils sortaient ensemble, dit-il, ils utilisaient toujours son argent.

> « Elle vient juste de se trouver un boulot payé par le gouvernement, dit Leroy, elle ne manque jamais un jour de travail. C'est une bonne mule.
> – Quel enfer ! Qui peut bien vouloir vivre avec une mule ? demandais-je.
> – Il n'y a rien de mieux que de vivre avec une mule, mon vieux, dit Leroy. Quand

t'as quelqu'un pour tirer la charrue, tu tiens vraiment un bon truc. »
Il se tourna vers Lonny et demanda si c'était bien ça. Lonny acquiesça.

3 Sweets se présentait également comme un exploiteur. Il se vantait d'avoir une chambre dans une autre partie de la ville ainsi qu'une à côté du *Carry-out* sans payer aucun loyer. « Je ne paie aucun loyer nulle part. Mes amies femmes s'occupent de ça. » Plus tard, alors qu'il devait choisir si oui ou non il allait démanger pour vivre avec une autre femme qui avait deux enfants, il en soupesa tout haut les avantages et les désavantages. « Elle est vraiment bien – elle a deux boulots », dit-il, et il imaginait que cela compenserait le handicap représenté par les deux enfants.

4 Les hommes cherchent vivement à se présenter comme des exploiteurs de femmes autant que d'hommes. Une présence féminine peut encourager un homme à se dépeindre comme un impitoyable exploiteur encore plus haut en couleur. L'échange (enregistré) ci-après s'est tenu dans l'appartement de Richard entre Wesley, Richard et Thelma, la demi-sœur de Richard qui était âgée de 22 ans et venait de New York.

WESLEY : À partir de maintenant, si une fille n'a pas d'argent et pas de voiture, je ne lui parle pas.
THELMA : Mais des filles comme ça on n'en trouve pas beaucoup.
WESLEY : Mon copain de palier, il en a une. Elle a une Mercury 1958 et j'ai entendu dire qu'elle a plein d'argent.
THELMA : Quel âge elle a ?
WESLEY : Je ne sais pas quel âge elle a, mais ce dont je suis sûr, c'est qu'elle gare sa Mercury devant cette porte.
RICHARD : Ça ne me gênerait pas qu'elle ait 60 ans, si elle me donnait un peu de cet argent et si elle me laissait conduire ce nouveau modèle [3].
WESLEY, *exprimant vigoureusement son approbation* : C'est exactement ça, mon gars !
THELMA : Mais ça ne te gêne pas d'être vu avec une femme plus âgée ?
WESLEY : Non. Une fois, j'ai fait l'idiot. Cette femme, elle avait environ 45 ans. Elle avait sa propre maison. Elle avait une Cadillac blanche, modèle 1960. Elle avait un restaurant et elle a fait tout ce qu'elle a pu pour me convaincre. Elle a parlé à ma propriétaire, elle a dit à ma propriétaire de faire en sorte que je l'appelle et je l'ai pas fait. Je disais à la propriétaire : "si elle vient, appelez Wesley." À cette époque-là, j'étais fou. Tout cet argent ! Oh, oh ! J'aurais pu jouer longtemps ! J'aurais pu me calmer. Avoir tout cet argent et puis, me promener dans une

grande Cadillac. J'aurais pu emmener d'autres femmes en balade.
THELMA : Elle t'aurait attaché pour ne pas que t'emmènes d'autres femmes en balade.
WESLEY : Houhou. Je suis plus malin qu'elle. Elle avait une fille de 19 ans. J'aurais eu sa fille [aussi]. J'aurais drôlement bien vécu !

5 Les hommes ne se présentent pas seulement comme des exploiteurs de femmes, ils attendent des autres qu'ils fassent la même chose. Lorsque le comportement d'autres hommes n'est pas conforme à cette attente, ils disent ne pas comprendre leur comportement.

6 Tally et moi étions au *Carry-out* et je venais juste d'informer Tally que Sea Cat avait dit qu'il laissait tombait la femme qui avait vécu avec lui durant les sept derniers mois. D'abord dubitatif, Tally devint étonné.

« Sea Cat ne fait que parler. Il ne va pas la laisser tomber. Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras... J'arrive pas à comprendre Sea Cat. Il a eu plein de filles. Celles qui sont bien, il les traite vraiment mal et il est sympa avec celles qui sont méchantes. La fille qu'il a en ce moment. Elle est vraiment bien, elle travaille tous les jours... »

7 Alors qu'il se tenait au pied de l'immeuble avec trois autres hommes, Sea Cat déplorait le fait que certains hommes n'utilisaient pas les femmes parce que ces hommes – il s'interrompit pour les maudire – qui dépensent de l'argent pour des femmes « nous gâchent les femmes ». De plus, il déprimait à l'idée que de nombreuses femmes n'appréciaient pas le fait d'aller dans « un club » et de dépenser vingt dollars.

« Bon Dieu ! Si je peux avoir vingt dollars, je peux leur donner toute la bière et l'alcool qu'elles sont capables de boire, il me restera encore dix dollars. Mais elles ne verraient pas la différence. »

8 Les hommes se voyaient en utilisateurs de femmes – objets sexuels tout autant qu'objets de revenus [4]. Lorsqu'il s'agit de « tirer un coup », un homme devrait « prendre ce qu'il peut quand il peut ». Tally clama avec le plus grand sérieux que sa devise en matière de relations avec les femmes était « fini le vieux en 62 ». De même, Sea Cat se mit en colère lorsqu'une soirée du vendredi, lors de laquelle il

s'attendait à rencontrer plusieurs nouvelles femmes, ne put avoir lieu. À l'idée qu'il avait manqué des occasions, il éprouva une rancœur durant toute la journée suivante. « J'aurais pu faire une touche », répétait-il, frappant l'une de ses mains de son poing en signe de contrariété. Alors que de nombreux autres hommes du coin de la rue le regardaient, Sea Cat se promit publiquement de redresser le tort qui lui avait été fait.

> « Je vais aller danser ce soir. Je ne sais pas et je me fiche de savoir qui sera là-bas. Je vais tomber au moins quatre femmes dans les prochaines vingtquatre heures. »

9 Les hommes parlaient ainsi d'eux-mêmes comme des exploiteurs et des utilisateurs de femmes. Mais la parole compte peu. En pratique, dans leurs relations réelles avec de vraies femmes, les hommes contredisaient souvent leurs propres dires. Pour les hommes autant que pour les femmes, l'exploitation pure, non entachée d'« affection » ou tempérée par d'autres impulsions, n'était tout au plus que quelque chose qui advient parfois. Cela apparaissait le plus souvent comme une affirmation idéale inversée sur la manière dont on doit se comporter, quelque chose que l'on dit pour la forme en relation à la fiction commune que tout individu, homme ou femme, est obligé de reconnaître s'il ne veut pas être ridiculisé ou rejeté tel un « handicapé » (une mauviette, une poire, un pigeon).

10 L'affirmation selon laquelle « un homme doit prendre ce qu'il peut quand il peut », la déclaration de Tally « fini le vieux en 62 », celle de Leroy « il n'y a rien de mieux que de vivre avec une mule », la revendication de Sea Cat à « tomber quatre femmes » – quelles que soient ces quatre femmes – en vingt-quatre heures, étaient toutes des formes de soutien public au mythe ou à la fiction commune de l'homme exploiteur absolu de femmes.

11 Dans les actes, cependant, l'impulsion qui pousse à utiliser les femmes en tant qu'objet d'exploitation économique ou sexuelle est

détournée par des impulsions et des objectifs contraires, tout particulièrement, par le besoin de construire une relation personnelle intime, fondée sur une affection ou un amour partagés. C'est le jeu entre ces impulsions contradictoires qui explique, au moins en partie, l'écart entre la manière dont les hommes parlent des femmes et leur comportement à leur égard.

12 Hommes et femmes devaient, tous deux, faire face à des impulsions et des objectifs contradictoires. On voit ici, par exemple, Carol, âgée de 18 ans, revendiquer pour elle-même l'idéal de l'exploiteur et punissant son amie Lena, âgée de 16 ans, pour avoir exigé de l'affection comme condition préalable au fait d'avoir une relation sexuelle avec un homme et au fait d'accepter de l'argent de lui. Carol et Lena étaient des mères non mariées vivant avec leurs enfants. Cette conversation s'est déroulée sur le perron de la maison dont elles venaient d'être expulsées. Leurs effets personnels s'entassaient, devant nous, sur le trottoir. J'ai demandé à Lena si elle recevait l'ADC. Elle dit que non, qu'elle ne voulait rien de la sorte. Avec l'ADC, on ne peut pas vivre comme on veut [5].

> « On ne peut pas avoir de petit ami ou quoique ce soit, et moi, c'est sûr, j'aime les garçons.
> – T'aimes les garçons, d'accord, dit Carol, mais il vaudrait mieux que tu apprennes à aimer aussi leur argent.
> Carol se tourna vers moi.
> – Tu sais ce qu'elle a fait l'autre jour ? dit-elle montrant Lena d'un mouvement de tête brusque et plein de mépris. Cet homme voulait lui donner vingt dollars pour tirer un coup avec elle, et elle n'a pas voulu.
> – Je ne l'aimais pas, c'est tout, dit Lena.
> – L'aimer, merde, dit Carol d'un ton brusque. Il aurait dû s'adresser à moi pour tirer un coup et je les aurais pris, lui et ses vingt dollars en poche. »

13 Comme Carol, les hommes déclaraient qu'ils étaient des exploiteurs absolus. Comme Lena, ils « ne prenaient pas toujours ce qu'ils pouvaient quand ils le pouvaient ». Ils rejetaient parfois des femmes qui étaient à leur disposition et prenaient, parfois, l'initiative de rompre une relation économiquement avantageuse pour eux. Leroy

a rompu avec Louise, « la mule [...] pour tirer la charrue » pour retrouver Charlene, que l'on considérait généralement comme moins attrayante que Louise et qui, au lieu de subvenir aux besoins de Leroy, était presque totalement dépendante de lui pour ses propres besoins. Tally, qui aimait évaluer les femmes en termes financiers et qui disait ne pas comprendre pourquoi Sea Cat laissait tomber une femme qui travaillait tous les jours, n'était pas plus doué que Sea Cat pour exploiter financièrement ses propres relations avec des femmes. Emma Lou avait vécu avec Tally pendant quelques semaines et souhaitait continuer à vivre avec lui. Tally voulait qu'elle parte. Emma Lou a offert de lui donner l'intégralité de sa paie hebdomadaire (environ quarante dollars). Tally a refusé et peu de temps après, la mise dehors bien que, à ce moment-là, il n'ait pas de relations régulières avec une autre femme [6].

14 En général, tout le monde estimait que Sea Cat était celui qui, parmi les amants et les gestionnaires de relations féminines, connaissait le plus de succès. Pourtant, c'est au travers des relations de Sea Cat avec les femmes que l'on voit le mieux la posture d'utilisateur cynique de femmes se dérober presque entièrement devant les réalités intimes. Sally, 21 ans, vivait dans la chambre du meublé qui était située au-dessus de celle de Sea Cat, et Louella, environ 18 ans, habitait de l'autre côté de la rue. Toutes deux venaient souvent dans la chambre de Sea Cat. Il était clair que toutes deux étaient à sa disposition, mais il repoussa leurs avances. Celles de Sally, parce qu'elle était trop volubile et imprévisible. Celles de Louella, parce qu'il craignait de ne pouvoir établir une relation sans contraintes et qu'elle « en finisse avec lui ». Il excluait de ses cibles sexuelles légitimes les femmes ou les petites amies de ses amis proches. Sea Cat était, par exemple, souvent sorti avec Doris, mais son mariage ultérieur avec l'un de ses amis (un des hommes du coin de la rue)

changea tout. Il reconnaissait qu'elle l'attirait toujours autant, mais il resta loin d'elle jusqu'à ce qu'il apprenne, environ un an après son mariage qu'elle « cocufiait » son mari. De même, lorsqu'une fille qui sortait avec son ami Arthur fit savoir qu'elle « aimait » bien Sea Cat, il prit soin de la tenir à distance.

15 La capacité de Sea Cat à se sacrifier transparaît clairement dans ses relations avec Linda. Si son intérêt sexuel personnel était le motif initial, il ne montra aucune rancœur lorsque tout capota. Au mois d'avril, Sea Cat rencontra Linda, une serveuse âgée de vingt-cinq, et commença à l'aimer. Elle vivait au nord de la ville, mais après deux semaines de fréquentations, elle commença à venir chez lui après le travail (à deux heures du matin) et à y passer la nuit.

16 « On parle un peu, puis on va se coucher », dit Sea Cat. Il dit qu'ils dormaient nus, en faisant attention de ne pas se toucher. Il expliqua qu'elle avait eu une mauvaise expérience avec un homme – il ne savait pas quoi [7] – et qu'elle avait peur des hommes. Il ajouta qu'elle avait peur de lui, mais « qu'elle apprenait à ne pas en avoir peur ».

17 Après avoir passé quatre nuits de la sorte – il lui arrivait parfois de passer le matin avant d'aller travailler – Sea Cat ne l'avait toujours pas embrassée ou touchée parce que « je l'aime bien et je ne veux pas gâcher quoique ce soit ». Il avait le sentiment de gagner progressivement sa confiance et qu'« elle viendrait très bientôt ». Deux semaines plus tard, pourtant, elle ne venait plus dormir chez lui après le travail. Ils n'avaient eu aucune relation sexuelle et Sea Cat pensait qu'ils n'en auraient jamais, mais ils restaient « bons amis ».

18 Il ne s'agit pas, cependant, de suggérer qu'il faille entièrement réfuter la vision que les hommes ont d'eux-mêmes en tant qu'exploiteurs et utilisateurs de femmes. Un homme pauvre qui peut

mettre la main sur un peu d'argent en est moins pauvre durant le temps où il détient cet argent. Dans un monde où les conquêtes sexuelles sont l'une des quelques façons pour un homme de prouver sa virilité, celui qui ne tire pas profit de sa relation avec une femme en est moins homme.

19 Si l'on regarde la variété des relations entre un homme et une femme comme des moyens différents de s'adapter, d'une part, au désir d'exploitation et, d'autre part, au désir d'entretenir une relation d'affection ou d'amour, on voit émerger deux formes basiques d'adaptation : un mode idéal et un mode réel. Dans le mode idéal (un mode qui ne se réalise presque jamais), seul un ensemble d'impulsions – vers l'exploitation ou la non-exploitation – est à l'œuvre, quelle que soit la relation donnée. Dans le second mode, ou mode réel, les deux ensembles d'impulsions sont à l'œuvre quelle que soit la relation donnée.

20 Dans le mode idéal, les hommes divisent leur univers de femmes en deux parties distinctes : celles qui sont « bien » (*nice*) [8] et celles qui ne sont « pas bien » (*not nice*). Ils en réservent une partie exclusivement à l'exploitation. Ils sont prêts à accorder plus de considération à l'autre. Comme le révèle l'incident décrit ci-après, Sea Cat établit cette même distinction et ajuste son comportement en fonction.

21 Sea Cat changeait de vêtements en vue d'une sortie. Je me laissais tomber sur son lit en l'attendant et un paquet de préservatifs glissa de dessous le matelas. Alors que je les remettais en place, je découvris plus d'une dizaine de paquets similaires. Je demandais à Sea Cat s'il en mettait systématiquement. Il dit que non, parfois il le faisait, parfois non.

> « Ça dépend de la fille. Si elle est bien, amicale et tout, du genre de celles que je pourrais aider, alors je n'en mets pas. Mais si elle n'est pas bien, je ne prends aucun risque [9]. »

22 C’est cette façon idéale de diviser les femmes en deux catégories distinctes, dont une seule est destinée à l’exploitation, qui permet à l’homme de débuter librement et ouvertement une relation affectueuse ou amoureuse qui demande des concessions et soit la plus satisfaisante possible. Parce qu’il revendique l’exploitation de Sally et d’Irene – et les exploite effectivement, Harry est libre de pouvoir déclarer son amour à Mary sans vraiment compromettre l’image de réaliste cynique et dur qu’il se donne à lui-même ou offre aux autres. C’est ainsi que l’amour romantique trouve une légitimation dans le monde du coin de la rue, monde qui prétend utiliser comme élément de mesure de l’homme, sa volonté et sa capacité à prendre, dès qu’il le peut, ce qu’il peut des femmes. Ainsi, parce qu’il a ouvertement fait état du fait qu’il adhérait au mythe de l’exploitation en clamant que « ce qu’il y a de mieux, c’est de vivre avec une mule », que Louise paye tout lorsqu’ils sortent ensemble et en faisant d’autres déclarations du même ordre, Leroy est libre d’entamer, en toute impunité, une relation d’amour partagé avec Charlene.

23 De fait, les déclarations d’amour romantique font pleinement partie de bien des relations entre un homme et une femme, tout particulièrement lorsqu’elles sont tendues, comme après une querelle ou lorsqu’elles sont naissantes et que l’enthousiasme est encore fort. Voici l’une des lettres de Leroy à Charlene, écrite environ deux semaines après leur premier rendez-vous au *Carry-out* :

> « Ma chérie, je n’ai pas de plus grand plaisir que d’avoir le loisir de te faire partager les pensées qui sont les miennes en cet instant. Certains sortent avec toi pour ta beauté, mais, pour ma part, je t’aime pour ton intelligence et ton port magnifique. Voilà ce qui me chagrine. Les jours que j’ai eus ont sans doute été des jours merveilleux. Voilà pourquoi je peux dire que l’amour que je te porte est le plus grand qu’un homme puisse donner à une femme. Ceci m’amène à conclure brutalement ma lettre. Alors, jusqu’à ce que le postier revienne, sois douce et reste la merveilleuse Charlene dont je me souviendrai toujours. JE T’AIME, LEROY ALLEN BROWN. »

24 Dix jours plus tard, après une dispute, il écrit à nouveau, protestant contre sa solitude et son manque de mérite.

> « Bien que nous nous connaissions depuis quelques mois [il s'agit en fait de quelques semaines], j'ai le sentiment que ces quelques mois avec toi seront toujours un souvenir merveilleux et admirable... Je veux te demander pardon... J'ai pris conscience que tu trouverais un autre homme pour que ton cœur ne soit pas seul. Je vous souhaite à tous deux d'avoir beaucoup de chance car, quand tu étais à moi je ne t'ai pas traitée comme il le fallait. Me voilà comme un roi qui a tout perdu et est seul sur son trône... Charlene, je ne t'oublierai jamais. Je t'aime, M. Personne. »

25 Parmi les hommes du coin de la rue, Leroy était l'un des plus jeunes et celui qui était de loin le plus instruit, cependant, l'amour romantique n'était pas réservé aux jeunes et à ceux qui s'exprimaient bien. Stanton était deux fois plus âgé que Leroy et inculte. Il était amoureux de Bernice et recourait également à la tradition de l'amour courtois pour exprimer ses sentiments en faisant d'elle une femme qu'il n'exploiterait pas. Il éprouvait de la fierté à se préoccuper de sa réputation et de sa sécurité. Il déclara son amour publiquement et fit le serment devant témoin de « la traiter comme il faut », ce qui signifiait, entre autres choses, qu'il manifestait sa volonté de se trouver du côté de celui qui donne plus qu'il ne prend.

26 « Bernice s'apprêtait à quitter Edward », dit Stanton. Le jour précédent, Edward et Bernice s'étaient disputés et Edward avait repris la montre qu'il lui avait donnée. Stanton dit que c'était geste stupide de la part d'Edward. Edward ne savait tout simplement pas comment traiter Bernice.

> « Elle ne va plus rester avec lui. Elle va venir vivre ici [avec lui, Stanton] et, je te le dis, j'aime vraiment cette femme ! Et je vais aussi la traiter comme il faut. Si je lui donne quelque chose, c'est à elle et je ne lui reprendrai jamais. »

27 Ce mode idéalisé de relations homme-femme, dans lequel il est fait une distinction nette entre l'exploitation et la non-exploitation, est plus un souhait qu'une réalité. Dans la pratique, une telle division

n’existe qu’exceptionnellement car il est très difficile d’empêcher que, dans une relation donnée, la ligne de séparation ne soit jamais franchie. Le résultat est que la plupart des relations entre un homme et une femme relèvent d’un second mode dans lequel la même relation est soumise à la fois à des impulsions à ne pas exploiter (par exemple, « l’affection ») et à des impulsions à exploiter, comme c’était en fait le cas dans la relation qu’entretenait Leroy avec Louise et Charlene, et celle de Stanton avec Bernice. Selon ce second mode, l’homme tend à éprouver des sentiments partagés au sujet de la relation. Son attitude et son comportement à l’égard de la femme paraissent incohérents et même contradictoires selon qu’il cède à l’une ou l’autre de ses impulsions. Sea Cat et Gloria en sont un bon exemple.

28 La relation qu’entretenait Sea Cat avec Gloria était publique. Les hommes du coin de la rue, tels un chœur de tragédie grecque antique, la regardaient évoluer, l’analysaient et la commentaient. Ils voyaient – ou parlaient comme s’ils voyaient – en Sea Cat et Gloria, l’utilisateur et l’utilisée. Sea Cat étant une sorte de M. Tout-le-monde du coin de la rue à l’affût de la Bonne prise, qui la trouve puis, immanquablement la perd. Sea Cat prenait soin d’entretenir cette image au sujet de Gloria et lui.

29 Sea Cat rencontra Gloria en juillet 1962 dans un centre de loisirs et de spectacles dans le Maryland voisin. Gloria trouva Sea Cat à son goût et ils commencèrent à sortir ensemble. Gloria était une veuve râblée et de petite taille au visage agréable. Son mari était décédé l’année précédente, et Gloria, qui était la bénéficiaire de son assurance-vie, avait également hérité pour moitié des investissements qu’il avait effectués dans de nombreuses entreprises commerciales de faible envergure mais lucratives. Elle possédait

deux voitures et une villa secondaire au bord de la mer dans le Maryland.

30 Deux semaines après leur première rencontre, Sea Cat et Gloria étaient devenus des amis proches. Ils s'étaient rendus à de nombreuses soirées ensemble et avaient passé un dimanche dans la maison du bord de mer. Sea Cat s'était vu accorder l'usage de la Bonerville décapotable. Sea Cat annonça, et il reçut l'agrément de tous les hommes du coin de la rue, qu'il « avait réussi ». Sea Cat ne cacha pas le fait que, dans leur relation, c'était Gloria qui menait la barque. Il expliqua que « c'est [cette relation] un gros truc » pour lui et qu'il ne voulait pas la mettre en péril de quelque façon que ce soit. Il dit qu'il lui laissait toute initiative.

31 Au fil de l'été, Gloria et lui se rapprochèrent et Sea Cat se montra de moins en moins au coin de la rue. Gloria vint une fois au *Carry-out* avec Sea Cat, et une ou deux fois, Stanton ou l'un des hommes du coin de la rue alla avec eux dans la villa au bord de la mer pour passer la journée. Mais, c'était principalement Sea Cat qui était aspiré dans le cercle social de Gloria et Sea Cat ne gardait plus que des liens sporadiques avec le *Carry-out*.

32 Vers la fin de l'année, Sea Cat avait déménagé dans un appartement modeste mais neuf situé à environ cinq pâtés d'immeuble du *Carry-out*. Gloria l'avait meublé et payait le loyer. En février de l'année suivante, le fils aîné de Sea Cat mourut. Sa femme et ses enfants, ainsi que ses parents avaient emménagé à Detroit. Gloria donna à Sea Cat l'argent nécessaire pour s'y rendre et couvrir les dépenses liées à l'enterrement.

33 Selon Sea Cat, lors de l'une de ses rares apparitions au coin de la rue, tout allait bien. Mais en mars et avril, la rumeur courut qu'il « était en train de tout gâcher ». Richard dit qu'il avait vu Sea Cat avec une autre femme au Checkerboard Lounge. Stanton dit qu'il avait

entendu dire que Sea Cat avait abîmé la voiture de Gloria alors qu'il faisait un tour avec une autre femme et que « Gloria n'en pouvait plus de ces conneries ». Les hommes du coin de la rue hochèrent la tête. Certains dirent que Sea Cat ne pouvait se passer de femmes. D'autres dirent que c'était un sacré abruti de laisser les femmes « se mettre entre lui et une Bonne prise ». En mai, Gloria demanda une pause. Elle reprit sa voiture et Sea Cat fut contraint de laisser l'appartement et les meubles. Lorsque les hommes du coin de la rue l'apprirent, ils haussèrent les épaules. « Je savais que ça arriverait », dirent certains. « Il fallait que ça arrive », dirent les autres.

34 Peu de temps après, Sea Cat fit une apparition à une soirée donnée par un des hommes du coin de la rue. Au milieu des rires et des cris des compagnons de boisson, il faisait clairement preuve de réserve et de dénigrement à son propre égard. Lorsqu'il se décida à parler, il le fit d'une voix faible et sans excitation.

> « J'ai réussi et j'ai tout fichu en l'air. J'ai tout fichu en l'air. Cette femme, je l'aimais vraiment. Elle m'a donné tout ce qu'elle avait. Pas l'argent, c'est pas de ça dont je parle. Elle avait l'habitude de dire que quand une femme donnait son corps à un homme elle lui donnait tout ce qu'elle pouvait lui donner. Je l'aimais vraiment et elle m'aimait aussi. »

35 Durant les semaines qui suivirent, Sea Cat eut le plus grand mal à se ressaisir. Devant ses supplications de désespoir, Gloria accepta finalement de le revoir. Sea Cat espérait que cela lui permettrait de se réconcilier avec elle. Mais, Sea Cat, devenu un amant blessé et non payé en retour, gâcha tout en la giflant pour des raisons qu'il ne comprenait pas lui-même, que ce soit sur le moment ou *a posteriori*. À présent, c'était bel et bien fini entre eux. Il était clair aux yeux de tous que, quel que soit l'opportunisme dont Sea Cat avait pu faire preuve en manipulant la relation à ses débuts, il en pleurait la perte plus pour les émotions que cela représentait que pour l'argent. Il avait été amant tout autant qu'utilisateur, et peut-être même plus.

NOTES DE BAS DE PAGE

1. On trouve également ce type d'exploitation chez les personnes des classes populaires du district de Londres où « il y a une forte dimension d'exploitation dans la "relation amoureuse", du moins pour ce qui est de l'homme [...]. Le garçon peut être ouvertement un exploiteur, pas seulement en ce qui concerne la relation sexuelle qu'il lui est possible d'avoir avec une fille, mais aussi en ce qui concerne ce qu'il peut obtenir d'elle d'un point de vue financier » (Josephine Klein, *Samples from English Cultures*, vol. I, p. 39).

2. Toutes choses égales par ailleurs, plus une femme ressemblait à une femme blanche, plus elle était jugée attirante à la fois par les hommes et par les femmes. Le critère majeur était une « belle pilosité » (des cheveux à la fois longs et souples) et une peau claire. Normalement, une « belle pilosité » renvoyait aux seuls cheveux, mais de nombreux hommes indiquaient également qu'ils préféraient les femmes qui avaient du duvet sur les côtés du visage et les jambes poilues. Dans un cas, l'un des hommes expliqua qu'il était fortement attiré par une femme, remarquant qu'elle avait « des poils sur tout le buste ». Cependant, bien que considérées comme plus attirantes que leurs sœurs plus sombres de peau, il convenait d'éviter les femmes à la peau claire, sauf en tant que partenaire pour quelques heures ou pour une nuit. À l'exception notable de Sea Cat, les hommes avaient tous peur des femmes dont la couleur de peau était visiblement plus claire que celle des femmes qu'ils avaient l'habitude de croiser dans la rue. La raison qu'ils fournissaient était simple et directe : « Une femme à la peau claire se retournera contre toi. » Sweets s'exprima avec émotion sur le sujet. Parlant de la femme avec laquelle il venait juste de rompre, il dit que, bien qu'ils aient vécu ensemble pendant quelques semaines, il ne l'avait jamais considérée comme sa femme parce qu'elle « était une fille à la peau claire ». Cela l'empêchait même de l'aimer. Un jour, comme il avait prédit qu'elle le ferait, elle s'est retournée contre lui et l'a traité « de tous les noms » (c'est-à-dire « Nègre », « [quelque chose] noir » et autres insultes racistes). « Je lui ai mis mon poing dans la figure. Maintenant, elle vit avec un ami à moi et elle dit que ça va. Il sait pas qu'elle s'est retournée contre moi et m'a traité de tous ces noms. Mais il finira par le savoir. Elles disent toutes ces conneries si elles sont assez énervées. Et elles finissent toutes par s'énerver. Les autres étaient globalement d'accord avec Sweets. La seule différence étant que certains reconnaissaient qu'il pouvait y avoir des exceptions. Tally, Richard et moi-même venions juste de sortir d'un bar à bière et je dis que la fille qui nous avait servis était une belle femme. Tally dit : « Elle est pas mal, mais trop claire pour moi. » Je demandais si toutes les femmes à la peau claire se retournent contre les hommes. « Ben, peut-être pas toutes, mais

huit sur dix le feront. Tu te disputes avec elles et elles commencent à dire des conneries, elles te traitent de tous les noms, et tu te retrouves au poste de police sans même t'en rendre compte. Flora [une femme à la peau particulièrement noire], voilà le genre de fille que j'aime. – Ouais, dit Richard, tu te disputes avec une fille comme Flora et elle ne dévie pas du sujet. (C'est-à-dire que parce que Flora à la peau très noire, elle ne peut pas avoir recours à des insultes racistes et doit s'en tenir au cœur du sujet.)

3. Dans de larges mesures, l'âge réel ou relatif d'une femme ne semble pas être un facteur crucial dans l'évaluation de sa capacité à être une partenaire sexuelle. Les partenaires sexuels sont, en gros, de la même génération, mais cela n'est en aucun cas une règle. Un même homme peut être simultanément attiré par une fille d'une quinzaine d'années et une femme âgée de la quarantaine. C'est ce que prouve le fait que la mère d'un des enfants de Tally était une adolescente et que la mère d'un autre de ses enfants avait la quarantaine et était elle-même grand-mère. À l'inverse, on peut également trouver un jeune homme tout juste âgé de 20 ans et un homme âgé de la quarantaine rivalisant pour obtenir les faveurs d'une femme âgée disons de 20 ou 30 ans. Les actes et les attitudes changent grandement d'un individu à l'autre. Tally soutenait que « l'homme préfère en général les plus âgées » (à savoir, une femme plus âgée que lui-même) et il mettait souvent ses dires en pratique. Pour sa part, Richard, nonobstant son « ça ne me gênerait pas qu'elle ait 60 ans », a « laissé tomber » une femme d'environ 30 ans, et a ainsi également renoncé au plaisir de son véhicule parce qu'« elle était trop vieille. Je préfère la chair tendre ».

4. L'exploitation sexuelle des femmes ne renvoie pas aux pratiques sexuelles. Les pratiques hétérosexuelles des hommes du coin de la rue sont totalement compatibles avec l'observation que « les tabous [des classes populaires] rejettent [...] tout ce qui se substitue au coït simple et direct [...]. [Tout ce qui se substitue à l'acte sexuel] est considéré comme une perversion [...] » (Kinsey, Pomeroy et Martin, « Social Level and Sexual Outlet », p. 305). Les relations anales et orales, par exemple, sont considérées comme relevant uniquement de pratiques homosexuelles. Même les étiquettes ou les termes renvoyant à la pratique du cunnilingus – si souvent utilisés par les employés et les ouvriers de sexe masculin comme termes exprimant le mépris ou les plaisanteries entre copains – ne sont que très rarement utilisés. L'une des quelques conversations qui touchaient au sujet suggère nettement que de telles pratiques portent clairement atteinte à la relation hétérosexuelle. Nombre d'entre nous se tenaient dans le hall, en train de boire. Nous pouvions entendre une dispute entre un homme et une femme à l'étage. Le sujet en vint à la violence entre un homme et sa femme. Stanton rapporta une histoire concernant une femme qui était sans cesse maltraitée par son mari. Celui-ci dormait avec un pistolet sous son oreiller. Une nuit, l'homme rentra saoul et obligea sa femme à accomplir un acte « non naturel ». Lorsqu'il s'endormit, elle prit dans la cuisine une hache à double tranchant, la tint au-dessus de sa tête, ferma les yeux et lui enfonça la hache dans le front. Elle quitta la maison en courant et en hurlant et raconta l'histoire aux gens de la ville. « Elle n'a jamais été devant le tribunal, dit Stanton, en

conclusion. Ils ne l'ont même pas poursuivie en justice. » Tonk, Boley et tous les autres reconnurent que justice avait été faite.

5. Une référence à la règle d'« un homme à la maison » en vigueur à Washington et qui fait que la présence d'un homme en mesure de travailler dans le foyer exclue les femmes du droit à l'*Aid for Dependent Children*. Ce paternalisme grotesque était mis en pratique par des enquêteurs spécialisés qui faisaient des visites inopinées – à n'importe quelle heure du jour et de la nuit – à la recherche de preuves de la présence « d'un homme à la maison ». C'est ainsi que l'on se défaisait des « tricheurs » à savoir, les enfants non méritants dont la mère demandait encore de l'amour et du sexe alors même qu'elle venait de recevoir un chèque du *Departement of Welfare*.

6. Voir p. 117 *sqq*. pour un compte rendu plus détaillé des relations de Tally et Emma Lou.

7. Les discours sur les pratiques sexuelles ainsi que les pratiques sexuelles elles-mêmes révèlent une réserve et un esprit délicat. Dans les conversations générales ordinaires, les mots courts et brutaux, qui réfèrent couramment au coït et aux parties génitales, sont utilisés facilement et sans retenue. Mais lorsque le sujet est le sexe et que la discussion porte plus précisément sur soi-même ou sur son partenaire sexuel, le langage devient moins direct et les phrases du style « j'ai vraiment bourré un bon coup hier soir » ont tendance à remplacer les qualificatifs plus spécifiques et plus significatifs pour parler de l'acte sexuel. En général, les individus évitent de regarder le sexe de près, un peu comme s'il s'agissait des yeux de la Méduse et que ceci ne pouvait être observé directement. Les techniques standards officiellement reconnues pour regarder le sexe en face, comme le recours à l'humour ou à l'obscénité, sont faibles ou peu usitées. Les blagues salaces sont rares et on remarque l'absence d'images pornographiques.

8. Bien que le fait d'être « bien » soit peut-être la qualité la plus enviable chez une femme, c'est une qualité faiblement définie et qui varie en fonction du point de vue de chaque homme. Dire qu'une femme est bien peut, dans certains contextes, faire directement référence à son aspect sexy ou à un autre attribut particulier, comme le fait qu'elle ait un bon emploi ou d'autres revenus. Le plus souvent, cependant, lorsqu'un homme dit « elle est vraiment bien », il veut dire qu'il apprécie sa personne dans son entier. « Bien » devient alors une sorte un concentré des qualités personnelles, morales, sociales et esthétiques de cette femme. Il n'y a, bien sûr, aucun consensus total sur qui est ou n'est pas bien et même l'opinion d'un homme peut changer avec le temps au fur et à mesure qu'il connaît une femme donnée ou que sa relation avec elle évolue. Il existe, cependant, des normes assez larges et objectives auxquelles les hommes adhèrent. Ils accordent une grande importance à l'apparence physique et vestimentaire d'une femme. Une femme bien ne s'habille pas de « guenilles », et ne se montre pas non plus en public décoiffée et débraillée. Elle garde son corps, ses enfants, si elle en a, et l'endroit où elle vit propres et nets. C'est une femme qui gagne consciencieusement son salaire, une femme d'intérieur ou les deux, une femme qui ne ressemble en aucun cas à ces femmes qui paressent en peignoir toute la journée, le lit

défait, les enfants sales et hirsutes, attendant que son homme lui apporte un peu d'argent ou que le postier lui donne son chèque d'allocations. Ses valeurs morales traduisent son honnêteté et sa décence foncières. Elle ne dit pas une chose devant vous et une autre dans votre dos. Elle ne change pas sans arrêt de partenaire sexuel et bien qu'elle ne soit pas toujours totalement fidèle à son mari ou à son petit ami, elle « le trompe discrètement », avec des personnes bien choisies et seulement, en général, si on l'a incitée, comme, par exemple, si elle est maltraitée ou qu'on la « cocufie » régulièrement en public. Honnêteté signifie également simple honnêteté à l'égard des biens personnels. Elle ne vole pas. Dans ses relations sociales, la femme bien fait montre de générosité d'esprit. Elle est amicale, accessible, tolérante, ouverte et a des manières simples. Quel que soit son style ou ses « façons de faire », il est agréable d'être avec elle.

9. Si l'on adopte le point de vue des classes moyennes, on s'attendrait à ce que l'homme protège la fille « bien » de la possibilité d'être enceinte et qu'il laisse la fille qui n'est « pas bien » prendre ce risque. Derrière cette attitude, on trouve le mépris de la classe moyenne pour la fille « pas bien » (appartenant aux classes populaires ?) à qui l'on demande de se débrouiller seule même si elle porte un enfant. L'éthique de Sea Cat est d'une nature assez différente. Reconnaissant la responsabilité qu'il a de devoir « aider » toute femme à qui il fait porter un enfant, il évite de devoir établir une relation continue et de soutien avec la fille qui n'est « pas bien » et utilise pour cela des préservatifs. Nul besoin pressant d'utiliser des méthodes contraceptives avec la fille « bien » puisqu'il ne répugne pas entretenir avec elle le type de relation continue qu'impliquerait une grossesse.

Chapitre V. Amis et réseaux

p. 107-127

1 Davantage, peut-être que la plupart des mondes sociaux, le monde des hommes du coin de la rue tire sa forme et sa couleur de la structure et du caractère des relations en face-à-face qu'entretiennent les personnes qui y vivent. Dans la plupart des sections de la société, les individus consacrent une grande partie de leur énergie, de leurs préoccupations et de leur temps aux progrès personnels, à l'évolution de la carrière et de l'emploi, aux activités familiales et de groupe, aux pratiques culturelles et religieuses ou, même de façon éloignée, aux questions sociales et politiques d'ordre général. À l'inverse, dans le monde du coin de la rue, ces ressources sont consacrées presque entièrement à la construction et au maintien des relations personnelles.

2 Au coin de la rue, chaque homme dispose de son propre réseau de relations personnelles et chaque réseau définit les membres de sa communauté personnelle [1]. La communauté personnelle d'un individu n'est alors pas une zone délimitée, mais plutôt un ensemble de relations entre différents hommes et entre hommes et femmes, ensemble qui forme une toile d'araignée et au sein de laquelle il est attaché de manière sélective à un nombre défini de personnes différentes. Chaque personne de la toile dispose, de même, de son propre réseau personnel [2].

3 En bordure de ce réseau, on trouve les personnes avec lesquelles l'homme du coin de la rue a une relation neutre, comme, par exemple, avec des habitants qu'il « voit dans le coin », mais qu'il ne connaît pas sauf quand il s'agit de les saluer de la tête ou de dire « salut » en se croisant dans la rue. Ces relations se limitent à la simple reconnaissance. En bordure, on trouve également les hommes et les femmes, y compris d'anciens amis ou connaissances, qu'il n'aime pas ou qu'il craint ou réciproquement. L'évitement caractérise fréquemment ces relations, et ce, alors même que les parties prenantes restent grandement visibles l'une pour l'autre.

4 Vers le centre, on trouve les personnes qu'il connaît et aime le plus, celles avec lesquelles il est « super proche » : ses « copains de marche » (*walking buddies*), ses « bons » ou « meilleurs » amis, ses petites amies et parfois des parents réels ou putatifs. Ce sont les personnes avec lesquelles il se trouve, presque tous les jours, en face-à-face et vers lesquels il se tourne en cas d'urgence, de besoin de réconfort ou d'aide en période de nécessité ou de crise. Au nom de l'amitié, il leur fournit et reçoit de leur part des biens et des services, tout en affichant clairement qu'il ne tient pas les comptes. Il a l'habitude de les solliciter et ils le sollicitent. Ils répondent à son besoin d'être avec d'autres personnes comme lui, et d'être reconnu comme une personne distincte avec sa propre personnalité. En retour, il leur rend la pareille. Ils constituent à la fois son public et ses partenaires de jeu.

5 Quand il est éveillé et ne travaille pas, c'est avec ces hommes et ces femmes qu'il passe le temps à boire, danser, avoir des relations sexuelles, à faire l'idiot ou à jouer les sages. C'est avec eux qu'il passe son temps au *Carry-out* ou au coin de la rue à parler de tout et de rien, d'épistémologie ou de Cassius Clay, de la nature des chiffres ou

de la manière dont il aurait pu « y arriver » s'il avait eu un emploi stable et sans chômage qui lui aurait rapporté 60 $ la semaine.

6 Ces relations représentent une part si importante de sa vie quotidienne qu'il semble ne pas y avoir de vie sans elles. Le vieux M. Jenkins est sorti de son lit de malade pour venir s'asseoir, pendant deux bonnes heures, sur une caisse de Coca-Cola dans le *Carry-out*. « J'peux pas rester à la maison et jouer le mourant, dit-il, il faut que je me lève et que je vois mes amis. »

7 L'amitié est parfois ancrée dans les relations parentales, parfois dans des associations de longue durée qui remontent à l'enfance. D'autres relations amicales étroites sont nées localement, au sein même du monde du coin de la rue plutôt qu'apportées de l'extérieur par d'autres hommes. De tels liens d'amitié se construisent sur des relations de voisinage ou de travail ou parce que l'on a partagé une expérience, un événement ou une situation qui rapproche plus particulièrement les gens.

8 En général, les relations amicales étroites ont tendance à se développer à partir de l'association avec des personnes qui appartiennent déjà au réseau personnel de connaissances : les proches, les hommes et les femmes qui vivent dans le quartier et passent le plus clair de leur temps dans la rue ou dans les lieux publics, et les collègues de travail. Le résultat est que l'homme du coin de la rue, peut-être plus encore que d'autres hommes dans la société, à tendance à recourir toujours aux mêmes personnes : l'un de ses parents peut devenir son ami, son voisin et son collègue, ou un ami, un collègue et parent peut devenir son voisin. Regarder certaines de ces relations personnelles permet d'illustrer, d'une part, les différents enchaînements qui font l'amitié et le caractère bidirectionnel de celle-ci ainsi que, d'autre part, les relations de parenté, de voisinage et de travail.

9 Lorsque Tonk et Pearl se sont mariés et ont pris un appartement près du *Carry-out*, le frère de Pearl, Boley est venu vivre avec eux. Plus tard, J. R., le neveu de Pearl a quitté leur ville natale en Caroline du Nord et s'est également installé chez eux. J. R. s'est joint à Tonk et Boley au coin de la rue et lorsque Earl fit part à Tonk de certaines possibilités d'emploi sur son lieu de travail, Tonk emmena J. R. avec lui. Ces trois hommes étaient parents, partageaient le même lieu de résidence, traînaient ensemble au coin de la rue, et deux d'entre eux étaient collègues de travail, du moins pendant un temps.

10 Preston était l'oncle de Clarence. Ils vivaient à un pâté d'immeuble l'un de l'autre et à deux pâtés du *Carry-out*. Clarence travaillait sur un chantier et trouva, plus tard, un emploi pour Preston au même endroit. Tally, Wee Tom et Budder travaillaient aussi sur le même chantier. Les cinq hommes rentraient souvent ensemble du travail et, en chemin, avaient coutume de partager une bouteille. Le vendredi après-midi, ils continuaient de boire ensemble pendant environ une ou deux heures après avoir rejoint le coin de la rue. Tally faisait référence aux quatre autres hommes en parlant de ses « copains de boisson » (*drinking buddies*).

11 Tally avait rencontré Wee Tom au travail. Par le biais de Tally, Wee Tom s'est joint à eux pour faire le trajet, a commencé à traîner autour du *Carry-out* et a également fini par venir habiter dans le voisinage. Budder était le dernier à avoir rejoint le groupe sur le chantier. Il connaissait Preston et Clarence depuis toujours, mais pas très bien. Il avait d'abord connu Tally en tant que voisin. Ils devinrent amis grâce aux visites que Tally rendait à la fille qui vivait avec Budder, sa concubine et les enfants de celle-ci. Lorsque Tally emmena Budder sur le chantier avec lui, Budder devint un collègue de travail ainsi qu'un copain de boisson. Ainsi, au sein du réseau de Tally, Wee Tom commença comme collègue de travail, devint un

copain de boisson, un voisin et pour finir, un ami proche. Budder passa de voisin et ami à collègue de travail. Sans que cela n'ait de lien avec la direction dans laquelle se développe la relation, il importe de noter que la relation amicale se trouve renforcée par la confluence des relations de travail, et tout particulièrement des relations de voisinage, avec l'amitié.

12 L'un des aspects les plus surprenants de ces chevauchements de relations est l'usage de la parenté comme modèle de la relation amicale. La plupart des hommes et des femmes du coin de la rue n'ont pas de lien de parenté les uns avec les autres et seul un petit nombre d'entre eux a de la famille dans les environs proches. Cependant, la construction de relations de parenté est fréquemment utilisée afin d'expliquer, de justifier ou même de valider une relation amicale. On peut, dans l'un ou l'autre sens, passer de la sorte de l'amitié à la parenté. On peut commencer par la relation de parenté, comme l'ont fait, par exemple, Preston et Clarence ou Boley et Tonk et construire une amitié à partir de là, ou, inversement, commencer par une amitié et construire une relation de parenté.

13 La forme la plus commune de relation de pseudo-parenté entre deux hommes est ce que l'on connaît sous l'expression « passer pour frères » (*going for brothers*). Cela signifie simplement que deux hommes s'entendent pour se présenter comme des frères vis-à-vis de l'extérieur et se comporter comme tels l'un vis-à-vis de l'autre. Il semble que passer pour frères soit une forme particulière d'amitié dans laquelle on déclare publiquement que les revendications, obligations, attentes et loyautés communément associées à l'amitié sont portées à leur degré le plus élevé.

14 Sea Cat et Arthur passaient pour frères. La chambre de Sea Cat était le foyer d'Arthur, si tant est qu'il en ait eu un. Il y gardait ses quelques vêtements et autres effets personnels et avait affiché des

photos de ses petites amies sur le buffet de Sea Cat (annotées « bises » ou « grosses bises »). Sea Cat et Arthur s'échangeaient leurs vêtements, et étaient ensemble quand cela leur était possible ou que cela les arrangeait. Même lorsqu'ils n'étaient pas ensemble, ils avaient chacun une idée claire de l'endroit où l'autre se trouvait ou s'était trouvé et quand il reviendrait. Il semble qu'ils préféraient, en général, sortir avec des femmes qui étaient amies. Durant environ un mois, ils sortirent avec deux sœurs.

15 Sea Cat travaillait régulièrement. Arthur ne travaillait que ponctuellement et parfois pas du tout pendant de longues périodes. Très peu solvable, Arthur essayait parfois d'emprunter de l'argent auprès des hommes du coin de la rue en disant que le prêteur pouvait s'en remettre à son « frère » pour le remboursement. Lorsque Sea Cat trouva en Gloria « une bonne prise » et que celle-ci l'installa dans un appartement et lui fournit une voiture [3], Arthur partagea la bonne fortune de son ami. Au coin de la rue ou chez Sea Cat, ils riaient et chahutaient, visiblement satisfaits d'être ensemble. Jouant à se battre ou à se moquer l'un de l'autre, ils se maudissaient et s'insultaient, et prenaient des libertés que seuls des amis proches s'autorisent ou tolèrent [4].

16 Quelques-uns des hommes du coin de la rue savaient que Sea Cat et Arthur n'avaient, en fait, aucun lien de parenté. Certains savaient qu'ils n'étaient pas frères, mais pensaient qu'ils avaient un lien de parenté quelconque. D'autres prenaient leur revendication à être frères pour argent comptant. Même ceux qui savaient qu'ils ne faisaient que passer pour frères, acceptaient, cependant, cette preuve que leur relation d'amitié avait quelque chose de particulier. En principe, seuls ceux qui sont les plus importants au sein d'un réseau personnel sont à même de faire la distinction entre des relations de parenté réelles ou simulées. En particulier parce que la

question de savoir si des hommes sont réellement frères ou s'ils passent seulement pour des frères n'est pas vraiment pertinente. Ce que les gens veulent savoir dans leurs interactions avec les deux hommes c'est que ceux-ci disent qu'ils sont frères et non s'ils le sont vraiment ou pas.

17 Le cas de Richard et Leroy fait clairement ressortir la réalité sociale des liens de pseudo-parenté entre ceux qui « passent pour des frères ». Richard et Leroy passaient pour frères depuis environ trois mois lorsque Leroy se trouva mêlé à une bagarre entre des adolescents et de jeunes adultes. Souffrant de graves blessures internes, Leroy fut hospitalisé pendant plus d'un mois. Une semaine après la bagarre, Richard et l'un des adolescents qui avait passé Leroy à tabac, et avec qui Leroy et lui avaient eu des relations amicales, se battirent à propos de quelque chose qui les concernait, mais qui n'avait rien à voir avec Leroy. Richard tua l'adolescent. Informée par les amis du jeune garçon tué, ainsi que par sa famille et d'autres personnes des environs, la police arrêta immédiatement Richard. Il fut inculpé du meurtre au premier degré avec préméditation de celui qui avait tabassé « son frère ». Lorsqu'il fut prouvé que Leroy et Richard n'avaient aucun lien de parenté, l'inculpation fut abandonnée au profit de celle de meurtre au second degré. Les amis et les parents du garçon tué étaient outrés et perplexes. Il ne faisait aucun doute pour eux, comme pour certains des amis de Leroy et Richard, qu'il s'agissait d'un homicide prémédité. Richard et Leroy ne passaient-ils pas pour frères ? Leroy n'avait-il pas été sévèrement battu par ce même garçon à peine huit jours auparavant ?

18 On invoque aussi parfois des liens de pseudo-parenté dans les relations homme-femme. Stoopy rencontra pour la première fois Lucille en Virginie, dans la cuisine d'un club d'officiers où tous deux

travaillaient. Ils devinrent amis et plus tard, lorsque Lucille chercha un endroit où elle et son fils adolescent pourraient vivre, Stoopy lui parla d'un lieu à proximité du *Carry-out*. Lucille vint s'y installer. Voisins et collègues de travail, Stoopy et Lucille renforcèrent leur amitié et ils « passèrent pour cousins ». Stoopy et Lucille se voyaient beaucoup. Ils faisaient souvent ensemble le trajet entre chez eux et leur travail. Ils s'empruntaient de l'argent et se rendaient régulièrement dans la maison de l'un ou l'autre sans plus de formalité. Lors d'une de ses visites du samedi matin, Lucille fit la connaissance de la femme de Stoopy. Stoopy et le fils de Lucille avaient manifestement beaucoup d'affection l'un pour l'autre, une affection comparable à celle entre oncle et neveu [5].

19 À aucun moment, il n'y eut dans leur relation le moindre indice qu'ils aient pu avoir des liens sentimentaux ou sexuels. Il semble que « passer pour cousins » serve principalement ce but. C'est une façon de dire « moi et cet [te] homme [femme] nous sommes bons amis, mais non amants ». Compte tenu du tabou qui pèse sur le mariage entre cousins [6], passer pour cousins permet à un homme et à une femme qui n'ont pas de liens de parenté d'entretenir une relation d'étroite amitié sans que cela ne porte jamais préjudice à leur statut sentimental ou sexuel. C'est un démenti public à tout contenu romantique ou sexuel dans des relations étroites d'amitié entre deux sexes.

20 Lorsque l'on compare Stoopy et Lucille avec Tally et Velma, l'utilité sociale de passer pour cousins est évidente. Tally et Velma étaient bons amis, mais contrairement à Stoopy et Lucille ils ne passaient pas pour cousins [7]. En de nombreuses occasions, Tally et Velma prirent part à des soirées où ils se rendirent à quatre, chacun avec son partenaire. À ce moment-là, Tally parlait fréquemment de son amitié avec Velma, soulignant qu'il avait souvent dormi chez elle,

mais qu'il n'avait « jamais posé la main sur elle ». Il traînait ensuite les auditeurs sceptiques et même les indifférents jusqu'à Velma qui confirmait la description qu'il venait de faire de leur relation.

21 À l'inverse, Stoopy et Lucille ne ressentaient pas le besoin de prouver que leur relation n'était pas de nature sexuelle. La question ne se posait jamais. Ils passaient pour cousins et cela suffisait.

22 On invoque parfois la pseudo-parenté de façon plus désinvolte, afin, apparemment, de rendre plus nette et plus structurée une relation assez floue. On entend de temps à autre qu'« il dit juste que c'est sa sœur », ou qu'« ils passent simplement pour frère et sœur ». Tel était le cas de Stanton dont la fille vivait avec une femme mariée que tout le monde, y compris Stanton, appelait sa sœur. Stanton « il l'appelle simplement sa sœur ». Parce qu'elle s'occupait de l'enfant de Stanton, cette femme faisait ce que font parfois les sœurs. Franchir l'étape qui consiste à apposer l'étiquette « sœur » à quelqu'un remplissant déjà une fonction qui semble étroitement liée à cette étiquette est chose facile. Cela rendait particulière une relation floue. Elle s'en trouvait simplifiée et cela réduisait le besoin d'explication. Cela peut également avoir servi à décourager les soupçons publics sur la nature de la relation. De ce point de vue, passer pour cousins aurait peut-être eu la même utilité. Dans le fait de passer pour frères, ce qui importait c'était que Stanton et cette femme « s'appellent » ainsi et non qu'ils soient vraiment frère et sœur. On est en droit de supposer que le mari de la femme, savait qu'ils n'avaient aucun lien de parenté. Mais puisque Stanton et cette femme s'appelaient frère et sœur, cela ne menaçait en rien les intérêts directs du mari et son statut public. Ceci état valable même lorsque Stanton se rendait dans la maison de celui-ci en son absence.

23 La plupart des amitiés naissent donc de la proximité, de relations ou de situations dans lesquelles les individus sont quotidiennement en

présence les uns des autres, et en face-à-face. Ces amitiés sont nourries et entretenues par un échange d'argent, de biens, de services et de soutien affectif. La demande de petits prêts allant d'un à deux cents jusqu'à deux ou trois dollars est constante et prolongée. Leroy surveille les enfants de Malvina pendant qu'elle s'absente pour prendre un verre avec une amie. Tonk et Stanton aident Budder à mettre le vieux réfrigérateur qu'il vient d'acheter dans son appartement. Robert passe la soirée à expliquer à Richard comment acheter une maison. Preston prête quarante cents à Stoopy afin qu'il puisse prendre le bus pour aller travailler. Pearl et Tonk offrent une petite fête et pourvoient à presque toute la nourriture et les boissons. Lorsque Bernice quitte Stanton, Leroy le console en lui racontant que Charlene lui fait tout le temps la même chose, mais qu'elle revient toujours. Leroy emprunte un peu de lait pour le bébé de Richard et Shirley. Sara donne trois dollars à Earl pour qu'il retire ses vêtements de chez le teinturier. Sea Cat et Stoopy trouvent Sweets blessé et inconscient sur le trottoir, le portent jusque chez lui et le couchent dans son lit. Tonk et Richard se rendent au commissariat de police pour verser cinq dollars afin de payer la caution de Tally. Clarence revient de l'enterrement de son père. Dans cette épreuve, Tally et Preston ne l'ont pas quitté afin de, tantôt le maîtriser, tantôt le réconforter du mieux qu'ils pouvaient. De retour chez Nancy, Clarence entretient sa douleur par le silence et le refus de participer. Tally ne cesse de l'inciter à ce qu'il « lui montre qu'il est un homme, hein bébé », mais Clarence refuse d'un signe de la tête. Tally poursuit ses tentatives. Finalement, Clarence prend le verre qu'il lui tendait et abandonne son statut d'endeuillé en dansant avec Nancy. Tally rit de plaisir à son habileté. « Ça va maintenant ? » demande-t-il. Clarence lui sourit en retour. Oui, tout va bien maintenant.

24 Chaque personne joue, de la sorte, un rôle important en aidant et en étant aidée par ceux qui font partie de son réseau personnel. Dans la mesure où la coopération entre amis est en grande partie centrée sur les nécessités de la vie quotidienne, les amis sont particulièrement importants dans le sentiment de sécurité physique et émotionnelle que chacun développe. Plus l'homme du coin de la rue a d'amis ou plus il croit en avoir, et plus il entretient ses amitiés, plus grand est le respect qu'il a pour lui-même et qu'il pense que les autres ont pour lui.

25 Sa quête de sécurité et de respect de soi le conduit à romancer la vision qu'il a de ses amis et de ses amitiés. Il veut voir des amis dans ses connaissances et plus encore des amis avec lesquels il est « super proche » (*up tight*), un « copain de marche » (*walking buddy*), « meilleur ami » ou même frère. Il préfère voir dans la circulation d'argent, de biens, de services et de soutien affectif un flux libre émanant de la fidélité et de la générosité et répondant à des besoins plutôt qu'un échange réciproque solidement attaché à une contrepartie. Il veut croire que ses amitiés remontent à un lointain passé et ne prendront jamais fin, qu'il connaît ses amis de façon intime et réciproquement, qu'ils peuvent implicitement se faire confiance et que la loyauté de l'un envers l'autre est presque sans limite. Il veut croire qu'il est Pythias et que les autres sont Damon [8].

26 « Wee Tom est mon meilleur ami », dit Tally, deux mois après l'avoir rencontré. Il mit, ensuite, sa main sur l'épaule de Wee Tom. « Lui et moi, on est super proches. Rien de ce que je possède n'est trop bon pour lui. » Wee Tom dit qu'il en était de même pour lui.

27 Lorsqu'Arthur fut tué d'une balle tirée par le commerçant qu'il essayait de voler, Richard dit que ce dernier avait signé son arrêt de mort. Arthur était l'ami de Richard et ni lui ni les autres amis d'Arthur ne laisseraient la mort de leur copain impunie. Shirley dit

que l'homme avait tué Arthur pour se défendre, qu'Arthur avait eu tort et qu'il fallait penser aux conséquences que cette vengeance aurait pour Richard, elle-même et les enfants, mais Richard l'ignora d'un haussement d'épaule. « Je ne peux pas te détailler plus. Tu ne comprends pas [comment ça marche entre amis]. »

28 Leroy disait que lui et les autres locataires ne payaient pas un prix fixe pour la location. Chacun se contentait de donner ce qu'il pouvait quand il le pouvait. Ils étaient tous amis, tu sais, et c'était, oh, tellement informel. Chacun donne en fonction de ses capacités et chacun en fonction de ses besoins.

29 Mais Tally et Wee Tom avaient des choses qui étaient « trop belles » pour l'autre et leur amitié s'érodait à force de disputes au sujet de l'argent [9] ainsi qu'à cause de tout un ensemble d'autres choses, y compris la priorité des relations amicales sur la relation mari et femme [10].

30 Richard, qui ne se rendit pas à l'enterrement d'Arthur [11], ne fit plus jamais allusion au fait de venger la mort de son ami, même quand Arthur était le sujet de discussions.

31 Quant à l'affirmation de Leroy selon laquelle Malvina et les autres formaient une seule et grande famille, partageant un seul foyer, une seule marmite, le fait est que chaque personne ou chaque couple achetait sa propre nourriture et la conservait sous clef dans l'un des quatre réfrigérateurs du sous-sol. Chacun avait le droit d'utiliser les toilettes situées au premier étage, la cuisine et les quelques marmites, casseroles et plats sales qui se trouvaient dans l'évier ou sur l'égouttoir, mais il n'y avait rien d'autre en commun. De plus, chacun tenait mentalement ses comptes, pas seulement pour le loyer, mais aussi pour les échanges formels. Aucune somme n'était arrondie au cent inférieur. Voici comment Leroy reconstruisit, lors d'un entretien enregistré, les événements qui ont conduit à ce qu'il

rompe avec Malvina et les autres locataires [12]. Charlene avait transmis à Leroy le fait que Malvina lui avait dit qu'elle voulait l'argent qu'il lui devait pour le loyer et les autres dépenses :

> « Donc, quand j'ai été payé, je suis descendu la voir. J'ai dit : "Malvina, voilà tes 12,95 $..." J'ai dit : "Je veux que tu me donnes 1,50 $ pour la coupe de cheveux, deux autres dollars pour l'argent que je t'ai donné pour acheter l'alcool et 1,75 $ pour l'argent que tu as eu l'autre jour." Puis j'ai dit : "Malvina, je veux que tu me donnes 5 $ pour l'épicerie et je veux que tu me donnes les 4 $ que tu as eus à ce moment-là." *Caricaturant Malvina* : "Hé bien, là, je ne les ai pas". J'ai dit : "J'attendrai donc que tu sois payée. Quand vous aurez tous reçu votre paye, je viendrai ici avec ma liste fin prête. Quand on arrivera à 5 $, tu retireras ce que vous me devez tous et alors j'aurai l'argent tout prêt". Donc quand ils ont eu l'argent, ils ont dit : "Il faut qu'on paye le loyer." J'ai dit : "J'veux rien savoir de tout ça. Mon loyer est payé. Tout ce que je veux c'est mon argent. Si je n'obtiens pas mon argent, je prendrais un acompte sur mon loyer. Je ne paierais pas de loyer pendant trois semaines." Donc pendant les trois semaines qui ont suivi, je n'ai pas payé de loyer. On a continué à se disputer. Et la nuit dernière, Malvina m'a pris à partie... »

32 L'amitié est des plus romantiques et des plus éclatante lorsque les choses vont bien pour les personnes concernées. Mais, bien souvent, elle ne résiste pas à la pression d'une crise ou d'un conflit d'intérêt, lorsque les exigences sont les plus fortes et les plus insistantes. Tout le monde sait cela. Sur un certain plan, les promesses exagérées de soutien et de réconfort entre amis sont faites en toute bonne foi. Mais sur un autre plan, et parce qu'ils ont pleinement conscience des ressources limitées et des exigences liées à leur propre intérêt, tous sont prêts à ne finalement compter que sur eux-mêmes.

33 La reconnaissance du fait, qu'au final, l'amitié n'est pas une relation plus forte que la vie trouve parfois à s'exprimer dans le rejet de tous ces soi-disant amis (« Je n'ai pas besoin de toi ou d'un quelque autre connard ») ou dans la négation de l'amitié comme système d'aide et de soutien réciproque. Quand Tally menaça de ne plus accorder son amitié à Richard, Richard dit que cela n'était pas une grande perte. « Richard est le seul à s'être occupé de Richard », dit celui-ci [13].

34 Une attitude similaire conduit à ce que l'amitié soit considérée comme un phénomène lié à la « belle saison ». John venait d'être licencié de son emploi. Bernice, Betty et moi-même spéculions sur les raisons de son renvoi. Je leur fis part de ce que j'avais entendu au coin de la rue.

> « Je sais qui t'a dit cela, mais ils parlent tous dans le dos de John, dit Bernice. Je répondis que la personne qui m'avait dit cela se considérait comme l'ami de John. – Ce n'est pas un ami de John. Je sais qui te l'a dit et ce n'est pas un ami de John. Betty dit : – Il y en a aucun qui soit l'ami de John. Tous ces types, Sea Cat, Richard, Tally, Leroy... C'est à cause d'eux que John a perdu son boulot. Ce ne sont pas ses amis. Tu sais, quand quelqu'un va bien, le monde va bien. Mais quand il ne va pas bien, il se retrouve seul. »

35 Les attitudes à l'égard des amis et de l'amitié sont donc perpétuellement changeantes, souvent ambivalentes et parfois contradictoires. À un moment donné, l'amitié est l'engagement formel le plus sacré. Le moment d'après, c'est le lieu d'une exploitation cynique : « Les amis ne sont [bons] que pour l'argent. »

36 Ces changements et contradictions apparentes sont directement issus de la structure et de la nature du réseau de relations personnelles d'un individu. Ils proviennent du fait que, à tout moment, les diverses relations qui composent le réseau de relations personnelles d'un individu peuvent être à des stades différents de leur développement ou de leur déclin. Ils sont également issus de la rapidité et de la facilité avec laquelle une rencontre fortuite peut se muer en une relation intense entre un homme et un autre ou entre un homme et une femme ainsi que de la facilité avec laquelle ces relations peuvent se briser sous l'effet de la tension.

37 On peut se faire une idée de la fluidité et du caractère évolutif des relations personnelles et de leur réseau en observant l'un de ces réseaux sur la durée. Les comptes rendus suivants ont été choisis à partir du réseau de relations personnelles de Tally et concernent la

période de huit mois qui a précédé le mois d'août 1962, lorsque celui-ci quitta les environs du *Carry-out* [14] .

38 *Tally et Richard*. En mars 1962, Tally était « super proche » de Richard (des « copains intimes », *bosom buddies*). Ensemble, ils traînaient dans le *Carry-out* et aux alentours et passaient, parfois, du temps ensemble dans le sous-sol de l'appartement où Richard vivait avec sa femme Shirley et leurs trois enfants.

39 Richard travaillait dur en tant que concierge et homme à tout faire, mais il se retrouvait régulièrement sans le sou. Le mercredi, Tally prêtait régulièrement deux à cinq dollars par semaine à Richard que celui-ci lui rendait le vendredi. Fin mars, Tally proposa à Richard de le conduire sur son lieu de travail car ils recrutaient des manœuvres, mais Richard préféra conserver son emploi de concierge.

40 Au tout début du mois de mai, Tally se trouvait dans l'appartement de Richard quand Emma Lou, la cousine de Shirley, arriva à l'improviste de New York. Elle venait vivre avec Richard et Shirley et tenter sa chance à Washington. Le lendemain, Tally et Emma Lou devenaient amants. Tally commença à se rendre librement à l'appartement de Richard et à parfois y passer la nuit, dormant dans le salon avec Emma Lou. Richard et Tally devinrent encore plus proches. Tally dit à Richard que s'il lui arrivait quoique ce soit, il n'aurait pas à s'en faire car, lui, Tally prendrait soin de sa femme et de ses enfants. Richard dit que Tally était l'un de ses meilleurs amis.

41 Deux semaines après l'arrivée d'Emma Lou, Richard eut à choisir entre abandonner son appartement et son travail de concierge ou voir sa paye réduite de moitié. Le soir suivant, il montrait des signes clairs d'inquiétude à l'égard du choix qu'il avait à faire ainsi que des signes d'impatience car, surveillé par sa femme, il ne pouvait se faufiler à l'extérieur pour aller voir une petite amie. Richard se saoula en buvant un quart de litre de Old Forester et suscita un

incident. Il accusa sa femme Shirley de s'être « prise d'affection » pour Tally et de « sortir avec » lui. Annonçant qu'il était décidé à « la mettre dehors », il sortit furieux dans la rue. Tally suivit Richard pour « le remettre à sa place ». Tally rejoignit Richard à deux pâtés d'immeuble de distance. Arrivé à la hauteur de Richard, celui-ci sortit un couteau de son pantalon. Tally s'arrêta net.

42 « Ne t'arrête pas connard ! Ne t'arrête pas ! », cria Richard qui, pointant Tally de son couteau, le mettait au défi d'avancer. Richard dit qu'il « n'en pouvait plus d'être traité comme de la merde » par Tally. Tally suggéra qu'il laisse tomber le couteau et qu'ils se battent « d'homme à homme ». Richard, qui est à peu près aussi grand que Tally, mais pèse près de vingt kilos de moins, tourna cela en dérision et, pendant un instant, ils débattirent des avantages de la suggestion de Tally.

43 Puis Richard accusa Tally de sortir avec Shirley, ajoutant qu'il savait depuis toujours que Tally la désirait, qu'il l'avait dit la semaine précédente (se référant au vœu de Tally de prendre soin de la famille de Richard s'il arrivait quelque chose à ce dernier).

> « Tu voulais ne plus m'avoir sur ton chemin pour les avoir eux, dit Richard. D'accord, je ne veux plus te voir, prends-les. »
> Écœuré, Tally tapait du pied. « Tu sais ce que je voulais dire, dit-il. J'ai dit ça parce qu'on était super copains. T'étais l'un de mes meilleurs amis et je ne sors pas avec la femme d'un ami. »
> Richard lui dit qu'il était un menteur et, à titre de preuve, cita toute une liste de noms de femmes. « Et qu'est-ce que tu vas foutre au 203 et au 417 [des appartements dans l'immeuble de Richard] ? Toi et John vous étiez super copains et t'étais aussi super copain avec le mec de Flora. Ça ne t'empêche pas de culbuter Flora tous les soirs. » Ne relevant que la dernière remarque, Tally protesta : « Je ne connaissais même pas le nom du mari de Flora. C'est ça être super copain ? »

44 Ils discutèrent de ce point jusqu'à l'impasse et, finalement, Tally s'en alla en disant que Richard était saoul et que l'on ne pouvait pas lui parler. Richard retourna au pied de son immeuble. Sa femme et la cousine de celle-ci étaient là. Shirley pleurait à chaudes larmes.

Richard dit : « Demain, je vais à Baltimore. Washington ne m'a rien donné. Ni argent, ni rien. J'ai juste eu un peu de bon temps.

– Qu'est-ce que je deviens moi ? dit Shirley. Qu'est-ce qu'on devient moi et les enfants ?

– Tally t'aime tellement qu'il peut te prendre, dit Richard. Il a dit qu'il prendrait soin de toi et des mômes. »

45 Shirley cacha son visage dans ses mains. Emma Lou la prit par les épaules et la reconduisit à l'intérieur de l'immeuble. Quelques minutes plus tard, Tally s'approcha de nouveau de Richard. Avec une certaine gravité Tally dit à Richard qu'il avait perdu un ami et que, entre eux, les choses ne seraient plus jamais comme avant, quoi qu'il arrive. Richard dit que Tally avait tort. Que lui, Richard, avait 23 ans et qu'il n'avait jamais eu un ami dans sa vie. Que Richard était le seul à s'être occupé de Richard et que ça serait toujours comme ça. Tally rappela à Richard le nombre de fois où il lui avait prêté de l'argent. Richard lui dit qu'il lui avait toujours rendu et exigeait de savoir s'il lui devait quelque chose.

« Oui, dit Tally. Tu te souviens, tu me dois un dollar que je t'ai prêté la semaine dernière quand tu voulais retourner à tes conneries de jeu. »

Richard dit à Tally de ne pas s'en aller. Il entra en courant dans l'immeuble et revint avec un billet d'un dollar qu'il lança à la figure de Tally.

« Là, on est quitte, dit-il. Je ne te dois rien et tu ne me dois rien. Et puis je veux te dire un truc Tally. Ne franchis plus jamais cette porte. Si tu remets un pied chez moi, je te tue Tally, je le jure devant Dieu. Et puis, Jackson, continua Richard alors qu'il reprenait son couteau et qu'il le brandissait devant le visage de Tally, ne crois pas que tu tomberas sur moi sans ça. À partir de maintenant, chaque fois que tu me verras, de jour comme de nuit, n'importe quand, j'aurai toujours quelque chose sur moi. »

Malgré le couteau, Tally resta à portée de bras. « Je n'ai pas peur de toi Richard et je n'ai pas peur de ton couteau. Mais, je ne suis pas furieux contre toi, Richard et c'est pour ça que j'veux pas me battre avec toi. Mais ne me mets pas hors de moi.

– Alors vas-y, mets-toi hors de toi, dit Richard. J'suis furieux. T'as qu'à l'être et on règle ça. » Richard dit qu'il ne craignait pas la police, qu'il avait déjà fait de la prison, qu'il en était sorti et que s'il y retournait, il en ressortirait.

« Peut-être, dit Tally, mais il va falloir que tu te battes pour avoir l'argent. Tally tapota ses poches arrières. Alors que moi, dit-il, j'en ai toujours sur moi. J'en ai toujours un peu là. Je n'ai pas à me battre. J'en ai toujours. »

Richard bafouilla faiblement quelque chose de peu compréhensible. Il était blessé. Je tirais le bras de Tally et il se laissa entraîner hors du coin de la rue.

Alors que nous marchions les cris de Richard nous poursuivaient. « T'es un lâche Jackson, t'es un lâche. T'es un connard de Noir et un lâche. »

46 Assis devant une bière dans un bar tout proche, Tally dit que peu lui importait que Richard soit saoul ou pas. Il tenait Richard responsable de ses dires et ils ne seraient plus jamais amis.

47 Une heure plus tard, après avoir mis Shirley et Emma Lou dehors, Richard était assis dans son appartement. Shirley, encore effondrée, revint et se tint devant la porte, afin de connaître son humeur. La rage de Richard était retombée et il l'ignora. Cela lui donna du courage et elle entra dans la chambre.

« Où veux-tu que j'aille ? sanglota-t-elle. Tu sais que je n'ai personne, alors, où veux-tu que j'aille ? Personne ne veut d'une femme avec trois enfants.
– Tu peux aller chez Tally Jackson, dit Richard, il veut s'occuper de toi.
– Tally Jackson, Tally Jackson, toi et ton Tally Jackson, cria-t-elle, Tally Jackson était ton ami, pas le mien. C'est toi qui l'as amené ici. C'est toi qui lui dis de faire comme si c'était sa maison, sa cuisine, sa nourriture. C'est toi qui l'as laissé venir ici, saoul, et dormir ici toute la nuit. Je ne me suis jamais promenée avec Tally et tu le sais. J'ai été gentille avec lui parce c'était ton ami. Jusqu'à la semaine dernière, je ne connaissais même pas son nom de famille [15]. »

48 Dans les jours et les mois qui suivirent, Tally et Richard s'ignorèrent autant que possible. Quand ils se trouvaient tous deux au *Carry-out* ou à traîner dans la rue, ils semblaient ne pas faire attention l'un à l'autre, mais ni l'un ni l'autre ne semblait changer d'habitude afin d'éviter ces rencontres. Environ deux semaines après la dispute, Tally me dit qu'il ferait la moitié du chemin à condition que Richard fasse le premier pas vers la réconciliation. Je transmis l'information à Richard, mais celui-ci se contenta de dire que la situation le satisfaisait. Ils en restèrent là.

49 *Tally et Emma Lou.* Emma Lou avait 25 ans. Sa mère les avait élevées, elle et sa cousine Shirley, à Woodston, la même petite ville que celle où Richard avait grandi. Lorsqu'elle arriva de New York en mai et vint s'installer chez Richard et Shirley, Emma Lou vivait depuis longtemps séparée de son mari. Il vivait à Washington et leurs deux

enfants vivaient à Woodston, l'un avec la mère d'Emma Lou, l'autre avec la mère de son mari. Le troisième enfant qu'Emma Lou avait eu avec un autre homme vivait également chez sa mère à Woodston.

50 Emma Lou avait ouvertement pris le parti de Tally et Shirley dans l'affrontement avec Richard. Lorsque Richard les mit, elle et Shirley, hors de son appartement, elle et Richard se firent face, chacun d'un côté de la rue et se lancèrent des insultes et des menaces de mort. Richard revint dans son appartement, empila les effets personnels d'Emma Lou dans sa valise et la mit près de la porte. Emma Lou, ayant peur de revenir quand Richard était là, passa la nuit avec Tally dans sa chambre. Le lendemain lorsque Richard parti travailler, elle prit sa valise et s'installa dans la chambre que Tally louait chez Miss Carrie.

51 Aux yeux de Tally, il s'agissait d'un arrangement provisoire, mais Emma Lou se démena pour rester et refusa de chercher un autre endroit où s'installer. Elle continua de travailler comme serveuse dans un bar à bière situé à proximité et proposa à Tally de lui donner sa paye et de s'installer définitivement avec lui. Tally refusa et insista pour qu'elle cherche un endroit où vivre. Au bout de près de trois semaines de séjour chez Tally, Emma Lou passait encore presque toutes ses heures libres dans leur chambre et Tally se faisait un point d'honneur de ne pas être là quand elle rentrait. Emma Lou passait le plus clair de son temps à la fenêtre demandant à ceux qu'elle voyait s'ils savaient où se trouvait Tally ou requérant que, s'il traînait dans la rue, ils lui disent de bien vouloir rentrer. De temps à autre Tally, visiblement mécontent, montait quelques minutes et repartait aussi vite. Le plus souvent, il ignorait Emma Lou jusqu'à ce qu'elle se fatigue de l'appeler et qu'elle quitte la fenêtre.

52 Un vendredi soir, alors qu'Emma Lou vivait chez lui depuis quatre semaines, Tally mis Emma Lou dehors car, disait-il, il avait découvert

qu'elle couchait avec Bobby John. Il dit que cela lui aurait été égal si elle avait couché avec d'autres gars, mais Bobby John était un ami et il ne pouvait pas supporter ça. Emma Lou quitta donc la chambre de Tally, mais resta dans le même appartement, dormant dans le salon et devenant de plein droit une locataire de Miss Carrie. Emma Lou eut le sentiment que le traitement qu'on lui infligeait n'était pas juste. Elle remarqua, avec amertume, que lorsqu'elle vivait avec Tally, celui-ci avait, à de nombreuses reprises, amené des femmes dans leur chambre, mais qu'elle, n'avait fait que porter ses yeux sur un autre homme.

53 Une fois Emma Lou partie, Tally ne mentionna jamais plus son nom. Ils se rencontrèrent à nouveau, environ dix jours après le départ d'Emma Lou. C'était un dimanche après-midi, une douzaine d'hommes et de femmes se trouvaient chez Miss Carrie. Ils buvaient et dansaient. Parmi eux se trouvaient Tally et Emma Lou. Tout le monde semblait bien s'amuser, mais Tally et Emma Lou prirent soin d'éviter de danser ensemble et s'ignorèrent l'un l'autre. Environ une semaine plus tard, Emma Lou déménagea, à peine six semaines après qu'elle se fut installée chez Richard et Shirley. Personne ne savait où elle était partie.

54 *Tally et Lonny.* Lonny avait 26 ans. Il avait fait sa seconde à Washington où, depuis tout petit, il était élevé par ses parents adoptifs. Avant d'emménager dans les environs du *Carry-out*, il avait occupé des petits boulots comme journalier dans la construction ou employé dans un entrepôt.

55 Tally avait rencontré Lonny pour la première fois durant l'été 1960, lorsque Lonny était venu s'installait dans le quartier où vivait alors Tally. Environ deux semaines après leur rencontre, Lonny, qui vivait avec sa femme et sa belle-mère, fut mis à la porte par cette dernière [16]. Lonny s'installa chez Tally. Environ trois semaines plus tard, il

déménagea lorsque sa femme et sa belle-mère partirent vivre en un autre endroit de la ville. Tally et lui se perdirent de vue.

56 En février 1962, Tally fut assigné à comparaître comme témoin dans une enquête de moralité portant sur Lonny. Lonny était inculpé du meurtre par strangulation de sa jeune épouse. Sur le chemin du tribunal, Tally parla de son ancienne relation avec Lonny et du peu qu'il savait sur ce qu'il était advenu de lui. « Lonny est un type bien (*nice guy*), dit Tally pour conclure sur un ton compatissant, bien à cent pour cent. »

57 Lonny fut déclaré non coupable d'homicide volontaire sur sa femme, mais il fut immédiatement arrêté à nouveau (dans le tribunal) pour violation de contrôle judiciaire dans une affaire antérieure de vol qualifié. Tally eut un rôle important dans la relaxe de Lonny. Il versa cinq dollars au garant pour sa caution, aida à collecter auprès de la famille de Lonny les trente-cinq dollars manquants et accepta de co-signer la décharge requise par le garant en complément de ses honoraires.

58 Lonny fut finalement relâché et placé sous contrôle judiciaire pendant deux ans. Le jour de sa remise en liberté, Tally, Lonny et moi avions convenu de nous retrouver au coin de la rue à l'heure où Tally rentrait du travail. Lonny s'était déjà présenté pour travailler temporairement dans la cuisine d'un hôtel où il devait commencer le soir même. Tally était expansif et nous passâmes presque toute la soirée au coin de la rue à fêter la remise en liberté de Lonny. La chance de son ami faisait rire Tally aux éclats et celui-ci donnait des tapes dans le dos de Lonny à chaque fois qu'il se remémorait les événements qui avaient précédé ce moment de retrouvailles et de triomphe. En ce jour de mars, leurs relations furent à leur point culminant.

59 Lonny, qui ne vivait pas dans le quartier et travaillait la nuit, ne venait que rarement dans les environs du *Carry-out*. Deux mois plus tard, cependant, il prit un emploi de jour et vint régulièrement, après le travail, passer ses soirées au *Carry-out* où il se lia rapidement avec une fille ainsi que de nombreux hommes.

60 Un soir, Tally demanda à Lonny de lui rendre les cinq dollars qu'il avait versé pour sa caution. Lonny haussa les épaules et s'en alla. Le jour où il reçut sa paye, Tally lui demanda à nouveau. Sans dire un mot, Lonny, qui gagnait alors près de cinquante dollars la semaine en travaillant pour un traiteur, donna son argent à Tally et retourna jouer au flipper.

61 Quelques jours plus tard, un samedi soir, Tally, Lonny et quelques autres se rendaient à une soirée. Sur le chemin, ils s'arrêtèrent chez la mère de Lonny afin que celui-ci se change. Devant Lonny, la mère de celui-ci fit part à Tally de tout le mal que lui donnait son fils. En dépit de son contrôle judiciaire, il ne venait pas dormir à la maison, il ne participait pas aux frais de logement et de nourriture et avait refusé de rembourser un prêt que lui avait fait son frère. Pendant qu'elle parlait, Lonny sortit de la chambre. Une fois dehors, Tally demanda à Lonny ce qu'il se passait. Lonny se contenta de lui répondre que ce n'était pas ses affaires. Tally dit qu'il ne savait pas ce qui arrivait à Lonny, la seule chose dont il était sûr c'est que « ce n'était plus le même vieux Lonny ».

62 La semaine suivante, Lonny emménagea dans une chambre à proximité du *Carry-out*. Il se plaignait de ne « pouvoir supporter » sa famille, tout particulièrement son frère [17] . Il allait son chemin et Tally allait le sien. Lorsque leurs routes se croisaient, comme dans une soirée ou au *Carry-out*, ils tentaient maladroitement de paraître décontractés. Il ne faisait aucun doute que la franche camaraderie

qu'ils avaient exprimée trois mois et demi auparavant n'était désormais qu'un lointain souvenir.

63 *Tally et Bess, Earl et Lucille.* Bess était une belle femme de 23 ans, costaude et de grande taille. Elle vivait avec ses quatre enfants et sa mère dans une autre partie de la ville. Tally était le père du dernier enfant de Bess. Le jour où Tally recevait sa paye, Bess venait parfois au coin de la rue et attendait qu'il rentre du travail. Elle disait alors à Tally qu'il lui fallait cinq ou dix dollars pour des chaussures ou d'autres achats pour l'enfant. Tally lui donnait l'argent, ils allaient au *Carry-out* et prenaient un sandwich ou une boisson, puis, Tally lui payait le taxi pour qu'elle rentre chez elle. Les visites de Bess devinrent de plus en plus fréquentes. En juin, Tally et Bess étaient à nouveau amants et Bess venait parfois le vendredi soir avec leur fils âgé d'un an. Tous trois passaient alors la fin de semaine chez Tally.

64 Vers la fin du mois de juin, Tally commença à sortir également avec Lucille, une femme de 30 ans qui avait un temps vécu près du *Carry-out*, mais vivait à présent dans un autre quartier de la ville avec son fils de 12 ans. Avant de sortir avec Tally, Lucille passait pour la petite amie de Earl.

65 Le lendemain après que Tally et Lucille sont sortis ensemble pour la première fois, Earl et Tally ne sont plus adressés la parole. Le week-end suivant, Bess et Earl, les amants délaissés, se mirent ensemble. Au mois de juillet, moins de deux semaines après que Tally et Lucille sont devenus amants, Tally s'installa chez Lucille et son jeune fils. Il se contenta de dire qu'il s'était disputé avec sa propriétaire, Miss Carrie.

66 Durant les quelques semaines qui suivirent, et en dépit du fait qu'il ait déménagé, Tally continua à se rendre au *Carry-out* en sortant du travail. Il passa également presque tous ses week-ends dans le quartier. Il était enthousiaste au sujet de sa relation avec Lucille,

mais récusant l'idée qu'il se préoccupait de savoir ce que faisait Bess et avec qui, il insistait sur le fait que Bess l'aimait vraiment et qu'elle lui avait fait comprendre qu'elle voulait qu'ils reviennent ensemble.

67 Un vendredi soir, Earl et Bess faisaient partie d'un groupe de personnes qui se tenaient devant le *Carry-out*. Tally se dirigea vers le coin de la rue et demanda à Bess s'il pouvait lui dire un mot en privé. Bess suivit Tally jusqu'à hauteur d'une parcelle inoccupée, située à environ dix ou douze pas. Tally se retourna vers elle et la gifla, la mit à terre et commença à lui donner des coups de pied. Earl vint à la rescousse de Bess. Tally avait bu et Earl, qui cherchait un couteau, mais n'en trouvait pas, se battit avec Tally sans qu'il y ait de vainqueur. Les deux hommes se retrouvèrent avec les vêtements déchirés, le visage, les bras et le cou couverts d'égratignures et de bleus, mais sans blessure grave. Durant les quelques jours qui suivirent, à chaque fois que Tally et Earl se retrouvaient ensemble au *Carry-out* ou dans la rue, Tally ignorait ostensiblement Earl. Earl regardait Tally d'un air hostile et méfiant et prenait garde à ne pas lui tourner le dos.

68 Une semaine plus tard, Bess accepta de rencontrer à nouveau Tally. Son fils dans les bras, elle tenait sa fille de 3 ans par la main et se dirigeait vers la maison de Nancy où elle avait convenu de retrouver Tally. Tally l'y rejoignit. Pendant qu'ils parlaient et buvaient, il fit sauter son fils sur ses genoux. Quelqu'un lui demanda comment s'appelait son fils. Tally bégaya, puis lâcha « pois de senteur ». Bess, à moitié sérieuse, le gifla et dit que c'était une honte qu'un homme ne connaisse pas le nom de son propre fils.

69 Lorsque Tally sortit un instant de la pièce, Bess parla de ses sentiments pour lui. Elle l'aimait disait-elle. Ils s'étaient toujours bien amusés ensemble, mais elle ne supportait plus qu'il soit jaloux et qu'il la frappe à chaque fois qu'il était saoul. Elle dit que si cela se

reproduisait, s'en serait fini pour eux. Elle dit qu'elle en avait fait part à Tally avant d'accepter de venir ce soir et qu'il avait promis que cela n'arriverait plus.

70 Quand Tally revint, lui et Bess dansèrent et prirent quelques verres. Bess riait aux clowneries de Tally jouant l'amant contrit et éperdu. Vers dix heures, Bess et les enfants rentrèrent chez eux. Tally exultait.

71 « Elle va laisser tomber Earl », annonça-t-il et il raconta que Bess lui avait dit que Earl n'était qu'un enfant et qu'elle voulait Tally parce que c'était son homme et que « tu sais ce que c'est ». Tally dit qu'il avait toujours aimé Bess et qu'il voulait l'épouser.

72 La nuit suivante, Tally, Earl et Richard se trouvaient chez Nancy où d'autres hommes et femmes dansaient et buvaient. Earl et Richard sortirent, ils furent suivis par Tally, quelques minutes plus tard.

73 Dix minutes après, une femme entra chez Nancy et dit que Tally venait d'être arrêté. À l'extérieur, des voitures de police et des véhicules de secours quittaient les lieux, gyrophares allumés. La rue grouillait de nombreux groupes de personnes. Bess, Richard et Earl se tenaient ensemble.

74 Richard dit que, cette fois-ci, Tally avait de sérieux problèmes. Bess dit que quelques minutes plus tôt elle était tombée par hasard sur Tally à l'angle de la rue. Elle dit qu'il lui avait demandé de le suivre et qu'elle avait refusé. Ils s'étaient disputés, il l'avait frappée et Bess, répétant qu'elle ne voulait plus être frappée, avait sorti de son sac un ouvre-bouteille et lui avait labouré le visage. Un policier était apparu avec son chien. Il avait attrapé Tally alors que Bess s'enfuyait. Elle dit qu'elle était revenue lorsque la voiture de police était arrivée. Tonk rejoignit le groupe et dit que Tally avait frappé le policier. Bess haussa les épaules, puis elle et Earl descendirent la rue ensemble [18].

75 Tally déposa une caution et fut libéré le lendemain matin. En de rares occasions, il continua à fréquenter le quartier le vendredi ou le samedi soir, mais ne vint plus au *Carry-out*. À la fin du mois d'août, il pouvait se passer de nombreux jours sans que personne, au coin de la rue, n'ait prononcé son nom.

76 Bien que tous ces exemples de relations soient extraits du réseau de Tally, il convient de noter que ce réseau n'était pas le seul à être sans cesse remodelé. Tally fait autant partie du réseau de Richard que Richard fait partie du sien. Lorsqu'un changement intervient dans la relation qu'entretient Tally avec Richard, ce n'est pas seulement le réseau de relations personnelles de Tally qui s'en trouve modifié. Cela entraîne un changement de même ampleur dans le réseau de relations personnelles de Richard. Ce type de modifications est symétrique et réciproque : quand Tally perd son ami Richard, Richard perd son ami Tally.

77 D'autres changements – à la fois asymétriques et imprévisibles – ont également des répercussions par le biais de réseaux associés. La liaison que Tally entretient avec Emma Lou le rapproche de Richard, mais celle qu'il a avec Lucille l'éloigne de Earl. Et quand Earl, à son tour, sort avec Bess, les deux hommes, jusque-là bons amis, se retrouvent repoussés en périphérie du réseau personnel de chacun d'entre eux.

78 Les modifications qui affectent les sentiments ou les comportements des gens les uns à l'égard des autres ont souvent des conséquences sur la structure des groupes parentaux et amicaux, celle des ménages, des familles et autres formes sociales construites à partir de ces relations personnelles. Lorsque Richard et Tally deviennent « super copains », Tally devient un membre provisoire du foyer de Richard. Il y dort parfois et fait comme si c'était « sa maison, sa cuisine, sa nourriture ». Emma Lou rejoint le foyer par le biais de ses

liens de parenté avec Shirley et Richard. Sa liaison avec Tally rapproche celui-ci au sein du foyer. En une nuit, la bagarre change la composition du foyer, et les relations de parenté de Shirley et Richard avec Emma Lou sont de fait rompues [19]. Emma Lou s'installe avec Tally, mais le changement dans leur relation l'oblige à établir une relation de locataire à propriétaire avec Miss Carrie, et de là les deux femmes se lièrent d'amitié. Pour finir, le fait que Tally la repousse la conduit totalement hors du quartier. Pendant ce temps, Tally, soit parce qu'il se fâche avec Miss Carrie, soit parce qu'il est attiré par Lucille, soit pour ces deux raisons, va vivre avec Lucille. Lucille et son fils, qui ne pouvaient compter que l'un sur l'autre, partagent à présent leur foyer avec un homme qui se comporte comme un mari et comme un père.

79 En règle générale, les relations de Tom avec Dick ne sont pas dépendantes de celle que chacun d'entre eux entretient avec Harry. Théoriquement donc, un changement dans une relation donnée ne signifie qu'une simple modification dans leurs réseaux respectifs et n'a pas d'effet sur les autres réseaux. Il y a, cependant, des exceptions. Parfois, un changement dans un réseau peut avoir des répercussions sur d'autres réseaux situés à deux ou trois degrés d'écart. De fait, et si l'on le retrace précisément, on peut voir qu'un changement particulièrement violent comme la bagarre entre Tally et Richard a envoyé des ondes de choc à l'ensemble du système du coin de la rue et a conduit à toute une série de repositionnements afin de s'ajuster.

80 La vision d'ensemble est celle d'une grande toile faite de réseaux qui s'imbriquent et se recoupent les uns les autres et dans lesquels les participants changent constamment de place les uns par rapport aux autres, même s'ils le font de façon irrégulière. La fluidité et les modifications qui caractérisent les relations personnelles se

reflètent dans les relations de voisinage et de parenté, dans la famille, au sein du foyer et de fait dans toute la structure sociale du monde du coin de la rue. Un monde qui repose en grande partie, précisément sur les relations primaires et en face à face du réseau personnel [20].

81 La faiblesse intrinsèque de l'amitié renforce l'effet des forces économiques, sociales et psychologiques qui se déploient contre la stabilité des réseaux personnels. Qu'elles en soient la cause, l'effet ou les deux, le fait est que les amitiés ne sont pas ancrées dans des associations de longue durée. Avant leur association, les personnes impliquées ne connaissent d'ailleurs pas grand-chose des histoires personnelles antérieures à celle-ci [21]. L'homme voudrait croire – et dit parfois – que son amitié avec untel remonte à de nombreuses années ou même jusqu'à l'enfance. En réalité, cela est rarement le cas [22]. Leurs relations se fondent presque exclusivement sur le présent. Un homme peut avoir une connaissance détaillée de la situation présente dans laquelle vit son ami et des relations qu'il entretient, mais guère plus. Ce qu'il sait, il le sait parce que son ami est dans la rue et parce que, pour connaître les principaux traits de caractère de son ami, il regarde en lui-même. Il sait que son ami a été élevé principalement par des femmes et qu'il est très attaché à elles qu'il a été élevé dans la crainte et l'amour de Dieu qu'il n'a eu que peu d'éducation scolaire qu'il n'a que peu de compétences professionnelles, parfois même aucune, et qu'il a travaillé dans de nombreuses villes. Il sait que dans l'une, voire plus de ces villes, son ami a eu un enfant qu'il n'a probablement jamais vu. Il sait qu'il est venu ici pour la première fois car il a un oncle ou une tante qui y vit ou parce qu'il a rencontré telle fille, ou encore parce qu'on lui a dit qu'il y avait tel boulot, ou parce que, là où il vivait avant, quelqu'un ou la police le recherchait. Mais il ne connaît pas les détails. Il ne sait

pas si c'est sa mère, sa grand-mère ou la sœur de son père qui a élevé son ami, jusqu'où il est allé à l'école, dans quelles villes il a vécu et a travaillé et quelles expériences fondamentales il a eues là-bas etc. Bien sûr, la plupart de ces informations lui ont été fournies de façon accidentelle et sans qu'il les ait demandées, au cours de discussions informelles et parce qu'ils traînent ensemble. Mais tout n'est pas fourni [23]. Il manque, en particulier, l'échange de pensées secrètes, d'espoirs personnels et de craintes.

82 L'amitié apparaît donc comme une relation entre deux personnes, qui restent, en grande partie, méconnues l'une pour l'autre. Parce que cette amitié est peu ancrée dans le passé comme dans le présent, elle ne résiste pas à la pression de l'intérêt personnel économique ou psychologique ou aux forces qui agissent contre elle.

83 Que cette faiblesse soit associée au fait que l'amitié soit une source majeure de sécurité et d'amour-propre explique certainement que les hommes soient tentés de romancer leurs relations, de les valoriser et d'élever à la condition d'amitié ce que d'autres considèrent comme de simples connaissances, et à la condition d'amitié intime une simple amitié. C'est peut-être ce qui se trouve derrière la tentative de conférer un passé à une relation qui n'en a jamais eu, et d'emprunter le squelette des relations parentales (« passer pour frères ») afin de donner une structure à une relation qui en manque cruellement. L'amitié semble être un objet de désir, une relation souhaitée, un accord entre deux amis pour faire « comme si », plutôt qu'une véritable relation entre personnes.

NOTES DE BAS DE PAGE

1. J'emprunte ce terme à Jules Henry. Je prends cependant la liberté de lui donner une définition différente et de limiter sa portée (afin d'exclure, par exemple, de la communauté personnelle d'un individu, son employeur, le policier qui fait sa ronde ou d'autres agents des autorités locales, régionales ou gouvernementales auprès desquels il peut trouver une aide). [Cf. « The Personnal Community and Its Invariant Properties ».]

2. « Un réseau est une configuration sociale dans laquelle certaines des unités externes qui le composent, mais pas toutes, entretiennent des relations entre elles. Les unités externes ne composent pas un ensemble social plus large. Aucune frontière commune ne les entoure » (Elizabeth Bott, *Family and Social Network*, p. 216-217).

3. Voir p. 105 *sqq*.

4. Une fois, dans sa chambre, Sea Cat se plaignit qu'un vaporisateur de laque lui coûtait plus de 3 $ et qu'avec Arthur à la maison, cela ne durait même pas une semaine. Arthur fit comme s'il n'avait pas entendu. Il se leva lentement du lit, sortit un vaporisateur du buffet, défit ostensiblement sa ceinture, baissa son pantalon et vaporisa délibérément ses parties génitales tout en regardant Sea Cat d'un air totalement innocent. Sea Cat secoua la tête « tu vois ce que je veux dire ? », dit-il, tout en ne parvenant pas à réprimer entièrement un fou rire.

5. Plus tard, lorsque Lucille déménagea, elle continua à parfois rendre visite à Stoopy et aux autres dans les environs du *Carry-out* (cf. p. 123). Pendant cette période, elle et Stoopy passaient toujours pour cousins.

6. Le fait que le voile de l'inceste enveloppe les relations sexuelles entre cousins (du premier degré) peut expliquer l'épisode suivant. Dans ce cas particulier, même une relation sexuelle avec l'épouse d'un cousin est vécue comme inacceptable. Wee Tom et moi étions rendus chez Nancy. Parmi les autres se trouvaient un homme et une femme que ni lui ni moi ne connaissions. Plus tard dans la soirée, nous les retrouvâmes au coin de la rue. L'homme entra dans le drugstore. La femme tenta de m'embrasser et je la repoussai. « Qu'est-ce que tu lui veux ? Tu as déjà ton homme, dit Wee Tom en indiquant l'homme dans le drugstore. – Lui ? dit-elle outrée. C'est le mari de ma cousine. Comment est-ce qu'il pourrait être mon homme ? »

7. Je ne sais pas pourquoi Tally et Velma ne passaient pas pour cousins. Peut-être ne se voyaient-ils pas assez (Velma vivait de l'autre côté du fleuve, en Virginie) pour que cela justifie qu'ils franchissent le pas. Peut-être n'étaient-ils pas prêts à assumer les obligations engendrées par la formalisation de leur relation. Peut-être ne voulaient-ils pas écarter le fait que leur relation puisse évoluer vers quelque chose de romantique. Ou pour finir, peut-être étaient-ils en train d'entamer le processus qui permet de passer pour cousins.

8. Damon et Pythias, pythagoriciens célèbres par leur amitié, vivaient à Syracuse, 400 ans av. J. -C., sous Denys le Jeune. Damon, condamné à mort par le tyran, obtint la permission d'aller dans sa patrie pour mettre ses affaires en ordre, et Pythias se porta caution de son retour. À l'approche de l'heure dite, Damon ne paraissant pas, on allait conduire Pythias au

supplice mais Damon revint à temps et, pour se faire pardonner de son retard, demanda à être supplicié à sa place. Denys fut si touché de ce signe de fidélité qu'il laissa vivre Damon et demanda aux deux amis de lui accorder leur amitié (N. D. T.).

9. Comme la fois où Tally toucha le gros lot (135 $) en ayant misé 25 cents et refusa non seulement de donner 5 ou 10 $ à Wee Tom (ce sur quoi Wee Tom ne comptait pas) mais également de lui prêter plus de 5 $.

10. Wee Tom et moi étions dans la chambre de Tally et attendions que celui-ci ait fini de s'habiller. Alors que Tally retirait son vêtement de corps, il commença à réprimander Wee Tom pour l'avoir laissé et les autres après avoir reçu sa paye. Wee Tom protesta et dit « tu ne peux pas toujours faire ce que tu veux. Parfois, tu fais ce qu'il faut que tu fasses, et il fallait que je rentre chez moi. Ma nana avait besoin de l'argent pour payer le loyer et il y avait plein de choses sur lesquelles il fallait qu'on parle. Ça ne veut pas dire qu'on n'est pas amis. Il fallait juste que je rentre chez moi, c'est tout. » Tally ricana. « Une femme doit répondre aux attentes d'un homme, répondit-il. La femme qui ne répond pas à mes attentes, qu'elle aille se faire voir. Je la fous dehors. » Wee Tom était contrarié et en colère mais ne dit rien.

11. Il se justifia ensuite en disant qu'il n'avait pas assez d'argent pour se faire coiffer.

12. « Ce n'est que lorsque la relation prend fin que l'on peut mettre en lumière les obligations qu'elle sous-tendait » (William Foote Whyte, *Street Corner Society*, p. 257).

13. Voir p. 118 le contexte dans lequel cette affirmation a été faite.

14. Tally avait emménagé dans le quartier du *Carry-out* en novembre 1961. Il était resté au chômage durant presque tout l'hiver 1961-1962. À la fin du mois de février il trouva un emploi sur un chantier du centre ville.

15. La connaissance des noms de famille est un indicateur assez commun de distance sociale. Voir note 23, p. 127.

16. Tally et de nombreux autres qui connaissaient l'histoire disaient que le cœur du problème était que la belle-mère de Lonny trouvait que celui-ci avait la peau trop sombre pour sa fille.

17. « Mère », « frère », sœur » etc. sont les termes utilisés par Lonny pour parler des membres de sa famille adoptive. Il ne s'agit pas là d'afficher une pseudo-parenté. Lonny n'a su qu'à l'âge de 18 ans qu'ils n'étaient pas sa vraie famille. Lui et ses « frères » ne « passaient pas pour frères », ils étaient frères par adoption (informelle).

18. Ce fut la dernière fois que je vis Bess.

19. Shirley raconta avec force larmes la manière tragique et nette dont les relations personnelles peuvent structurer les liens de parenté. Richard avait passé une semaine en prison. Shirley se désespérait pour elle et ses enfants et appela sa sœur à Philadelphie dans l'espoir de pouvoir lui emprunter un peu d'argent. Sa sœur, qui s'était définitivement brouillée avec Richard, demanda : « S'agit-il de la Shirley qui se fait appeler Shirley Hawkins ? Mariée à Richard Hawkins ? » Shirley répondit oui. « Alors tu n'es pas ma sœur,

lui dit sa sœur. Ma sœur ne vit plus avec Richard Hawkins [ce qui signifiait : je ne te reconnaîtrais comme ma sœur que quand tu auras quitté Richard]. » Et elle raccrocha.

20. « Si [William F.] Whyte revenait aujourd'hui dans les *cornerville* américaines, il est probable qu'il ne trouverait pas autant de preuves de ce qu'il appelait les formes "hautement organisées et intégrées" de la vie dans les quartiers pauvres » (Richard A. Cloward et Lloyd E. Ohlin, *Delinquency and the Opportunity : A Theory of Delinquent Gangs*, p. 210). P. 172 du même ouvrage, on associe la mobilité verticale et géographique, les changements dans le logement et dans l'utilisation des terrains aux « nombreuses forces qui déstabilisent l'organisation sociale des zones pauvres [...]. De telles forces empêchent qu'une communauté trouve l'équilibre, car les tentatives de construire une organisation sociale sont vite mises en échec. *Le provisoire et l'instable deviennent les traits prépondérants de la vie sociale* » (les italiques ont été ajoutés). Whyte lui-même indique qu'il importe de faire la différence entre les communautés pauvres relativement stables (comme celle de *Street Corner Society*) et les quartiers pauvres instables. Il note que Margaret Chandler, dans « The Social Organization of Workers in a Rooming House Area », a trouvé que « les liens changent si rapidement, que l'on peut parler d'une connaissance vieille d'une semaine comme s'il s'agissait d'un vieil ami » (« On Street Corner Society », p. 257).

21. Oscar Lewis a trouvé que « dans certains villages, les paysans peuvent vivre leur vie sans avoir une connaissance approfondie des personnes qu'ils "connaissent" dans leurs relations en face à face ou sans les comprendre » (« Further Observations on the Folk-Urban Continuum and Urbanization with Special Reference to Mexico City », p. 12).

22. Lorsque Leroy, par exemple, est comparu en tant que témoin de moralité au procès pour meurtre dans lequel Richard était inculpé, il affirma qu'il connaissait Richard depuis qu'ils étaient enfants. Leroy dit ensuite qu'il ne s'agissait que d'une exagération mineure et, lorsqu'on lui rappela qu'ils ne s'étaient rencontrés qu'en 1961, il secoua la tête, incrédule et étonné.

23. Même leurs patronymes. Un soir, Richard était assis dans son appartement et se lamentait sur sa situation actuelle. On lui rappela qu'il avait de nombreux amis (il était le concierge de l'immeuble depuis cinq ou six mois). Richard ronchonna et dit que si la police devait l'emmenait et lui autoriser un appel téléphonique, il ne saurait pas quoi faire car, il ne connaissait aucun nom de famille. Cela n'était pas totalement vrai, mais renvoie clairement à la manière méprisante dont il évaluait la profondeur des relations qu'il avait nouées autour du *Carry-out*. La qualité de ces relations différait grandement de celles nouées dans sa ville natale (population en 1960 : 1 100 habitants), où sa famille connaissait toutes les autres familles noires et était connue d'elles et où ses amis étaient de jeunes hommes et femmes qu'il connaissait depuis l'enfance Voir également p. 119.

Conclusion

p. 129-140

1 Cette étude s'est principalement intéressée au monde intime des hommes du coin de la rue, le monde des relations quotidiennes en face à face avec leur femme, leurs enfants, leurs amis, leurs amantes, leur famille et leurs voisins. On a tenté de voir l'homme tel qu'il se voit lui-même, de comparer ce qu'il dit à ce qu'il fait et de voir dans son comportement une réponse directe aux conditions de vie des Noirs des classes populaires plutôt qu'une simple conformité à des impératifs historiques et culturels [1].

2 Ce monde interne n'apparaît pas comme un système indépendant, auto suffisant et qui s'auto-génère ni même comme un sous-système doté de frontières claires qui le sépareraient du monde plus vaste qui l'entoure. Il est en contact continu et intime avec la société au sens large – il en est, de fait, partie intégrante – et n'est pas plus imperméable aux valeurs, sentiments et croyances de cette société qu'aux chèques d'allocations ou aux agents de la société au sens large que sont les policiers, les indicateurs, les assistantes sociales, les propriétaires, les revendeurs de drogue, les démonstratrices Tupperware, les hommes de la loterie ou les anthropologues.

3 Un des principaux points d'articulation entre ce monde interne et l'ensemble de la société qui l'entoure est l'emploi. La manière dont un homme gagne sa vie et ce qu'il gagne ont des conséquences importantes sur la façon dont il se perçoit et dont les autres le

perçoivent. Ceci influence grandement, à son tour, les relations qu'il entretient avec les membres de sa famille, ses amantes, ses amis et ses voisins.

4 Gagner sa vie prend une place primordiale lors du mariage. Le jeune homme noir des classes populaires se marie vers vingt ans, à peu près au même âge et pour la même raison que ses homologues blancs et noirs de la classe ouvrière et de la classe moyenne. Il n'a pas de raison particulière de se marier. Il peut avoir des relations sexuelles quand il en a envie, qu'il soit marié ou non, et il peut également vivre avec une femme ou avoir des enfants – s'il ne l'a déjà fait – sans se marier. Il veut que son mariage soit officiel et légal, pouvoir subvenir à une famille et en être le chef car, que l'on vive dans une chambre près du *Carry-out* ou dans une maison de banlieue chic, c'est ce qui fait que, dans notre société, on est un homme.

5 Bien qu'il veuille se marier, il esquive tout engagement dès le début de la relation car, il ne redoute pas le mariage en soi, mais craint de ne pas être capable de faire face à ses responsabilités de mari et de père. Son propre père a échoué et a dû « se tailler » (*cut out*), et les hommes qu'il connaît, qui ont été ou sont mariés, ont aussi échoué ou sont sur le point de le faire. Il n'a aucune preuve qu'il fera mieux qu'eux et tout prouve qu'il fera moins bien. Quelles que soient les études qu'il ait faites, il est illettré ou presque. Quel que soit le nombre d'emplois qu'il ait eu et le volume de travail qu'il ait fourni, il est principalement non qualifié [2]. Armé de modèles qui ont échoué, convaincu de sa propre inutilité, illettré et non qualifié, c'est porteur du parfum de l'échec qu'il se lance dans le mariage et sur le marché du travail. Les emplois ne sont disponibles que par intermittence. Ce ne sont que des emplois subalternes, parfois durs et qui ne rapportent jamais de quoi subvenir à une famille.

6 En général, ces emplois subalternes ne font pas partie de la hiérarchie des emplois et ce qu'ils promettent aujourd'hui sera la même chose demain. L'employé subalterne noir reste un employé de catégorie inférieure ce qui fait que, après un à trois ans de mariage et autant d'enfants, l'homme qui, dès le départ, n'était pas en mesure de subvenir aux besoins de sa famille, l'est encore moins au fur et à mesure que le temps passe. Plus il passe du temps dans son travail, moins il est en mesure de vivre de celui-ci. Il n'est pas directement intéressé par de tels emplois et apprend à les mépriser comme le font les employeurs et l'ensemble de la société. Aux yeux de l'employé subalterne noir, l'emploi qu'il tient peut-être remplacé. Aux yeux de l'employeur, c'est l'employé qui peut l'être. Pour des raisons réelles ou imaginées, parfois simplement parce qu'il ne veut pas se faire remarquer, il quitte souvent son emploi ou est renvoyé. Parfois, il se trouve tout simplement sans emploi parce qu'il ne peut trouver de travail.

7 Il rapporte son échec à la maison alors même que sa vie de famille se détériore simultanément. Sa femme n'en attend pas plus de lui car, les modèles masculins qu'elle a connus ont également échoué en tant que pères et en tant que maris. Elle espère qu'il rapportera de l'argent, qu'il constituera une famille avec elle et les enfants, qu'il en sera le chef, « l'homme de la maison », mais elle ne s'attend pas à ce qu'il le fasse. Ce n'est pourtant pas parce que cet échec est attendu qu'il est plus facile à vivre pour lui. Les exigences de sa femme sont liées à ses propres besoins et espoirs et non aux attentes qu'elle peut avoir. Ses exigences reflètent à la fois ce que la société dit de ce que doit être un homme et ce qu'il est vraiment, ce qui accentue l'échec de l'homme à ses propres yeux et aux yeux de sa femme.

8 Parfois, il s'assoit et pleure devant tant d'humiliation. Parfois il les frappe, elle ou les enfants. C'est peut-être le seul moyen qui lui reste

de revendiquer en vain qu'il est l'homme de la maison. Cela peut être simplement parce qu'il veut faire mal à cette femme qui est le témoin de son échec en tant que mari et donc, en tant qu'homme. Il se tourne de plus en plus vers le coin de la rue où il trouve un système fantôme de valeurs (*a shadow system of values*), élaboré à partir de fictions publiques, qui vient répondre à la demande d'hommes tels que lui. Ceci leur permet d'être à nouveau des hommes à condition de ne pas être trop regardant sur les références de chacun [3].

9 Au moment où les relations qu'il entretient avec les hommes du coin de la rue prennent le pas sur celles qu'il a avec sa femme et ses enfants, il prend pleinement possession de l'héritage qui lui a été légué par ses parents, ses enseignants, ses employeurs et la société dans son ensemble. Il fait un pas en direction d'une situation d'échec dont très peu se sortent. C'est précisément à ce moment que le reste de la société se frotte les mains ou se réjouit de la certitude qu'il a bel et bien fini là où elle avait prédit qu'il finirait.

10 Le coin de la rue constitue, entre autres choses, un sanctuaire pour ceux qui ne supportent plus de faire l'expérience de l'échec ou que cela soit leur perspective. Au coin de la rue, les fictions communes entretiennent un système de valeurs qui, associé au système de valeurs en vigueur dans l'ensemble de la société, crée un monde ambivalent, contradictoire et paradoxal dans lequel ses échecs sont rationalisés et deviennent des succès fantômes et, comme par magie, ses faiblesses se transforment en forces. Au coin de la rue, l'homme fait le choix d'oublier qu'il s'est marié parce qu'il voulait le faire et voulait assumer les devoirs, responsabilités et le statut d'un homme viril. Au lieu de cela, il se voit comme l'homme dont on a « abusé de la gentillesse » et qui s'est marié parce que la fille était enceinte ou parce qu'il a été dupé par force cajoleries ou autres et qu'on l'a

poussé à le faire. Il explique l'échec de son mariage par la « théorie des imperfections viriles ». Comme il acquiesce au principe qu'être le chef de famille et subvenir aux besoins de celle-ci est un critère majeur d'évaluation de la qualité d'homme, il prétend qu'il était trop homme pour être homme. Il dit que l'échec de son mariage n'est pas dû à son échec à être un soutien et un chef de famille, mais parce que sa femme refusait de tolérer ses appétits virils pour le whisky et les femmes, appétits hautement valorisés dans la hiérarchie des valeurs fantômes du coin de la rue [4].

11 Hors mariage, il se voit comme un impitoyable Exploiteur de femmes. « Quand il s'agit de femmes, dit-il, un homme devrait prendre ce qu'il peut quand il peut. » Il assure ne pas comprendre les hommes qui ne se comportent pas de la sorte. En revendiquant, en paroles et en actes, qu'il est un Exploiteur de femmes, il est libre d'établir une relation amoureuse avec une ou plusieurs femmes, de déclarer publiquement son amour pour elles et d'essayer d'avoir des interactions fondées sur le respect mutuel sans exploitation.

12 En pratique, cependant, il ne peut séparer les relations d'exploitation de celles qui ne le sont pas. En tant qu'exploiteur, il fait parfois ce qu'il dit, mais il lui arrive de refuser l'argent ou les rapports physiques que lui offrent certaines femmes, ou de les traiter avec sollicitude pour leur bien-être ce qui révèle l'imposteur vantard derrière l'impitoyable exploiteur de femmes. De la même manière, lorsqu'il déclare en toute sincérité son amour éternel à une femme et qu'il lui offre de mettre éternellement tout son être et ce qu'il possède à la disposition de celle-ci, cette déclaration ne résiste pas longtemps au poids que représentent son besoin d'argent, son désir de consommer ses propres biens ou celui d'assurer sa virilité par d'autres conquêtes. Ainsi, en dépit du fait que cet homme soit incapable ou peu désireux d'adopter totalement le comportement

animal de l'exploiteur, son impulsion à exploiter – soutenue par les faibles ressources intérieures et matérielles dont il dispose et par la fiction publique qui dit que l'homme est un exploiteur de femmes – reste suffisamment forte pour compromettre la qualité et la durée des relations entre hommes et femmes. Le résultat est que les relations hommes-femmes ont tendance à être des histoires relativement brèves, qui n'intéressent qu'une partie et dont la fin est brutale et souvent violente.

13 Les conflits d'intérêt et une pénurie généralisée de ressources intérieures et matérielles rongent l'ensemble de la structure des relations personnelles. Les amitiés sont des relations précieuses et d'une importance toute particulière afin que l'homme puisse se sentir en sécurité, physiquement et émotionnellement. Dans l'idéal, l'amitié est vue comme un système d'entre-aide au sein duquel l'argent, les biens, les services et le soutien émotionnel circulent librement par simple générosité et loyauté et en fonction des besoins plutôt que d'un échange fermement attaché à la réciprocité. Cependant, il y a généralement pénurie d'argent, de biens et de tout ce qui fait le confort, ce qui oblige l'homme à bien tenir les comptes de ce qu'il donne et de ce qu'il reçoit, voire à les tenir secrets. De plus, chaque homme sait que lui et ses amis n'ont que de faibles ressources et que, en dépit des promesses sans condition de s'entre-aider, chacun devra, au final, ne compter que sur lui-même dès lors qu'il s'agit d'offrir plus qu'une aide symbolique ou d'apporter une aide qui grèverait les ressources du pourvoyeur. Il sait, également, que toute amitié est menacée par le conflit soudain d'intérêts personnels, tout particulièrement quand il s'agit de sexe et d'argent.

14 Comme s'il anticipait la fragilité des relations personnelles – afin d'en tirer parti le plus possible tant qu'elles durent et d'espérer pouvoir les prolonger – l'homme accélère le processus de

construction de chaque amitié afin qu'elle atteigne son intensité maximale. Il est prompt à donner plus de valeur à de simples connaissances et à en faire des amis, et à transformer des amis en meilleurs amis et amantes. Il se peut que cette précipitation à revaloriser les relations, à faire en sorte qu'elles soient de plus en plus intenses dans le degré d'association, contribue à raccourcir prématurément leur durée de vie car les bénéficiaires se voient imputés des attentes et des responsabilités qu'ils ne peuvent assumer du fait que les relations ont été construites trop vite [5].

15 La fluidité des relations personnelles se retrouve, sur un autre plan, dans la fluidité entre les groupes de voisins et de parents et entre les familles et les ménages qui sont construits à partir de ces relations personnelles. De fait, ce qui est le plus frappant et que l'on retrouve partout dans le monde du coin de la rue c'est que tout y est éphémère. Ce caractère est non seulement celui des relations sociales les plus visibles, mais aussi celui des relations spatiales. Il s'applique non seulement aux relations qu'entretiennent ceux qui appartiennent à un réseau de communautés personnelles qui, à tout moment, s'imbriquent et se chevauchent, mais également, aux mouvements pour entrer et sortir de ces réseaux. Certains hommes viennent dans ce quartier particulier parce qu'ils fuient la police qui les a chassés d'un autre quartier. Certains hommes le quittent pour la même raison. D'autres hommes, comme Tally, quittent le quartier car ils ont épuisé leurs amitiés et leurs alliances et qu'ils doivent refaire leur vie ailleurs. Mais au même moment, un homme du même genre que Tally quitte son ancien quartier et entre dans celui-ci, poussé par les mêmes raisons. Dans cet endroit, une famille est expulsée et le trottoir devient le lieu à partir duquel les membres de la famille sont affectés dans des foyers du quartier ou dans un état éloigné. Le jour même ou le lendemain, la chambre ou l'appartement

qu'ils ont quitté est repris par les membres d'une famille qui a été elle-même expulsée d'un autre quartier de la ville. Ici, un homme perd son emploi et déménage pendant qu'un autre prend un emploi et emménage. Un homme libéré après sept années de prison arrive alors qu'un homme qui veut tenter sa chance à New York s'en va. Il y a une intense circulation dans tous les sens.

16 Ainsi, le monde du coin de la rue ne répond pas du tout à la vision classique des quartiers des classes populaires constitués d'une communauté soudée dont les membres partagent le sentiment qu'ils « sont tous unis dans le même bateau ». Il ne semble pas non plus qu'il soit pertinent – en particulier pour ceux qui voudraient que cela change – de concevoir ce monde comme un système social qui marche, qui subvient à ses propres besoins et dispose d'un « projet de vie », de principes d'organisation et d'un système de valeurs qui soient différents et bien à lui.

17 Que l'on puisse voir le monde des hommes noirs des classes populaires comme une sous-culture à part ou comme partie intégrante de la société (tout au bas de l'échelle sociale, certes, mais comme une partie de la société au même titre que ceux qui se trouvent en son centre ou en son sommet) dépasse le seul questionnement universitaire. Cela a d'importantes conséquences en matière de « politiques d'intervention ». On a, par exemple, qualifié le mariage chez les Noirs des classes populaires de « monogamie en série », un schéma dans lequel la femme en âge de procréer a différents partenaires successifs, tout au long de sa vie de génitrice. L'étiquette « monogamie en série » est clairement construite en référence à une culture. Elle dérive, en effet, de la nomenclature traditionnelle utilisée pour désigner culturellement des schémas de mariage comme la polygamie, la polyandrie, la monogamie et bien d'autres. En opposition à l'idéal absolu de toute la société américaine

que constitue la monogamie, la « monogamie en série » fait référence à et est *utilisée comme preuve* de la différence culturelle particulière de l'homme noir pauvre habitant les grands centres urbains.

18 Lorsque l'on examine ce même phénomène dans le contexte, plus large, de la vie américaine, la « monogamie en série » et sa particularité culturelle tendent toutes deux à disparaître. On trouve à la place, le même schéma de mariage monogame que partout ailleurs dans la société. Il s'agit, en revanche, d'un schéma marqué par l'échec. La femme n'a pas seulement « différents partenaires successifs tout au long de sa vie de génitrice ». Elle a un mari et lui a une femme et ils espèrent et ont l'intention (voire, ils s'attendent à ce) que leur union dure et soit permanente. Toutefois, leurs craintes se réalisent plus souvent que leurs espoirs. Le mariage est un échec et ils se séparent. L'homme devient l'un des « partenaires successifs » que prend une autre femme abandonnée par son mari. La femme, elle, accepte un ou plusieurs hommes. Ces liaisons secondaires et postérieures sont souvent une sorte de pâle reflet de la relation formelle de mariage. Elles sont modelées à partir de celui-ci et échouent presque pour les mêmes raisons. De ce point de vue donc, les partenaires successifs qui caractérisent le mariage chez les hommes noirs des classes populaires ne constituent pas un schéma culturel particulier, « une totalité en soi ». Ils renvoient plutôt au modèle culturel de la société dans son ensemble, vu au prisme de l'échec répété. De fait, il serait plus pertinent ici, (une fois de plus, surtout pour ceux qui se préoccupent de changer les choses) de regarder le mariage comme une succession d'échecs plutôt que comme une succession de partenaires [6] .

19 En résumé, ce que l'on conteste ici ce n'est pas que le schéma de mariage chez les Noirs pauvres habitant les grandes villes n'implique

pas des « partenaires successifs », mais le fait d'insinuer que cette succession de partenaires constitue la preuve patente que ceux à qui on l'impute sont culturellement différents.

20 On peut adopter le même point de vue concernant la plupart de ce qui a été traité dans les chapitres précédents. Si l'on choisit cette perspective, l'homme du coin de la rue n'apparaît pas comme porteur d'une tradition culturelle distincte. Son comportement n'apparaît pas tant comme une façon de réaliser les buts et les valeurs différents de sa propre sous-culture, ou comme une façon de se conformer aux modèles que prône celle-ci que comme sa façon d'essayer de réaliser de nombreux buts et valeurs de la société dans son ensemble, de ne pas y arriver et de masquer au mieux son échec à ses yeux et aux yeux des autres [7].

21 En tentant de dissimuler son échec, ou de masquer les craintes qu'il éprouve à ne serait-ce qu'essayer de le faire, l'homme du coin de la rue peut prétendre (par le biais des fictions publiques) qu'il ne voulait même pas de ces choses-là et clamer qu'il n'a fait que répondre à un ensemble de règles et de récompenses. Ni le chercheur ni l'homme du coin de la rue ne tirent bénéfice de prendre cela pour argent comptant.

22 Il me semble qu'un tel cadre de référence peut apporter de la lumière sur les points pratiques à partir desquels il est possible d'impulser un changement social dans ces zones. Nul besoin de considérer que le problème est de briser le cercle, de changer les valeurs, de rompre les fils de communication entre parent et enfant afin que les parents ne façonnent pas leurs enfants à leur image et transmettent ainsi leur culture inexorablement et à l'infini. Il ne fait aucun doute que chaque génération apporte des modèles à la suivante. Afin que les choses changent, il est, cependant, bien plus important que les similarités entre le père noir appartenant aux

classes populaires et son fils (ou la mère et sa fille) ne proviennent pas d'une « transmission culturelle », mais du fait que le fils entre dans la vie et fasse l'expérience des mêmes erreurs indépendamment, dans les mêmes zones et pour à peu près les mêmes raisons que son père. Ce qui semble être un processus culturel dynamique et autosuffisant est, tout au moins en partie, une pièce assez simple de la machine sociale qui fabrique, de façon assez mécanique, des sosies produits indépendamment. La question est de savoir comment changer les conditions qui, parce qu'elles garantissent l'échec, font que le fils est fait à l'image du père.

23 Prendre ce point de vue ne réduit pas l'ampleur du problème, mais le replace dans le contexte plus malléable de l'économie, de la politique et du bien-être social. Cela suggère que la pauvreté constitue bien une véritable cible si l'on veut tenter de faire en sorte que les Noirs des classes populaires baignent « dans le cours normal de la vie américaine ». Parce qu'elle voit dans l'incapacité de l'homme noir à subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille l'élément central de la vie des Noirs des classes populaires, cette approche vient soutenir le travail de nombreux chercheurs américains en sciences sociales, depuis E. Franklin Frazier et Gunnar Myrdal [8] jusqu'à Kenneth Clark [9] et Richard Cloward [10]. Si l'on veut que ce mode de vie change, il faut changer cet élément central. On doit donner à l'homme noir, comme à tout un chacun, les compétences nécessaires pour gagner sa vie et l'occasion de mettre ces compétences à l'œuvre.

24 Personne ne prétend que cela est simple et que cela peut être fait seul coup. Pour de nombreux hommes noirs, les emplois ne suffisent plus. Avant de pouvoir gagner sa vie, l'homme noir doit croire qu'il peut le faire et sa femme et ses enfants doivent apprendre à le croire également. Il lui est, toutefois, difficile de commencer sans leur

soutien tout comme il leur est difficile de donner leur soutien avant qu'il ne commence. Le début sera donc, sans aucun doute, lent, mais, une fois enclenché, le succès se nourrira de lui-même comme le fait l'échec [11]. Il faut, cependant, démarrer et il faut le faire simultanément à tous les stades du cycle de vie. Dès leur plus jeune âge, les enfants doivent disposer de bonnes écoles et de bons enseignants qui leur donnent les compétences et la formation nécessaires afin d'être dans la course à l'emploi et à une carrière. Ils doivent avoir des enseignants qui croient en eux et les aident à croire en eux. Il faut ouvrir aux générations adultes des emplois suffisamment bien rémunérés afin qu'ils aient de quoi faire vivre leur famille, afin que les jeunes voient que la réalité change et que jeunes et vieux en fassent l'expérience et trouvent un intérêt personnel au monde dans lequel ils vivent [12].

25 Il existe de nombreuses différences d'opinion concernant la manière dont cet objectif devrait être réalisé, mais le problème se trouve ailleurs. Des centaines de recherches et de programmes de démonstration ont prouvé que l'on avait le savoir-faire nécessaire pour que ces changements aient lieu. Sous l'égide de l'*Office of Economic Opportunity*, une multitude de programmes conçus pour satisfaire ces buts sont déjà en cours et certains commencent à produire un effet bénéfique sur les groupes ou les individus sélectionnés.

26 Ce ne sont pas le savoir-faire et les programmes qui font défaut, mais la clarté des motifs, des objectifs et des intentions. Restent largement sans réponse les questions concernant ce que l'on veut faire, pourquoi on veut le faire et combien on est prêt à payer pour cela (pas tant en termes d'argent, mais en termes de changements fondamentaux dans la structure raciale et de classe de notre société).

27 On trouve, par exemple, ceux qui disent que ce que l'on veut faire c'est éliminer la pauvreté de la vie de tous les Américains, mais ces mêmes personnes s'offusquent lorsqu'on leur dit qu'un salaire annuel garanti servirait grandement cette cause. D'autres se sentent plus concernés par les modes de vie que par la pauvreté en tant que telle. Ils utiliseraient le programme contre la pauvreté afin d'offrir de l'argent, des conseils et des programmes d'« enrichissement » à ceux qui, parmi les pauvres, sont prêts à adopter (ce que l'on considère comme) un style de comportement de classe moyenne et donc à réduire les délits, l'absence de soins aux enfants etc. D'autres encore souhaiteraient que le programme contre la pauvreté soit utilisé à la fois comme carotte et comme bâton afin de faire le tri entre les pauvres méritants et les pauvres non méritants, de faire des dons aux uns et la guerre aux autres. L'idée court également que l'on risque d'aller trop loin et de troubler les relations établies entre les différents segments de la société qui sont censés travailler ensemble aujourd'hui au bien-être de tous. Cette préoccupation est surtout le fait de ceux qui ont un intérêt personnel à ce qu'ils aient à disposition une réserve de main-d'œuvre peu qualifiée. Leur argument repose en grande partie sur les analyses et les observations sophistiquées du même ordre que celles qu'exprime Walter Miller ci-après :

> « Les questions fondamentales sont : de quelle quantité de main-d'œuvre peu qualifiée notre société a-t-elle besoin ? [...] À partir de quelles sources trouverons-nous les bénéficiaires de ces emplois et où seront-ils formés et socialisés à exécuter ces tâches ? Dans les circonstances actuelles, l'unité familiale composée d'une mère élevant son enfant est la source principale de cette réserve de travailleurs peu qualifiés. Elle les met au monde et leur apporte les valeurs, les aspirations et l'orientation psychique que requièrent les emplois peu qualifiés (cf. : endurance au chômage récurrent et à l'ennui, grande flexibilité à l'égard du travail, du lieu de vie, des schèmes relationnels, capacité à trouver du plaisir à la vie hors du monde du travail) [13] . »

28 Ce sont bien là des questions essentielles et le fait de maintenir les classes populaires à la place qu'elles occupent actuellement est une façon d'y répondre. Cependant, la solution qui veut que l'on sélectionne, dès la conception, ceux qui seront au bas de l'échelle sociale porte atteinte à tous les espoirs et à toutes les promesses que cette nation a exprimées à son peuple.

29 De plus, si l'on doit comprendre que « l'endurance à l'ennui », « la flexibilité » et « la capacité à trouver du plaisir à la vie hors du monde du travail » signifient en fait que les gens situés au bas de l'échelle sociale se satisfont de leur lot, et même qu'ils en sont heureux, c'est très mal interpréter l'histoire et les récents événements et cela conduit à supposer que la force qui incite à changer leurs conditions de vie ne provient pas des classes populaires elles-mêmes, mais des moralistes, de ceux qui font de l'humanitaire, des politiciens et d'autres personnes extérieures. Les personnes qui prennent part à des programmes peuvent alors se congratuler pour leur travail humanitaire et revendiquer le fait d'aider des gens sans que ceux-ci l'aient même demandé. Le passage suivant a été publié dans l'avant-propos d'un manuel largement diffusé et destiné à la formation d'assistants non professionnels chez les pauvres. Parlant des programmes nationaux contre la pauvreté et pour la santé mentale des communautés, les auteurs disent :

> « La naissance de ces deux programmes est à porter au crédit des responsables politiques et professionnels. C'est le résultat de leur sens des responsabilités sociales, de leur prévoyance et de leur sens de l'initiative et ce, sans qu'ils soient stimulés par une demande forte et organisée émanant des gens qui eux-mêmes souffrent [14]. »

30 Un tel aveuglement ne servira à rien. C'est précisément parce que les pauvres ont exprimé leur mécontentement que l'on a récemment tenté de changer leurs conditions de vie. Le refus d'y voir clair et de reconnaître franchement le caractère intéressé des efforts qui ont

récemment été fournis pour assister ceux qui se trouvent tout au bas de notre société est un mauvais service rendu à tous ceux qui sont concernés et fait obstacle à tout progrès réel. Si les Noirs devaient attendre le bon vouloir et la générosité des responsables politiques et professionnels – ce qu'ils ne feront et ne font pas – il leur faudrait, pour parler comme il se doit, attendre fort longtemps. Il ne fait aucun doute qu'il y a beaucoup de bonne volonté chez les hommes blancs appartenant à la classe moyenne et qu'il y en a toujours eu, mais celle-ci n'a jamais été (et ce n'est pas aujourd'hui) suffisamment répandue et profondément enracinée pour représenter une invitation (et encore moins une main tendue) adressée aux hommes noirs afin que ceux-ci viennent partager les bonnes choses qu'il y a dans notre société. Plus que la bonne volonté, ce qui importe c'est la sensibilisation croissante à l'intérêt personnel des autres, la certitude toujours plus forte que, à moins que les Noirs ne soient autorisés et même encouragés à partager ces choses, ni nous ni nos enfants n'en profiteront.

31 En un sens, nous avons déjà perdu le pouvoir d'initier l'action en la matière. Les Noirs ont, depuis longtemps pris l'initiative morale et il semble que ce soit également la direction que prend l'initiative politique. Pour certains segments de notre société, il se peut que cela représente une évolution inquiétante et même dangereuse. Sur le long terme, cependant, plus tôt les Noirs s'organiseront, et mieux ils le feront, afin de défendre leurs propres intérêts, comme l'ont fait avant eux les autres groupes ethniques, les groupes religieux et les classes populaires, plus vite on pourra s'attaquer aux autres problèmes qui constituent un obstacle à une société démocratique.

32 Puisque le pouvoir suprême est aux mains de la classe moyenne blanche, il convient de prendre de grandes décisions concernant la manière dont ce pouvoir est utilisé afin de répondre aux mesures et

aux demandes initiées par les masses noires et formulées par leurs responsables. Dans la plupart des cas, ce sera dans son soutien direct aux militants que le recours au pouvoir fédéral sera le plus efficace. Parfois, comme dans le cas des émeutes de Watts, refréner l'usage de cette grande force sera le plus judicieux si ce n'est le plus difficile.

33 Dans notre recherche d'un guide qui aide à formuler des réponses, il serait bon de garder à l'esprit l'avertissement lancé par W. H. Auden à l'homme du XX^{e} siècle :

> « Il nous faut nous aimer les uns les autres ou nous mourrons. »

34 Peut-être est-ce trop demander à soi-même et aux autres. Peut-être faire comme si nous nous aimions suffira-t-il ?

NOTES DE BAS DE PAGE

1. Fort heureusement, on doute de plus en plus que « la culture » et « la continuité historique » puissent être des constructions mentales vraiment utiles dans l'appréhension des comportements des classes populaires. Hylan Lewis, par exemple, suggère qu'« il est probablement plus fructueux de penser que les familles des classes populaires réagissent de façon variée aux conditions suscitées par leur position et à leur isolement relatif qu'aux impératifs d'une culture des classes populaires » (« Culture, Class, and the Behaviour of Low Income Families », p. 43). Richard Cloward et Lloyd Ohlin indiquent que « la théorie de la continuité historique des valeurs des classes populaires [...] ignore à quel point la culture des classes populaires et la culture délinquante sont, aujourd'hui, *des réponses prévisibles aux conditions imposées par notre société plus que des schémas qui perdurent...* » (*Delinquency and Opportunity : A Theory of Delinquent Gangs*, p. 75, les italiques ont été ajoutés). Thomas Gladwin exprime les mêmes doutes : « Définir la population qui rencontre des problèmes multiples comme une sous-culture n'est qu'une façon de considérer la question [...] la formule n'est utile que si elle nous rapproche de la solution » (« The Anthropologist's View of Poverty », p. 75). Elizabeth Bott remet directement en question l'usage du concept de culture comme outil d'explication : « Je ne crois pas qu'expliquer les variations [...] par des différences de cultures ou de sous-cultures soit suffisant. Dire que des gens se comportent

différemment ou ont des attentes différentes parce qu'ils appartiennent à des cultures distinctes revient à dire qu'ils se comportent différemment – ou que les cultures sont différentes parce qu'elles sont différentes » (*Family and Social Network*, p. 218).

2. De plus il est noir. Tous ces éléments composent une formule implacable et le relèguent au fin fond de la société.

3. Ce « système fantôme » de valeurs est très proche de la notion d'« extension de valeur » (*value stretch*) dont parle Hyman Rodman. Les membres des classes populaires, dit-il, « partagent, avec les membres d'autres classes sociales, les valeurs générales de la société, mais ils ont, par ailleurs, étendu ces valeurs, ou développé des valeurs alternatives qui les aident à procéder aux ajustements qu'implique leur condition défavorisée » (« The Lower Classes Value Stretch », p. 209).

Je souhaiterais ajouter au moins deux restrictions à l'idée de Rodman et à d'autres qui énoncent l'existence d'un système de valeur alternatif pour les classes populaires. La première est que, tant du point de vue phénoménologique que du point de vue opérationnel, le système de valeurs étendues ou alternatives (*stretched or alternative value system*) ne répond pas au même ordre que le système de valeurs général ou souche. Ce sont des valeurs dérivées, subsidiaires, de moindre poids et consistance, moins bien assimilées et qui semblent être les images des valeurs suscitées par un comportement contraint ou une adaptation plutôt que des valeurs réelles qui ont une influence positive et déterminante sur un comportement qui exprime un choix. La seconde restriction est que le système de valeurs alternatives n'est pas un système de valeurs différentes qui pourrait être invoqué séparément par ses utilisateurs. Il n'existe qu'en relation à son système souche et ne peut en être séparé que par l'analyse. Parce qu'il est sans substance, dérivé de et concomitant au système souche, le système alternatif se présente comme s'il était une ombre projetée par le système de valeurs communes dans le décor déformant que constituent les classes populaires. Ensemble, les deux systèmes sont à l'œuvre derrière la plupart des phénomènes qui semblent paradoxaux et inconsistants, familiers et étrangers à l'observateur issu de la classe moyenne et qui regardent les choses à partir de son système unique de valeurs.

4. « On peut voir les comportements des personnes des classes populaires (comportements considérés comme déviants, soit par les membres de leur propre groupe soit par la société au sens large) comme des efforts pour acquérir le sentiment d'une identité valable, des efforts pour assouvir les besoins internes et faire en sorte que les personnes qui les entourent les reconnaissent comme des personnes valables » (Lee Rainwater, « Work and Identity in the Lower Class », à paraître).

5. De ce point de vue, la première fonction de la pseudo-parenté est d'anticiper la fragilité des relations personnelles en tentant de leur attribuer le caractère durable des liens de parenté.

6. « Il importe de ne pas confondre les principales chances que donne la vie et les comportements réels avec les valeurs culturelles fondamentales et les préférences [...]

L'attention portée aux efforts de changement devrait reposer sur les conditions d'origine et sur ce qui précipite les comportements déviants plutôt que sur des différents supposées de classe et de valeurs culturelles » (Hylan Lewis, « Culture, Class and the Behavior of Low Income Families », p. 43).

7. « L'essence des interactions sociales est la dissimulation et la protection de son moi » (Everett C. Hughes, *Men and Their Work*, p. 43).

8. Gunnar Myrdal (1898-1987) était un économiste suédois choisit par la *Carnegie Foundation* afin de rédiger un rapport sur le statut des Noirs aux États-Unis. Celui-ci, intitulé *An American Dilemma. The Negro Problem and Modern Democracy* fut publié en 1944. L'auteur y détaillait les obstacles qui s'opposaient à ce que les Noirs participent pleinement à la société américaine et exposait ses espoirs que la démocratie viendrait à bout du racisme. L'ouvrage eut un rôle prépondérant dans la manière de considérer les questions raciales aux États-Unis. Il servit de référence lors du procès *Brown v. Board* (dans lequel la Cour suprême des États-Unis condamna officiellement la ségrégation dans l'enseignement public) et à la conception des politiques en faveur de l'intégration raciale et de la discrimination positive. Il fut lauréat du prix Nobel d'économie en 1974 (N. D. T.).

9. Durant ses études à Howard University, Kenneth Bancroft Clark (1914-2005) fit partie de l'équipe de chercheurs réunie par Gunnar Myrdal afin d'étudier les relations entre les races. Il fut le premier Noir à obtenir un doctorat de psychologie (1940) à l'université de Columbia et devint le premier professeur titulaire noir du City College de New York en 1942. Lui et sa femme furent les tenants de la notion de « racisme internalisé » que le « test des poupées » était censé avoir révélé (ce que Garfinkel conteste dans « Social Science Evidence and the School Segregation Cases »). À la suite des émeutes raciales qui eurent lieu en 1967, il vint témoigner de la situation devant la *National Advisory Commission on Civil Disorders*. Il fut un ardent défenseur de l'intégration (N. D. T.).

10. Sociologue et militant, Richard Cloward (1926-2001) avait été travailleur social dans l'armée avant de faire un doctorat de sociologie et de devenir professeur de sociologie à l'Université de Columbia en 1958. À partir des théories développées par R. K. Merton, Cloward considérait que dans leurs tentatives d'atteindre des buts identiques, tous les individus n'avaient pas accès aux mêmes moyens et que, au sein même des deux catégories de moyens légitimes et illégitimes, tous ne disposaient pas du même accès. Certains individus pouvaient donc connaître un « double échec ». Cloward agit en faveur d'une unification des services sociaux locaux et de l'enregistrement des citoyens sur les listes électorales (N. D. T.).

11. L'idée de « se nourrir de soi-même » évoque le modèle du « cercle vicieux ». Celui qui a servi à Gunnar Myrdal comme schème principal d'explication dans son analyse des problèmes des Noirs aux États-Unis. Dans *An American Dilemma*, p. 1065 *sqq.*, l'auteur traite en détail du modèle du cercle vicieux – affiné en Principe d'Accumulation. « La théorie du

cercle vicieux doit susciter plus d'optimisme que de pessimisme. Le principe cumulatif marche *dans les deux sens* » (p. 1069n, les italiques ont été ajoutés).

12. Pour certains adultes, et peut-être pour plusieurs, il sera trop tard, mais nous ne saurons pas pour qui, tant que cela ne sera pas mis en place pour tous. Ceux pour lesquels il sera trop tard devraient se voir attribuer des indemnités en liquide ou une sinécure, comme cela a été fait et pour les mêmes raisons que l'argent versé par les Allemands pour les survivants en réparation des persécutions nazies ou comme on paie des réparations aux Américains d'origine japonaise qui ont été privés de leurs droits civiques, de leurs biens et internés pendant la guerre, ou comme on indemnise parfois les hommes emprisonnés à tort. Cela représente un bien faible prix à payer pour leur coopération ou leur neutralité et l'on peut se rassurer en sachant qu'ainsi on évitera peut-être d'avoir à acheter le silence de plusieurs générations comme on le fait au travers de nos programmes actuels d'aide sociale.

13. Avant-propos de l'ouvrage d'E. Bernard, *Fatherless Families : Their Economic and Social Adjustment*.

14. Robert Reiff et Frank Riessman, « The Indigenous Non-professional : A Strategy of Change in Community Action and Community Mental Health Programs », p. 1.

Annexe. Retour sur une expérience de terrain [1]

p. 141-152

ARRIÈRE-PLAN

1 Lorsque, le premier janvier 1962, j'ai intégré le *Child Rearing Study Project*, l'étude sur « l'éducation des enfants dans les familles à faibles revenus du district de Columbia », financée par le NIMH, avait été lancée depuis plus de trois ans. J'avais pour tâche de recueillir des données de terrain sur les hommes adultes ayant de faibles revenus afin de compléter celles qui avaient déjà été recueillies par entretien auprès des familles.

2 Dès le départ, je me sentis à l'aise à l'idée de travailler parmi les Noirs des classes populaires. J'étais né et avais été élevé à Washington. Mon père et ma mère étaient tous deux des immigrés d'Europe de l'Est (ma mère venait de Lettonie et mon père de Russie). Mon père était épicier et nous avions vécu dans une pièce située au-dessus ou à l'arrière des différents magasins dont il s'était occupé. Tous se trouvaient dans des quartiers à dominante noire.

3 L'école et la cour de récréation étaient fréquentées par des Blancs, mais tous nos clients et la plupart des voisins étaient noirs. Parmi eux et leurs enfants, j'avais de nombreuses connaissances et partenaires de jeu ainsi que quelques amis. À l'école, dans la cour de

récréation et à la maison, la ligne de séparation entre les races existait bel et bien et était retracée tous les jours. Cependant, à l'épicerie, dans la rue et parfois même chez eux, mes contacts quotidiens avec les hommes, les femmes et les enfants noirs existaient eux aussi. C'était le cas quand je regardais une partie de dés chez Sam, quand, depuis mon banc au fond de l'église, j'assistais à l'exorcisme d'une femme qui se tordait sur le sol devant la *storefront church*, quand je pariais aux dés contre de l'argent dans un sombre corridor, quand j'étais assis avec Benton sur le bord du trottoir et que nous attendions qu'il se passe quelque chose d'intéressant en donnant des coups de pied dans des détritus. Ce n'est que lorsque j'eus 17 ans et que je m'engageai chez les Marines que je commençais à évoluer dans un monde exclusivement blanc.

SE PRÉPARER AU TERRAIN

4 Je passais la première semaine à me familiariser avec le projet et avec le travail qui avait déjà été fait. J'eus de nombreuses discussions informelles avec le Dr. Hylan Lewis, le directeur du projet, et je commençais à avoir une idée du type de matériau nécessaire. Il importe de noter que, partant de l'hypothèse que le travail serait mieux fait si, pendant quelques semaines, j'étais libre de tâtonner pour trouver ma voie et les techniques qui me seyaient le mieux, il ne fixa aucune règle inflexible. La seule chose qui me fut prescrite fut que le travail reste fermement rattaché à l'objet du projet. Il me rappela également que « tout cela apporte de l'eau à notre moulin ». À présent que je repense à cela, je vois clairement le lien entre ses instructions et la citation « la méthode scientifique c'est de faire tout son possible avec son cerveau, tous les coups étant permis ».

5 Après avoir en partie digéré la littérature liée au projet, j'informai le directeur que j'étais prêt à commencer. Il suggéra un quartier qui puisse être « un bon endroit pour se mouiller les pieds ». Il me donna comme instruction : « Allez là-bas et comportez-vous en anthropologue. »

6 « Là-bas » n'avait rien à voir avec le village indien de Winisk sur la baie de l'Hudson dans lequel j'avais fait un travail de terrain. Je n'étais pas très sûr de savoir comment on se « comporte en anthropologue » dans ce genre de « là-bas ». Quelque peu nostalgique peut-être, je me disais que les choses seraient bien plus claires si, comme dans les années trente, les anthropologues se limitaient à l'étude de « touts », une tribu, un village ou tout autre type d'unité sociale de taille suffisamment petite et avec des frontières suffisamment claires pour être appréhendée dans son intégralité grâce à l'observation.

7 En pensant à ce que j'allais faire, je gardais en mémoire le travail effectué à l'été 1960 par Richard Slobodin pour le *Child Rearing Study* [2]. Comme moyen de comprendre l'influence exercée par une communauté ainsi que par la famille sur l'éducation d'un enfant, le directeur avait donné à Slobodin la tâche de « se comporter comme un anthropologue » dans une enclave composée d'un pâté d'immeubles et située au nord-ouest de Washington. Il me semblait pouvoir utiliser son travail comme modèle et pouvoir, en une année, produire plusieurs études, chacune couvrant une partie stratégique du monde des hommes dotés de faibles revenus. J'ai pensé faire une étude de quartier en passant, par exemple, d'un syndicat de manœuvres à un débit illégal de boisson et peut-être clôturer le tout par une série de généalogies et d'histoires de vies. Je me donnais environ un mois pour fureter à travers la ville, ressentir les choses, avant de m'engager dans un quelconque plan d'action.

SUR LE TERRAIN

8 Lorsque j'ai mis à l'œuvre la suggestion du directeur de me « mouiller les pieds » je me suis tellement enfoncé que je fus totalement submergé et que je perdis totalement de vue mon plan de mener trois ou quatre études séparées, chacune clairement délimitée. Mes excursions initiales dans la rue – pour y fureter, ressentir les choses et poser les grandes lignes de mon travail de terrain – ne me conduisirent pas plus loin qu'à un ou deux pâtés de d'immeuble du coin de rue où j'avais démarré. Dès les premières semaines ou mêmes les premiers jours, je me retrouvais au beau milieu des choses, et, sans que je m'en aperçoive, les principales lignes de mon travail de terrain étaient arrêtées. Durant l'année qui suivit, puis ensuite, par intermittence, le *Carry-out* situé en face du point où j'avais commencé, servit de base à mes opérations.

9 Lors de ma première sortie, je n'avais pas dépassé un pâté d'immeubles que je remarquai un certain vacarme en haut de la rue. S'avançant en direction d'une borne d'appel pour la police, un homme – j'appris, plus tard, qu'il s'agissait du détective Wesley – traînait une femme qui criait en lui donnant des coups de pieds. Une petite foule s'était amassée à chacun des quatre angles de rue pour regarder. Je m'approchai de deux hommes et leur demandai ce que la femme avait fait. Le plus jeune des deux me dit qu'il avait entendu deux histoires. Il se mit à les raconter et conclut en faisant remarquer qu'il connaissait le Détective Wesley depuis six ou sept ans et que ce n'était pas « quelqu'un avec qui plaisanter ».

10 Je dis que parfois, être un policier apporte quelque chose à un homme. Ceci conduisit à une discussion sur les policiers et chacun d'entre nous apporta son expérience personnelle ou des anecdotes sur la question. Après dix ou quinze minutes, le plus âgé dit au revoir

et s'en alla. Le plus jeune resta. En face de la rue se trouvait le *Downtown Cafe.* Je lui proposai d'y aller et de prendre un café et il acquiesça. En traversant la rue, il me demanda si j'étais un policier. Je lui dis que non et lui expliquai que je travaillais à une étude sur la vie de famille dans la ville de Washington. Il n'y eut plus aucune discussion au sujet de qui j'étais ou de ce que je faisais là. Nous restâmes plusieurs heures à parler, assis autour d'un café.

11 Je n'avais pas accompli ce que j'avais décidé de faire, mais ce n'était que le premier jour. De toute façon, lorsque j'écrivai cette expérience le soir même, je pensais que cela dressait un bon tableau de ce jeune homme et que la plupart du matériau recueilli était pertinent. Je décidai que le lendemain, je reviendrais à mon projet originel et que rien n'était perdu.

12 Mais ce jour-là ne vint jamais. À neuf heures, le lendemain matin, je pris la direction de la même rue. Quatre hommes formaient un groupe devant le *Carry-out*.

> Trois étaient des poivrots, la quarantaine. Ils portaient tous de vieilles balafres sur le visage et le cou, étaient pauvrement vêtus, mais étaient sobres. Le quatrième avait 32 ou 33 ans et semblait tout juste sorti d'une publicité de magazine sur papier glacé... Un des poivrots avait un chiot âgé d'un mois enfoncé dans son pardessus. Seule la tête du chien était visible.
> Le groupe vint vers moi et l'un des hommes les plus âgés me dit : « C'est pas un beau chiot ?
> Je dis que oui et commençai à caresser le chien.
> – Il vient juste de l'acheter, dit l'un des hommes.
> – Je voulais aussi une femelle pour en faire l'élevage, dit l'homme qui tenait le chien, mais cette femme, elle a vendu la femelle à son amie.
> Le chiot gémissait.
> – Il a peut-être faim, dit l'homme plus âgé. Allons lui acheter un hamburger.
> – Non, mon vieux, ce truc lui donnera des vers, dit l'un des autres hommes. »
> Je suggérai du lait et nous entrâmes tous dans le *Carry-out*. Je demandai à une serveuse de me donner un quart de litre de lait. L'homme demanda une soucoupe. « Vous ne pouvez pas le nourrir ici, dit la serveuse, sinon, les services de l'hygiène vont nous obliger à fermer ». Elle nous donna une assiette en papier et le lait (que j'avais payé). Nous emmenâmes le chien dans le hall à côté. Tout le monde était heureux de voir l'avidité avec laquelle le chiot buvait. Un homme qui se trouvait dans le *Carry-out* nous rejoignit dans le hall : « C'est un berger, pas

vrai ? C'est exactement ce que je cherche pour mon petit garçon.
Je dis : – J'aurais bien voulu en avoir un pour ma petite fille, mais elle est allergique aux animaux, à la poussière et à plein d'autres choses.
– C'est mieux comme ça, dit l'un des poivrots. Elle s'en sortira. Mais, mon vieux, si t'as pas ça avant d'être adulte… Vaux mieux faire attention, mon vieux.
– Oui, c'est sûr, reconnut le nouveau venu. Je connais une femme qui a eu des allergies, une fois devenue adulte, et elle prend des médicaments contre l'asthme. »
Le chien finit son lait. Son propriétaire le remit dans son pardessus et je serrai la main de tous les poivrots. Nous nous séparâmes en trois groupes. Les poivrots remontèrent la rue, l'homme bien habillé la descendit, et moi et le nouveau venu – qui se révéla être Tally Jackson – retournâmes dans *le Carry-out*.

13 Pendant plus de quatre heures, Tally et moi restâmes à paresser dans le *Carry-out*. Nous parlâmes, bûmes du café, regardâmes les gens qui entraient et sortaient, les autres qui restaient accrochés là et plaisantaient avec les serveuses, chahutaient entre eux ou dansaient au son du juke-box. Tout le monde connaissait Tally et certains sollicitaient souvent son attention. Tally participait parfois aux plaisanteries, mais on nous laissait le plus souvent discuter sans être dérangés. Lorsque je partis à deux heures de l'après-midi, Tally et moi nous appelions par nos prénoms (comme « Elliot » n'était pas commun pour Tally, nous nous mîmes d'accord sur « Ellix »). Pour ma part, je pouvais m'adresser aux serveuses en les appelant par leurs prénoms sans éprouver aucune gêne. J'avais aussi appris à mettre un prénom ou un surnom sur plusieurs des autres hommes, je disposais de quelques indications concernant les relations personnelles ainsi que d'une esquisse de biographie de Tally (il s'avéra plus tard qu'une partie était fausse).

14 De retour dans la rue, et par le fait du propriétaire maintenant bien éméché du chiot qui se tenait près de la porte, je me retrouvais au *Downtown Cafe*. Le chiot était notre lien et nous parlâmes de lui avec un enthousiasme qui était peut-être feint pour tous les deux. Plus tard, l'homme bien habillé qui avait également pris part à l'épisode du chien me rejoignit au bar. Puis, alors que j'étais toujours sur mon

tabouret de bar en train de boire une bière, je rencontrai, successivement, deux autres hommes. Le premier devait partir très vite pour prendre son travail de nuit en tant que commis dans un restaurant. Le second était un homme renfrogné, d'environ 35 ans, qui initia la discussion en s'asseyant sur le tabouret voisin et en me demandant quel métier je faisais, ajoutant que, la veille, il m'avait vu regarder le Détective Wesley qui traversait la rue en traînant cette femme.

15 Je lui dis brièvement en quoi consistait mon travail.

> « Hé bien, si tu traînes ici, tu verras tout. Tout peut arriver et ça se passe ici. Ça peut devenir dur et tu peux te faire défoncer la tête. Mais si tu connais une ou deux bonnes personnes (*right people*), tu t'en sortiras. »

16 « C'est bon à savoir », lui dis-je, devinant (et espérant) qu'il soit l'une des « bonnes personnes ». Il me donna l'impression d'être amical et de m'offrir, maladroitement, sa protection.

17 À la fin du deuxième jour, j'avais rencontré neuf hommes, j'avais appris le nom de bien d'autres et j'avais passé de nombreuses heures en association étroite et publique avec plusieurs hommes, dont deux d'entre eux au moins m'étaient bien connus. Peut-être plus important encore pour moi, je m'étais en partie débarrassé du sentiment d'être un étranger et j'arrivais à éprouver le sentiment minimal d'« appartenance » qui seul permet de se sentir suffisamment à l'aise dans ses pensées et dans ses actes pour construire des relations personnelles.

18 Durant les trois ou quatre semaines qui ont suivi, je fis plusieurs excursions dans d'autres quartiers et retournai de façon irrégulière au *Downtown Cafe* et au *Carry-out* ce qui me permettait de mieux connaître certaines personnes et d'en découvrir d'autres. Je prenais souvent mon petit-déjeuner et mon déjeuner au *Carry-out* et commençais à parfois glisser une pièce dans le juke-box ou dans le flipper. Ted Moore, qui travaillait dans le magasin de vins et

spiritueux à côté et que j'avais rencontré au *Carry-out* alors qu'il attendait que le magasin ouvre, achetait des *doughnuts* et du café en alternance avec moi. Au *Downtown Cafe*, l'homme qui m'avait dit que je m'en sortirais si je connaissais « une ou deux bonnes personnes » me reconnut ouvertement comme son ami. (« Bien sûr que je le connais, dit-il devant moi à un autre homme, on a longuement discuté la dernière fois. C'est mon ami et c'est un type bien [*he's okay*], mon vieux, c'est un type bien. J'ai d'abord cru que c'était un flic, mais ce n'en est pas un. C'est un type bien. »)

19 Dans l'ensemble, j'avais le sentiment de progresser régulièrement. Il y avait, cependant, toujours beaucoup de soupçons et de défiance. Au moins deux hommes qui traînaient au *Carry-out* « l'un d'eux était l'homme de la loterie du coin » m'avaient vu des dizaines de fois dans les environs, mais gardaient leurs distances et moi les miennes. Une fois, par hasard, je croisai le regard l'homme de la loterie en entrant. Nous nous fixâmes du regard pendant trois ou quatre secondes, je hochai légèrement la tête, mais il ne baissa pas les yeux. Je fis ce que j'avais à faire, décider à ne pas baisser les yeux à la prochaine occasion et à ne plus lui faire de signe de tête avant qu'il en fasse un. Il s'avéra que je n'eus pas longtemps à attendre.

20 Un jour, à la mi-février, j'entrai dans le *Carry-out.*

> Tally buvait un café. « Regarde ça, me dit-il, où est-ce que ça se trouve ? » Tally sortit une feuille de papier d'une enveloppe et me la tendit. C'était une comparution à témoigner dans l'affaire qui opposait les États-Unis à Lonny Reginald Small. Un cachet peu lisible indiquait que Tally devait se présenter à 10 h 00 ce matin, au tribunal fédéral de grande instance du District fédéral de Columbia, entre la Troisième rue et Pennsylvania Avenue, dans le Nord-ouest. Je lus l'adresse à haute voix. Il était 9 h 40. Je suggérai à Tally qu'il prenne un taxi, mais quand il me dit qu'il n'avait pas d'argent, je lui offris de l'emmener. Il s'empressa d'accepter. Sur le chemin, Tally expliqua que Lonny était un ami à lui. Lonny était accusé d'avoir tué sa femme l'été dernier. « Lonny est un type bien (*nice guy*), dit-il, à cent pour cent bien. »

21 C’est ainsi que commença une odyssée de trois semaines dans le monde de Lonny Small, un jeune homme de 26 ans qui, selon le verdict « non coupable » émis ensuite par le jury, avait accidentellement étouffé sa femme. Lors de son acquittement, Lonny fut à nouveau arrêté dans le tribunal pour avoir enfreint les règles du contrôle judiciaire sous lequel il avait été placé dans une autre juridiction, lors d’un procès pour vol qualifié. Il brandit l’extradition, eut droit à une audience, fut relâché sur caution en attendant une autre comparution et fut à nouveau placé sous contrôle judiciaire après une seconde audience.

22 De façon assez imperceptible, mon association avec Tally, et par son biais avec Lonny, me faisait brusquement jouer un rôle principal dans la vie de Lonny. En restant avec Tally durant le procès, je découvris que, tout d’abord, Tally, puis, Lonny attendaient de moi que je les guide ainsi que, comme ce fut le cas dans l’usage de l’extradition, que je les aide à prendre des décisions. Les membres de la cour qui semblaient recueillir des indices auprès de Lonny commencèrent à me considérer comme son porte-parole.

23 Le suivi de Lonny, qui prit presque tout mon temps durant encore au moins deux semaines, me conduisit en des dizaines d’endroits et au contact de quantité de gens. Tout au long de cette période, je restai en contact étroit avec le directeur du projet afin d’obtenir son autorisation et de soupeser les conséquences possibles de mon implication croissante auprès des autorités. Je me rendis, durant cette période, dans trois prisons différentes, assistai à un procès pour meurtre et à deux audiences auprès des juges, car j’étais témoin dans l’une d’elles. Je me rendis chez le garant de caution, dans une agence pour l’emploi, au foyer *Blessed Martin de Porres* (un foyer pour sans-abri) et à de nombreux domiciles. Je rencontrai des policiers, des juges, des avocats, des officiers de probation ainsi que l’un des

anciens employeurs de Lonny. Je parlai à ses amis et avec au moins l'un de ses ennemis. Il s'agissait de sa belle-mère, celle dont il avait tué la fille. J'ai souvent rencontré des membres de sa famille étendue lors des conseils qui se tenaient à leur domicile (grâce à l'entremise de Tally, ils m'acceptaient en tant qu'ami de Lonny et ne posaient aucune question). Je conduisis les membres de la famille de Lonny de maison en maison afin de récolter l'argent nécessaire à sa caution.

24 Pendant ce temps, de retour au *Carry-out*, où Tally et moi nous retrouvions le soir régulièrement ou quand je tentais de m'y arrêter dans la journée, dès que cela m'était possible. Des gens que je n'avais jamais vus ou d'autres que j'avais vus, mais qui ne m'avaient jamais parlé, commencèrent à venir vers moi et à me demander, « Est-ce que Lonny est sorti ? » ou « Avez-vous récolté tout l'argent de la caution ? », ou, tout simplement, « Comment ça se passe ? » Bumdoodle, l'homme de la loterie, l'un de ceux qui ne connaissait pas Lonny auparavant, se montrait particulièrement préoccupé par le bien-être de ce dernier. Lui aussi commença à m'appeler par mon prénom et, bien que je n'en garde pas trace, je pense que c'est à partir de là qu'il cessa d'utiliser toutes sortes de subterfuges pour prendre les paris en ma présence et se mit bien vite à prendre les miens.

25 Vers la fin mars, Tally et moi étions des amis proches (« super proches ») et j'étais censé lui dire si je voulais ou avais besoin de « quoique ce soit, quand que ce soit ». En avril, j'arrivais à un point où le nombre d'hommes que je connaissais assez bien et qui m'avaient accepté me permettait d'entrer librement dans la chambre ou l'appartement où ils vivaient ou bien passaient du temps. Je pouvais le faire presque qu'à tout moment sans avoir d'excuse ou d'explication à fournir. Comme les autres amis, j'étais là pour passer le temps, pour traîner, savoir ce « qu'il se passait ».

26 Je changeais l'organisation de mes journées afin qu'elle corresponde aux heures de loisir des travailleurs : de quatre heures de l'après-midi jusque tard dans la nuit, en fonction de ce qu'il se produisait. Seul ou avec un ou deux autres hommes, voire parfois une demi-douzaine, je me rendais dans les salles de billard, les bars ou chez quelqu'un. La plupart du temps, nous ne faisions que traîner autour du *Carry-out* où nous jouions au flipper ou regardions tourner le monde, en nous tenant debout au coin de la rue. De façon régulière, je retrouvais cinq « copains de boisson » à cinq heures, lorsqu'ils rentraient de leur travail et nous nous mettions dans un hall d'immeuble pour boire autant que nous voulions et parler tranquillement pendant une heure.

27 À partir du vendredi après-midi, la fin de semaine était particulièrement passionnante et productive. J'allais « chez Nancy » (son appartement) où, à n'importe quelle heure, on pouvait avoir de l'alcool, écouter de la musique ou se lancer dans une conversation. Ou bien cinq ou six d'entre nous achetaient de la bière et du whisky et allaient à côté du *Carry-out* dans l'appartement dans lequel Tonk vivait avec sa femme. Parfois, je m'associais à un ou deux hommes pour aller à une soirée, voir un film ou faire une partie de dés. Cela pouvait avoir lieu dans n'importe quel endroit de la ville. Le dimanche après-midi était particulièrement approprié pour recueillir les informations ou les événements des dernières quarante-huit heures. Les gens s'étaient en général reposés de la nuit précédente, ils étaient décontractés et prêts à se tenir informés les uns les autres sur tout ce qui avait impliqué la police, des ruptures dans les couples, les arrangements concernant l'installation chez l'un ou l'autre, les querelles créées par l'alcool, les aventures sexuelles et les soirées auxquelles ils avaient participé, qu'ils avaient

vues ou dont ils avaient seulement entendu parlé le vendredi ou le samedi soir.

28 En avril, la plupart des gens semblaient tenir mon appartenance au quartier pour acquise. Il y avait au moins deux hommes qui ne m'aimaient pas ou ne me faisaient pas confiance, mais à l'époque j'étais trop implanté pour que, même s'ils essayaient, ils puissent porter gravement atteinte à mon droit de me trouver là. De nouvelles personnes emménageaient dans le quartier et je découvris que l'on me considérait comme un ancien à qui l'on demandait parfois de corroborer des événements antérieurs à mon arrivée.

29 Tout au long de cette période, je concentrais mes observations de terrain sur les individus : ce qu'ils disaient, ce qu'ils faisaient et les contextes dans lesquels cela se passait. Je les recherchais et ils me recherchaient.

30 Mes notes de terrain gardent la trace de ce que j'ai vu lorsque j'ai observé Tally, Richard, Sea Cat et les autres. Je n'ai qu'une faible idée – qui me semble d'ailleurs suspecte – de ce qu'ils ont vu en m'observant.

31 Certaines choses sont, toutefois, très claires. Ils ont, tout d'abord, vu un homme blanc. À mon sens, la donnée brute que représente la couleur au vu de leur expérience et de la mienne, me reléguait irrévocablement au statut de personne extérieure (*outsider*). Je ne suis pas sûr, mais je soupçonne qu'ils avaient davantage conscience de la différence de couleur que moi. Lorsque quatre d'entre nous s'asseyaient à une table, par exemple, je voyais trois Noirs. Chacun d'entre eux voyait deux Noirs et un Blanc.

32 Parfois, lorsque le mot « nègre » était utilisé facilement dans la conversation ou quand, alors que je me tenais au coin de la rue avec plusieurs hommes et que l'un d'entre eux avait quelques mots avec un passant de couleur blanche et l'appelait « enculé de Blanc », je

caressais l'idée que je n'étais peut-être pas aussi étranger que je le pensais. D'autres événements et une lecture ultérieure du matériau récolté sur le terrain m'ont fait comprendre que ce n'était là qu'un trait de vanité de ma part.

33 À chaque fois que la question de ma couleur de peau était introduite publiquement, cela soulignait la distance entre moi et l'autre personne, même si cette question avait été posée dans le but, je crois, de réduire cette distance.

> Nous quittâmes tous ensemble la chambre de Tally. Tally me prit le bras, m'attira de côté, près de la *storefront church* et me dit : « Il faut que je te parle. » Sans plus de préalables, il me regarda droit dans les yeux et commença à parler.
> « Je suis un menteur. Je t'ai menti tout du long et je veux mettre les choses au clair, même si cela veut dire que nous ne serons plus amis. Je ne t'ai menti que sur une chose. Tout ce que je t'ai dit d'autre est la pure vérité, mais j'ai vraiment menti au sujet d'une chose et cela fait de moi un menteur. Je sais que certains Blancs pensent que si l'on surprend, une fois, un homme en train de mentir, après ça, on ne peut plus lui faire confiance. Même si c'est comme ça que tu penses, il faut quand même que je te le dise. Tu te souviens quand tu es venu ici, la première fois. Je t'ai dit… Hé bien, c'était un mensonge… Ça m'a rien fait au début, mais ensuite, toi et moi on a commencé à se fréquenter et quand on a commencé à être vraiment proches, j'avais la conscience lourde. J'ai cherché sans cesse un endroit où te le dire, mais ça n'était jamais le bon. Et ce soir… Je savais que le moment était venu. Je savais que tu finirais par trouver et je ne voulais pas que tu l'apprennes par quelqu'un d'autre… »

34 Je me rendis, une fois, avec Richard dans sa ville natale. Cela faisait cinq ans qu'il n'y était pas retourné. Nous arrivâmes au milieu de la nuit et dûmes quitter la maison avant l'aube car Richard était recherché par la police locale.

35 Nous étions chez sa grand-mère. En plus de Richard, il y avait sa grand-mère, sa tante et deux hommes qui n'étaient pas de la famille, mais des amis de longue date de Richard.

36 Le groupe étudiait la possibilité pour Richard de revenir chez lui et en soupesait les conséquences probables. Au milieu de la discussion, Richard s'interrompit et me fit un signe de la tête. « Comme vous pouvez le voir, Ellix, ici présent, est blanc, mais c'est l'un de mes

meilleurs amis. On est vraiment proches lui et moi. Vous pouvez dire tout ce que vous voulez devant lui. Il est vraiment bien. – Hé bien, dit Tante Pearl, j'ai toujours dit que certains Blancs étaient bien. »

37 Même si les citations du genre « certains de mes meilleurs amis sont… » ou « oui, mais, tu es différent », pouvaient renvoyer à autre chose que ce qui était dit, le mur entre nous était toujours là. Plus qu'un mur, c'est une clôture faite d'une chaîne puisque nous pouvions nous regarder l'un l'autre, marché côte à côte, parler et parfois même nous toucher des doigts. Lorsque deux personnes se tiennent près de la clôture, chacune d'un côté de celle-ci, sans la toucher, ils peuvent ne plus la voir et oublier qu'ils regardent à travers celle-ci.

38 Le désavantage d'être blanc était contrebalancé par le fait que, en tant qu'étranger, je n'étais pas un rival. Ainsi, en matière de couleur de peau, je n'entrais pas dans la gamme allant du noir au clair (ou « lumineux »). J'étais totalement hors gamme et n'avais aucun intérêt personnel. Il se peut que cela ait permis à certaines personnes de me parler librement de la couleur de peau.

> « Tu sais, je suis celui qui a la peau la plus sombre de toute ma famille. Toutes mes tantes, mes oncles, tout le monde à la peau claire et ils avaient tous une dent contre moi, sauf ma grand-mère… Elle faisait tout pour moi, peut-être parce qu'elle voyait qu'ils en avaient tous après moi… Pendant toute mon enfance et jusqu'à ce que je sois grand, j'ai espéré que quelqu'un ait un bébé qui ait une peau plus sombre que la mienne. »

39 Lorsqu'ils me regardaient, cependant, les gens que j'ai connus dans le quartier voyaient certainement en moi plus qu'un « homme blanc et adulte ». Ils voyaient et savaient également bien d'autres choses et chacune d'entre elles me reléguait hors statut. Ceux avec lesquels j'avais des contacts réguliers, savaient, par exemple que c'était mon travail d'être avec eux et ils savaient exactement, en fonction de ce qu'ils pouvaient comprendre et de ce que je leur disais, ce qu'était mon travail. Ils savaient que je vivais en dehors du quartier, que

j'étais diplômé de l'université, ou du moins ils associaient le travail que je faisais avec des études longues. De plus, il était manifeste, en tout cas pour moi, que je ne maîtrisais pas leur langage. J'étais donc un étranger, non seulement en raison de ma race, mais aussi de mon métier, de mon éducation, de mon lieu de résidence et de ma façon de parler. Le fait que je sois juif ne joua un rôle qu'en deux occasions. Une fois, un homme qui travaillait dans le quartier mais n'y vivait pas me lança des phrases en Yiddish parce qu'il « trouvait que j'avais l'air juif ».

40 L'autre fois, ce fut lors de ma rencontre avec un soldat dans un débit illégal de boissons. Nous avions parlé pendant près de dix minutes quand il me demanda si j'étais « italien ». Je lui dis que j'étais juif. « C'est pas plus mal », dit-il. « C'est une chance que tu ne sois pas blanc. »

41 Le fait que je sois marié, père d'un enfant, que j'étais plus grand que la moyenne (1,82 m, 84 kg) n'avait probablement pas grande importance, sauf si cela avait accidentellement à voir avec la relation personnelle que j'avais avec un individu ou un autre. Puisque les gens avec lesquels je passais le plus de temps avaient entre 20 et 45 ans, je pense que mon âge (37 ans) n'avait, en soi, pas de sens particulier.

42 À bien des égards, j'étais un étranger, mais j'étais aussi un participant [3] dans tous les sens du terme. Les gens que j'observais savaient que je les observais. Je ne peux qu'être encore surpris de constater à quel point ils m'ont autorisé à prendre part à leurs activités et à leur vie. Certains m'ont « exploité », non en tant qu'étranger, mais plutôt en tant que personne qui, par principe, avait plus de ressources qu'eux. Quand l'un d'entre eux revenait avec des ressources (de l'argent ou une voiture, par exemple), il était lui aussi « exploité » de la sorte. J'essayais de limiter mes faveurs en

argent et autres à ce que je pensais que chacun pouvait obtenir d'un autre ami qui aurait eu des ressources identiques aux miennes. J'ai essayé de satisfaire, autant que possible, les demandes sans en venir à attirer l'attention. Je n'étais pas toujours du côté de celui qui donne et j'ai aussi appris, en quelque sorte, à accepter progressivement la nourriture et à me faire offrir des boissons même si je savais que cela signifiait une privation pour le donneur.

43 Quand j'étais sur le terrain, je participais autant que je le pouvais et sans réserve, avec pour seules limites mon sens de la propriété personnelle et professionnelle et ce que je considérais être un comportement acceptable aux yeux de ceux avec qui je me trouvais.

44 Il m'arrivait, lorsque je voulais enregistrer les caractéristiques physiques disons d'un quartier, d'un appartement, ou d'un événement, de n'être qu'un observateur. En pratique, il m'est apparu impossible de garder les traces d'une participation en adoptant simplement le rôle d'observateur.

45 Un samedi soir, mon rôle d'observateur clairement à l'esprit, je suis allé danser au *Capitol Arena* où s'entassaient plus de mille personnes. J'étais le seul homme blanc, c'était la seule fois que je prenais part à ce type d'événement, la musique m'était tellement étrangère que je n'avais pas le bon rythme, il m'était impossible d'identifier bon nombre des instruments du groupe. J'étais, bon gré mal gré, un observateur. Mais voici quelques lignes extraites de mes observations de terrain.

> Il faisait chaud, c'était très bruyant, il y avait des odeurs fortes, et tout cela était très excitant. Même pour quelqu'un d'aussi flegmatique que moi, il était impossible, dans un tel lieu, de rester un observateur. Quelques minutes seulement après que Jackie Wilson a commencé à chanter, je découvris que la musique, la chaleur, les odeurs dégagées par plus de mille personnes collées les unes aux autres n'étaient pas assez fortes. Comme tout le monde, j'en voulais encore plus.

46 Depuis le début ou presque, j'avais adopté, autant que possible et sans me rendre ridicule ou mal à l'aise, la tenue vestimentaire et un peu de la façon de parler des gens avec lesquels j'étais le plus fréquemment en contact. Il ne m'était pas trop difficile d'arriver à m'habiller presque comme eux (T-shirt ou chemise de sport et pantalon de treillis ou autre type de pantalon décontracté, par temps chaud). Mon vocabulaire changea, mais pas de façon radicale. Même si cela venait aisément, le fait de jurer et d'utiliser de mauvaises constructions grammaticales, ne permit pas que mes adaptations puissent être prises pour le langage de la rue. Ainsi, alors que je continuais de me faire remarquer par mon langage et peut-être par mon aspect vestimentaire, j'avais atténué certaines des caractéristiques liées à mes origines. Je me suis peut-être rendu plus accessible aux autres et sans doute plus acceptable à mes yeux. Ce dernier élément s'imposa à moi avec vigueur un soir, lorsque, alors que je me rendais à une réunion professionnelle, je m'arrêtai au *Carry-out,* vêtu d'un costume et d'une cravate. Je perdis toute aisance et je pris clairement conscience à quel point, des changements de tenue vestimentaire, de langage et d'allure générale avaient une importance sur moi et sur les autres.

47 En y repensant, il semble que le degré avec lequel une personne devient un participant dépende autant du fait qu'elle se perçoive comme un participant que du fait qu'elle soit acceptée par les autres comme participant.

NOTES DE BAS DE PAGE

1. Ce chapitre a été écrit à l'origine, sous une forme sensiblement différente, pour la *Child Rearing Study* du *Health and Welfare Council of the National Capital Area*.

2. . Richard Slobodin, « Upton Square : A Field Report and Commentary ».

3. . Dès le départ, j'avais décidé que je ne parierai jamais d'argent aux dés, au billard, aux cartes ou à quoique ce soit (si ce n'est la loterie, puisque cela a un caractère impersonnel garantit) et que j'éviterai que l'on puisse me soupçonner d'avoir des relations personnelles avec une femme. En m'imposant ces restrictions, je soulignais, d'une certaine façon, ma marginalité. J'expliquais cela en disant que, à cause de mon travail, je ne pouvais prendre le risque d'une bagarre ou d'éveiller de mauvais sentiments à mon encontre et cela était généralement accepté. En général, on me dispensait de ces activités plus qu'on ne m'en excluait.

Bibliographie

p. 153-155

Bazelon David L., *Address to the Federal Bar Association*, National Press Club, Washington D. C., 30 avril 1963 (ronéotypé).

Becker Howard S., « Problems of Inference and Proof in Participant-Observation », *American Sociological Review*, vol. 23, n° 6, décembre 1958, p. 652-660.

Bendix Reinhart et Lipset Seymour M. (dir.), *Class, Status and Power,* Glencoe, The Free Press, 1953.

Blood Robert O. et Wolfe Donald M., *Husbands and Wives : the dynamics of Married Living*, Glencoe, The Free Press, 1960.

Bott Elizabeth, *Family and Social Network*, Londres, Tavistock publications, Ldt, 1957.

Burgess E. W. et Bogue D. J., *Contributions to Urban Sociology,* Chicago, The University of Chicago Press, 1946.

Chandler Margaret, *The Social Organization of Workers in a Rooming house Area*, Unpublished PhD dissertation, University of Chicago, 1948.

Cloward Richard A. et Ohlin Lloyd E., *Delinquency and Opportunity : A Theory of Delinquent Gangs*, Glencoe, The Free Press, 1960.

Cohen Albert K. et Hodges Harold Jr.« Characteristics of the Lower-Blue-Collar Class », *Social Problems*, n° 4, 1963, p. 303-334.

Davis Allison,« The Motivation of the Underprivileed Worker », chap. v de l'ouvrage de William F. Whyte, *Industry and Society*, New York,

McGraw-Hill, 1946.

DRAKE St Clair et Horace CAYTON, *Black Metropolis*, New York, Harcourt, Brace, 1945.

FRAZIER E. Franklin, *The Negro Family in the United States*, Chicago, University of Chicago Press, 1939.

GANS Herbert J., *The Urban Villagers*, New York, The Free Press of Glencoe, 1962.

—,« The Negro Family : Reflections on the Moynihan Report », *Commonweal*, vol. 83, n° 2, 15 octobre 1965, p. 47-51.

GLADWIN Thomas,« The Anthropologist's View of Poverty », *in* National Conference on Social Welfare, *The Social Welfare Forum, 1961*, New York, Columbia university Press, 1961, p. 73-86.

Health and Welfare Council of the National Capital Area, *Index of Social and Economic Deprivation of Neighborhoods in the District of Columbia*, 1960.

HENRY Jules,« The Personal Community and its Invariant Properties », *American Anthropologist*, vol. 60, n° 5, octobre 1958, p. 827-831.

HOEBEL E. Adamson, *The Law of Primitive Man : A Study in Comparative Legal Dynamics*, Cambridge, Harvard University Press, 1954.

HUGHES Everett C., *Men and Their Work*, Glencoe, The Free Press, 1958.

INKELES Alex,« Industrial Man », *American Journal of Sociology*, vol. 66, n° 1, juillet 1960, p. 1-31.

KINSEY Alfred C., POMEROY Wardell B. et MARTIN Clyde E. « Social Level and Sexual Outlet », *in* Reinhart Bendix et Seymour M. Lipset (dir.), *Class, Status and Power*, Glencoe, The Free Press, 1953, p. 300-308.

KLEIN Josephine, *Samples from English Cultures*, 2 vol., Londres, Routledge/Kegan Paul, 1965.

LEWIS Hylan,« Culture, Class and the Behavior of Low Income Families », article préparé pour la Conference on Views of Lower

Class Culture, New York, 27-29 juin, 1962 (ronéotypé).
—, « Discussion of [Marian R. Yarrow's] problems of Methods in Family Studies », artcile présenté lors de the National Conference on Social Welfare, New York, 29 mai 1962 (ronéotypé).

LEWIS Oscar, *The Children of Sanchez : Autobiography of a Mexican Family*, New York, Random House, 1961.
—, *Further Observations on the Folk-Urban Continuum and Urbanization with Special reference to Mexico City*, n. d. (ronéotypé).

MERTON Robert K., *Social theory and Social Structure*, Rev. Ed. Glencoe, The Free Press, 1957.

MILLER Herman P., *Rich Man, Poor Man*, New York, Crowell, 1964.

MILLER S. M., *The American Lower Classes : A Typological Approach*, janvier 1963 (ronéotypé).

MILLER S. M. et RIESSMAN Frank,« The Working Class Subculture : A New View », *Social Problems*, vol. 9, n° 1, 1961, p. 86-97.

MILLER Walter B., *Cultural features of An Urban Lower Class Community*, U. S. Public Health Service, 1957 (ronéotypé).
—« Implications of Urban Lower-Class Culture for Social Work », *Social Service Review*, vol. 33, n° 3, septembre 1959, p. 219-236.
—« Lower-Class Culture as a Generating Milieu of Gang Delinquency », *Journal of Social Issues*, vol. 16, n° 3, 1958, p. 5-19.
—, Forword to Sidney E. Bernard, *Fatherless Families : Their Economic and Social Adjustment,* Brandeis University Papers *in* Social Welfare, n° 7, 1944.

MYRDAL Gunnar, avec STERNER Richard et ARNOLD Rose, *An American Dilemma*, New York, Harper, 1944.

NADEL S. F., *The Theory of Social Structure*, Glencoe, The Free Press, 1957.

ORSHANSKY Mollie,« Counting the Poor : Another Look at the Poverty Profile », *Social Security Bulletin* (Social Security Administration, U. S. Department of Health, Education and Welfare), janvier 1965, p. 3-29.

RAINWATER Lee, » Work and Identity in the Lower Class », article préparé pour Washington University Conference on Planning for the Quality of Urban Life, avril 1965 (ronéotypé).

—,« Work, and identity in the Lower Class », *in* Sam Bass Warner Jr, *Planning for a Nation of Cities*, Cambridge : Forhtcoming.

REIFF Robert et RIESSMAN Frank, *The Indigenous Non-professional : A Strategy of Change in Community Action and Community Mental Helth Programs*, National institue of Labor Education Mental Health Program, Report n° 3, novembre 1964 (ronéotypé).

ROBB, J. H., *Working-Class Anti-Semite*, *in Samples of English Culture*, vol. I, Londres, Tavistock, 1954.

RODMAN, Hyman,« The Lower-Class Value Stretch », *Social Forces*, vol. 42, n° 2, décembre 1963, p. 205-215.

ROHER John et EDMONSON Munro, *The Eighth Generation : Cultures and Personalities of New Orleans Negroes*, New York, Harper and Row, 1960.

ROSENBERG Morris, *Society and the Adolescent Self-Image*, Princeton, Princeton University Press, 1965.

SHERIF Muzafer et Carolyn,« Youth in Their Groups in Different Settings », article préparé pour la Conference on Views of Lower-Class Culture, New York, 27-29 juin 1963 (ronéotypé).

SLOBODIN Richard, *Upton Square : A Field Report and Commentary*, Child Rearing Study, Health and Welfare Council of the National Capital Area, 1960 (ronéotypé).

U. S. Bureau of the Census, *Methodology and Scores of Socio-Economic Status*, Working Paper n° 15, Washington D. C., 1963.

U. S. Department of Labor, Office of Pollicy Planning and Research, *The Negro Family : The Case for National Action* (The Moynihan Report), mars 1965.

WHYTE William Foote, *Street Corner Society*, 2e éd., Chicago, The University of Chicago Press, 1955.

—,« On Street Corner Society », *in* E. W. Burgess et D. J. Bogue (dir.), *Contributions to Urban Sociology*, Chicago, University of Chicago Press, 1964, p. 256-268.

—,« A Slum Sex Code », *in* Reinhart Bendix et Seymour Lipset (dir.), *Class, Status and Power*, Glencoe, The Free Press, 1953, p. 308-316.

—, (dir.) *Industry and Society*, New York, McGraw-Hill, 1946.